

# Ma plus belle histoire



Mars 2015



**Fédération  
des syndicats  
de l'enseignement (CSQ)**

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



**CSQ**

Ma plus  
belle  
histoire

2015



Fédération  
des syndicats  
de l'enseignement (CSQ)

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats  
du Québec



CSQ

# Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement  
et la Centrale des syndicats du Québec  
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

## Coordination du projet

Frédéric Maltais

## Comité de sélection

Nathalie-Patricia Bélanger, Dominique Brown,  
Karine Corneau, Diane Courchesne,  
Thérèse Cyr, Gabriel Danis, Denise Doré,  
Maxime Garneau Lavoie, Georgine Germain,  
Guylaine Guèvremont, Michelle L'Heureux,  
Daniel B. Lafrenière, Fanny Lamache,  
Sylvie Lemieux, Annie Lepage, Frédéric Maltais,  
Marie Rancourt, Joëlle Rivet-Sabourin,  
Jacqueline Romano-Toramanian, Mélanie Ruel,  
Mélissa Savard, Paul St-Hilaire, Sylvie Théberge,  
Élaine Thibodeau et Jean-François Touzin,

### avec des remerciements particuliers à

Madeleine Collin, Nathalie Dion,  
Annie-Claude Lachance, Éric Laroche,  
Éric Larochelle, Alec Larose, Marie-Noëlle  
Lavigne, Ariane Leblanc-Vincent, Luce Richard  
et Monique Talbot **ainsi qu'à l'équipe  
de volontaires de l'AREQ (CSQ) – Association  
des retraitées et retraités de l'éducation  
et des autres services publics du Québec  
qui s'y sont investis sous la coordination  
dynamique de Jacques Boucher :**

Claire Bélanger, Solange Bélanger,  
Réjean Benoit, Louise Bergeron, Michel Caron,  
Ginette Defoy, Daniel Gagné, Claire Guay,  
Denise Lachance, Jacqueline Lachance,  
Rita Lapointe, Marcelle Létourneau,  
Claudette Lortie, Johanne Mercier,  
Louis-Marie Pichette, Diane Prévost,  
Cécile Richard, Denise Turcotte-Gauthier  
et Gisèle Turcotte.

## Secrétariat et relecture

Madeleine Collin, avec la collaboration de  
Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance,  
Ariane Leblanc-Vincent, Mélissa Savard  
et Monique Talbot

## Révision linguistique

Martine Lauzon et Anne-Catherine Sabas

## Impression

Marquis Imprimeur Inc.

## Tirage

5 100 exemplaires

## Dépôt légal

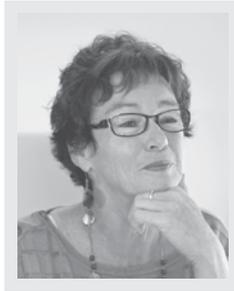
Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
ISBN 978-2-89061-123-8

FSE, CSQ, 2015

## ■ *Mot de l'équipe* ■

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 407... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.



Depuis plusieurs mois, lorsqu'il est question d'éducation au Québec, on parle abondamment de compressions et de structures. Malheureusement, ce dont on parle moins, c'est de tous ces adultes qui, malgré de nombreuses embûches, choisissent de persévérer ou de faire un retour à l'école. Pour une douzième

année consécutive, la publication du recueil de notre concours d'écriture *Ma plus belle histoire* met en relief les efforts de ces gens admirables qui ont le goût de participer activement au développement de notre société.

Au fil des ans, nous avons pu constater que *Ma plus belle histoire* devient souvent un événement marquant dans le parcours scolaire d'une personne, voire dans sa vie. Toutes celles et tous ceux qui ont eu le courage d'y participer, que leurs textes aient été publiés ou non, ont remporté une victoire personnelle gratifiante. Une victoire qui fait du bien. Plusieurs ont lu leur texte à l'occasion d'événements publics, d'autres ont créé un blogue. Pour certains adultes, la victoire, c'est d'avoir poursuivi leurs études à un autre niveau ou d'avoir simplement terminé leurs cours.

Comme par le passé, vous trouverez dans le recueil tant des histoires autobiographiques touchantes que des textes de fiction créatifs. La qualité du recueil publié annuellement est la preuve que le travail accompli chaque jour par le personnel enseignant et les élèves dans les écoles et les centres du Québec porte ses fruits, et donne de fabuleux résultats!

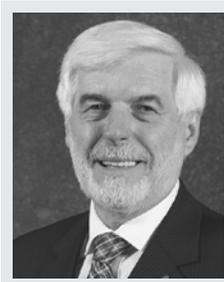
À toutes celles et à tous ceux qui ont participé à notre concours cette année: félicitations! Votre courage, votre persévérance ainsi que tous ces textes qui sont le résultat de vos efforts sont pour nous une grande source de fierté et d'inspiration!

La présidente de la Fédération des  
syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ),

Josée Scalabrini

La présidente de la Centrale  
des syndicats du Québec (CSQ)

Louise Chabot



Fidèle à ses engagements envers les plus jeunes générations, l'AREQ-CSQ est fière de prendre part à cette belle aventure qu'est *Ma plus belle histoire*. D'ailleurs, depuis plusieurs années, nos membres participent à l'opération que constitue la lecture des textes soumis par les étudiantes et étudiants adultes. Cet élagage permet de dégager les textes les plus significatifs conduisant à la publication de ce recueil.

Comme une majorité de nos membres sont issus du milieu de l'éducation, il est toujours agréable de soutenir des actions liées à la profession que nous avons exercée pendant de nombreuses années.

Nous transmettons nos compliments aux personnes participantes qui ont osé partager avec les autres leur vécu et leurs aspirations.

Souhaitons que leurs témoignages puissent leur apporter satisfaction et fierté tout en rehaussant leur motivation.

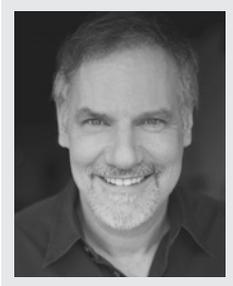
Félicitations à toutes les personnes qui ont partagé leur expérience et une mention spéciale à celles dont le texte a été retenu.

Le président de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ),

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre-Paul Côté". The signature is written in a cursive, flowing style.

Pierre-Paul Côté

## Apprenants, ma fierté!



Encore une fois cette année, il y a de quoi être impressionné par le dynamisme manifesté par tous les participants et participantes à notre concours. Cette année encore plus même car, malgré un tableau noir si mat et si sombre, malgré une morosité qui a gagné à peu près tous les secteurs de la société, il s'en est trouvé des milliers pour marcher au nom d'une fierté à afficher, celle des profs qui ont à cœur de travailler pour un monde plus juste. Elles et ils méritent assurément toute notre admiration.

Nous avons perdu un joueur de taille dans notre mission cette année. La Grande Lecture, cet événement de l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICEA) qui prolongeait si bien notre concours, est tombée sous les coupes du présent gouvernement. Malheureux, car c'était une manière de dire à voix haute sa plus belle histoire. Combien de deuils comme celui-là nous faudra-t-il faire pour atteindre leur foutu déficit zéro? Mon déficit à moi est moral.

J'ai peine à taire mon indignation devant ces milliards de profits qu'engrangent les banques, les pétrolières et les minières, pour ne nommer que celles-là, sous l'œil complice de nos dirigeants politiques. Quelle crédibilité accorder ensuite au fait qu'on n'a pas les moyens d'acheter des livres pour les étudiantes et étudiants dans nos écoles? Comment croire qu'il faille absolument augmenter le quota d'élèves par classe? Est-il normal que tant de jeunes profs abandonnent la profession après seulement trois à cinq années de pratique? Comment conserver son humour devant tant de compressions quand, à leur tour, tant de cadres empochent des indemnités de départ dans les six et sept chiffres? Il y a bien lieu de remettre en question les valeurs prioritaires de notre société et les injustices qu'elles entraînent.

On descend dans les rues, on brandit des pancartes, on signe des pétitions, mais de tous les engagements, celui que je trouve le plus pertinent et en même temps le plus audacieux est celui de l'apprenant et de son mentor, dans notre concours d'écriture. Car l'éducation est la cause la plus grande de toutes. Comprendre qu'il faut apprendre à lire et à écrire pour arriver à améliorer son sort et celui des autres, voilà ce qui compte. Voilà pourquoi je me réjouis de votre participation, profs bénévoles et courageux apprenants!

Je ne sais plus qui a dit que lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve, mais que lorsque beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une réalité. Alors continuons de rêver ensemble à de meilleures conditions pour les profs et pour toutes celles et tous ceux qui désirent s'éduquer. Et de grâce, rêvons à voix haute, car se taire, par les temps qui courent, n'est certainement pas une option !

Jici Lauzon

## Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000\$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

**l'équipe enseignante du Centre de formation du Richelieu (CS des Patriotes), à Varennes, avec le soutien du Syndicat de Champlain**

**l'équipe enseignante du Centre Sainte-Thérèse (CS des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville**

**l'équipe enseignante de l'Établissement La Macaza (CS Pierre-Neveu), à La Macaza, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières**

**l'équipe enseignante du Centre de formation des Maskoutains (CS de Saint-Hyacinthe), à Saint-Hyacinthe, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement Val-Maska**

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,  
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,  
enseignantes et enseignants,  
félicitations!**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

### **Au chapitre de la promotion :**

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des formulaires et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc. ;

### **Au chapitre de la célébration et de la valorisation :**

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

# Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



# Sommaire

<b>1. Un nouveau départ</b> Jennifer Socquet	13
<b>2. Ma vie</b> Aïcha Kacimi	16
<b>3. L'histoire d'une combattante</b> Émilie Côté	19
<b>4. Gertrude et Henri</b> Gabrielle Corriveau	21
<b>5. Autour de moi</b> Sébastien Beaudette	22
<b>6. La ligne...</b> Alexandre R. Allard	24
<b>7. Qu'elle en avait mal aux poignets</b> Kenya Larocque Laliberté	26
<b>8. Éliane et la chèvre</b> Carmen Dallaire	29
<b>9. Le sosie</b> Stéphane Fortin	32
<b>10. Le réveil</b> Mireya Rojas Mesa	34

<b>11. Le monde du merveilleux</b> Annabelle Dubois	37
<b>12. Carpe diem</b> Marilyn Cimon	39
<b>13. La gloire de l'ombre</b> Pascale Auger	42
<b>14. Le mystérieux enfant interdit</b> Mélicca Villiard	43
<b>15. Le colis</b> Érika Maltais	46
<b>16. Grand-père marin</b> Suzanne Gillis	48
<b>17. En une seconde...</b> Gaby Després	49
<b>18. S.O.S. ado en détresse</b> Maude Desrosiers	50
<b>19. Goodbye, mon héroïne!</b> Mélicca Couture-Lafranchise	53
<b>20. Les rêves</b> Krystina Lorion-Nadeau	55

---

**21. La cigale et la fourmi 2.0**

Pierre-André Brière

56

---

**22. Sans douleur, peut-on goûter  
au bonheur?**

Mélissa Sansoucy-Christin

59

---

**23. La tueuse aux talons hauts**

Sonia Parisy

62

---

**24. Stress!**

Sébastien Gareau

63

---

**25. Tic tac**

Nathalie Gratton

65

---

**26. Cher journal**

Tiffany Côté Brenes

67

---

**27. Entre la peine et la joie**

Alexandra Godbout

69

---

**28. Le secret**

Kim Forcier

71

---

**29. Les sentiments de l'arc-en-ciel**

Ginette Lysight

73

---

**30. Un ami précieux**

Danny Fortin

75

---

**31. Une triste enfance**

Mégan Lemay

76

---

**32. Souvenirs de jours heureux**

Raymond Gagnon

79

---

**33. Hope**

Samantha Halde-Leblanc

83

---

**34. La fille prisonnière des ours**

Roxanne Wiltshire

84

---

**35. À l'instant même où j'ai su...**

Mélanie Boivin

86

---

**36. À toi, mon meilleur ami!**

Érika Trépanier

88

---

**37. Mon plus grand voyage**

Dimitri Martel-Roy

89

---

**38. Bananarama**

Pierrot Boucher

91

---

**39. Le concours**

Luc Mathieu

94

---

**40. Mère-grand, où êtes-vous?**

Linda Côté

97

---

---

**41. L'histoire de ma vie**

Fannie Coulombe

100

---

**42. Le Seigneur des mers célestes**

Jérémy Robert

103

---

**43. La vieille dame**

Patrick Tremblay

105

---

**44. Éléonore et le pouvoir secret**

Sonia Bossé

106

---

**45. Cauchemar**

Noémie Lamoureux

108

---

**46. Bel ange, tu me manques**

Alexandra Maurice

110

---

**47. Éclat d'argent**

Amélie Larouche

111

---

**48. Le rêve d'Annabelle**

Mélanie Pelchat St-Laurent

112

---

**49. Une seconde chance**

Jordan Diotte

114

---

**50. Ma nouvelle vie!**

Annie D'Amours

117

---

**51. Un cœur qui aimait les montagnes**

Fanny Dupras-Rossier

118

---

N. B. Les textes ont bénéficié d'une relecture respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

# 1. Un nouveau départ

« Je suis parti de ma famille,  
Il ne faut jamais revenir,  
Quand le soleil jamais ne brille,  
Quand le meilleur devient le pire... »

(Jean Leloup – Je suis parti 2)

Ce refrain dans la tête, le cœur noyé de mes larmes retenues, mon sac à dos plein de souvenirs, je jette un dernier regard à l'appartement que je quitte. Des murs jaunis à la cigarette, des meubles dépareillés donnés par des « amis » de ma mère qui, elle, dort sur le sofa du sommeil profond des alcooliques. Je ferme les yeux un instant afin d'apaiser ma souffrance. Quand la porte se refermera, je partirai au loin et, à son réveil, ma mère aura perdu sa petite fille...

Il est difficile de quitter sa famille quand on a quatorze ans. Pourtant, je n'ai pas le choix. Il est déjà dur de gagner sa vie quand on est seul, alors avec un enfant, c'est pratiquement mission impossible. Entre autres, parce que la consommation d'alcool de ma mère prend la majeure partie du budget familial. Mon père lui, a disparu à la seconde où mon existence fut confirmée... J'ouvre les yeux et me retrouve face à moi-même, dans le miroir de l'entrée, gravant dans ma mémoire cette vision. Un corps amaigri, des grands yeux verts injectés de sang et des longs cheveux plus rouges que roux, me confirment qu'il s'agit bien de mon reflet. Alice le fantôme, murmurais-je en refermant la porte...

Dehors, l'air frais du printemps envahit mes poumons et chasse la colère de mon cerveau. La nuit est douce, le ciel parsemé d'étoiles et les rues d'un calme plat. Assis sur une poubelle, un gros matou tout gris me regarde passer avec indifférence. J'aperçois enfin l'arrêt d'autobus. Farfouillant dans mes poches à la recherche de mon billet, perdue dans mes pensées, j'avance comme une automate.

Je revois ma mère trop soûle crier après les policiers, probablement alertés par un voisin qui en avait assez de l'entendre. Policiers qui ne connaissent même pas mon existence, puisque je reste cachée dès les premiers cris de la furie qu'est ma génitrice. Tous ses objets lancés au hasard dans des élans de colère, éclatés contre les murs et parfois reçus en plein visage. Cela s'est produit tant de fois que mes souvenirs se mêlent.

L'autobus arrive enfin! L'espace d'une seconde, je souhaiterais retrouver mon lit, me réveiller et découvrir que cela n'était qu'un horrible cauchemar. NON! C'est l'heure du départ, pas question de changer d'idée. Le chauffeur, un homme âgé, me regarde gentiment et me tend un mouchoir. Je n'avais même pas remarqué les larmes qui coulaient doucement sur mes joues... L'autobus, pratiquement vide à cette heure tardive, me semble immense et froid. Ça y est! Montréal, me voici...

Avec quarante dollars en poche, je réfléchis aux moyens de survivre par moi-même une fois sur place, car dorénavant la rue sera ma nouvelle demeure. Finis les longues douches chaudes, les bons repas, mon lit douillet et le linge propre. J'ai pris cette décision et j'en assumerai les conséquences. Malgré cela, au fond de moi, je pleure cette cruelle situation.

Le trajet prend fin au métro Henri-Bourassa. C'est en posant les pieds hors du véhicule que je réalise l'impact de mon départ. Je n'ai rien, je ne connais rien et je ne suis rien ici... Autour de moi flotte l'odeur de la pollution et de la corruption. Près des portes du métro, couché sur un banc, un itinérant fait le mort. La lumière des néons est vive au-dessus des commerces voisins et le bruit de la circulation monopolise chaque espace disponible. Dans ma poitrine, je sens un vide... Comme si mon cœur et mon âme s'étaient envolés durant le trajet...

« Et j'ai erré, et j'ai erré,  
Et j'ai erré, et j'ai erré,  
Et j'ai erré et voyagé,  
Et même si je pense à toi,  
à toutes les heures de la journée,  
Et même si je pense à toi,  
Jamais je ne reviendrai »

(Jean Leloup – Je suis parti 2)

Dix ans plus tard, je suis non seulement vivante, mais dorénavant étudiante! Je termine maintenant mon secondaire au Centre pour adultes Sainte-Thérèse à Drummondville. Après avoir passé huit ans dans la rue et une année en thérapie, cela me semble incroyable, presque impossible. À la suggestion de mon ami, je suis partie vivre à Drummondville afin de poursuivre ma guérison et, honnêtement, cela fut la meilleure décision de ma vie...

Je serais incapable de résumer les dix dernières années. Dormir n'importe où, toujours aux aguets au cas où, fouiller dans les poubelles pour manger... La saleté, les hivers à marcher pour ne pas geler, etc.

Il y a quatre ans, j'ai croisé ma mère près de la station Henri-Bourassa. Nos regards se sont rencontrés et, sans un mot, elle continua sa route la tête basse. Il y a un mois, j'ai appris son décès par le biais des nouvelles télévisées. Elle s'est endormie avec une cigarette à la main... L'immeuble fut totalement rasé par le feu. À genoux devant l'écran, j'ai finalement pleuré toutes les larmes de mon corps. Je ne suis pas allée aux funérailles. Je n'avais pas la force d'y aller ni l'envie.

Depuis, je me sens plus légère, comme si sa mort avait allégé le poids que j'avais sur les épaules.

Bien sûr, mon nouveau mode de vie y est pour beaucoup. J'ai un appartement maintenant. Petit, les murs jaunis à la cigarette avec des meubles dépareillés, généreuse donation de mes amis... Un peu ironique, mais au moins j'ai un toit sur ma tête.

Il ne me reste qu'à savoir ce que je ferai quand mon secondaire sera terminé. Je prends mon temps une journée à la fois. Heureusement, l'école m'encadre bien. Les intervenants me rencontrent régulièrement pour s'assurer que je vais bien, et les enseignants sont très compréhensifs face à ma situation. Peu à peu, le temps passe et je regarde l'avenir d'un œil nouveau.

*Jennifer Socquet, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante : Brigitte Plante, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

---

## 2. Ma vie

### Ma famille

Je suis née au Maroc, dans une famille de douze membres, dont cinq garçons et cinq filles. Mon père était le chef autoritaire de la maison ; il faisait ce qu'il voulait sans donner la moindre chance à ma mère de s'exprimer ni de donner son avis. Malgré son intelligence et sa patience, elle était complètement ignorée. Aujourd'hui encore, ce qui me fait le plus mal au cœur, c'est que je n'ai jamais entendu mon père l'appeler par son nom ; il lui donnait un nom d'animal : ânesse. Pourtant, elle faisait tout ce qu'il demandait : elle s'occupait de la maison et des enfants, organisait sa chambre, lavait ses vêtements, repassait ses chemises et ses pantalons, cirait ses chaussures. Mais si jamais elle oubliait quelque chose, il la battait ou l'insultait.

### L'école

Quand mes frères, mes sœurs et moi avons eu l'âge d'aller à l'école, nous y sommes tous allés : en effet, l'État obligeait les familles à emmener les enfants à l'école. Par contre, mon père n'aidait que les garçons dans leurs devoirs ; nous, les filles, nous avons fait la faute de naître filles, cela ne valait pas la peine de nous instruire. Cependant, ma mère m'a encouragée à étudier. Elle me disait toujours : « Il faut que tu finisses tes études pour avoir un emploi et gagner de l'argent afin de ne pas être esclave d'un homme et ne pas mener une vie comme la mienne. »

### La peur

J'avais toujours peur. À la maison, j'avais peur de mon père qui chicanait ma mère et peur de voir pleurer ma mère qui travaillait dur aux tâches ; à l'école, j'avais peur de l'instituteur qui nous battait quand on ne savait pas la réponse ; dans la rue, j'avais peur parce que mon père nous disait que les filles n'ont pas le droit de sortir seules pour faire n'importe quoi. À cause de cette peur, je faisais des cauchemars la nuit. J'ai donc ajouté du travail à ma pauvre mère qui devait, chaque jour, se lever tôt pour changer et laver mes habits mouillés avant que mon père ne s'en aperçoive.

J'ai vécu comme ça jusqu'à l'âge de douze ans.

## **La séparation**

Quand j'ai eu dix-sept ans, un changement s'est produit dans ma vie. Ma tante, enceinte de son troisième enfant, a demandé à son frère s'il ne pouvait pas lui prêter une de ses filles pour l'aider. Sans pitié, mon père m'a dit de partir chez elle, à plusieurs centaines de kilomètres de notre maison pour lui donner un coup de main. J'ai vu les yeux de ma mère, pleins de larmes, et j'ai obéi. Là-bas, j'ai décidé de faire tout mon possible pour continuer mes études. J'ai demandé à ma tante si elle acceptait que j'aille à l'école. Je l'aiderais dans les tâches de la maison, tôt le matin, et je m'occuperais des enfants à mon retour de l'école. Elle a accepté. Deux ans plus tard, j'ai eu un travail et j'ai commencé à gagner de l'argent. Mon père l'a appris et il m'a dit de retourner à la maison.

## **Le malheur**

Mon père avait décidé qu'il était temps de me marier avec un homme de son choix. J'ai tout d'abord refusé de me marier avec cet homme âgé de quinze ans de plus que moi et que je n'avais jamais vu. Pour m'obliger à accepter, il a fait sortir ma mère de la maison. Elle est partie chez des voisins. Je ne pouvais pas laisser ma mère à la rue et mes petits frères et mes petites sœurs avaient besoin d'elle, j'ai donc accepté le mari et l'histoire de ma mère s'est répétée avec moi, à quelques différences près. Dans les premiers mois du mariage, mon mari était heureux, mais ensuite, il ne m'a plus adressé la parole qu'à la fin de chaque mois quand je recevais ma paye. Les années se sont écoulées sans que je proteste: j'avais peur du divorce, j'avais peur de mon père, j'avais peur de la société qui allait parler de moi sans comprendre les raisons. Enfin, j'avais peur de ne pas être capable financièrement de vivre seule avec deux enfants. Il me fallait vivre avec cette situation.

## **Allègement de la peur**

Un jour, mon père est mort et une partie de ma peur s'en est allée. Ma mère était libérée et pouvait me rendre visite quand elle le voulait. Mais elle restait seule et je ne pouvais pas l'aider, car je n'avais pas le droit de la visiter et je ne pouvais pas parler devant mon mari.

## **Nouvelles épreuves**

Après dix-sept ans de souffrances, mon mari est tombé gravement malade et a été hospitalisé. Avec mes deux enfants, nous avons continué tant bien que

mal à vivre, puis mon mari est décédé un an plus tard. Les enfants étaient encore jeunes; l'aîné était adolescent, à l'âge des conflits avec les parents. Après, le petit est entré lui aussi dans l'adolescence. Je vous laisse imaginer la suite...

### **Après la pluie, le beau temps**

Après cette pénible période, le soleil a commencé à briller dans ma vie. Mes enfants ont réussi à trouver leur chemin et moi, j'ai poursuivi le mien en m'occupant de ma chère maman. Lorsqu'elle est décédée, il y a cinq ans, j'ai décidé de rejoindre mes garçons qui continuaient leurs études à Rimouski. Au début, je restais à la maison et j'écoutais des émissions à la télévision ou à la radio. J'ai eu alors l'idée de suivre, moi aussi, des études. Je me suis donc inscrite à CLEF pour améliorer mon français, car même à mon âge et jusqu'à la dernière minute de ma vie, je veux continuer à apprendre. J'encourage toutes les femmes qui vivent la même situation que moi à reprendre leurs études aussi. Aujourd'hui, je vis au Québec. J'apprécie cette société progressiste et je profite de la liberté donnée aux femmes dans ce pays. Je me sens récompensée après toutes mes épreuves et j'espère que la vie va m'apporter encore beaucoup de beaux cadeaux.

*Aïcha Kacimi, Francisation  
Formation Clef Mitis/Neigette (Rimouski)  
Enseignantes : Mélanie Berger et Sylvaine Gesseume,  
Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

---

### 3. L'histoire d'une combattante

Ton long combat commença lorsque tu n'étais même pas encore entrée dans la trentaine. Le médecin ne te donna pas plus de deux mois à vivre. Mais toi, combattante comme tu étais, tu n'as pas baissé les bras, tu ne voulais pas laisser ta famille derrière.

Tu n'as pas baissé les bras et, malgré la maladie, tu as élevé sept magnifiques enfants avec ton bien-aimé. Bien évidemment, combattre une maladie n'a rien de bien amusant. Opérations après opérations, tout allait comme dans une montagne russe. Parfois, tout allait bien et parfois, la journée d'après, tu avais l'impression de mourir. Tu as prouvé aux autres, y compris au médecin, que tu ne te laisserais pas abattre aussi facilement. Plus le temps passait et plus les gens étaient impressionnés. Tu savais au fond de toi que ta vie ne pouvait s'achever, maintenant que tu avais plein de choses encore à offrir et qu'il te restait beaucoup trop à faire.

Et puis vint le jour où j'apparus dans ta vie accompagnée de ma sœur. Malgré le fait que nous étions parfois de vraies petites diables, tu n'as pas abandonné.

La maladie frappa de nouveau. Mais, résistante comme tu l'étais, tu ne pouvais pas laisser les gens qui tenaient à toi derrière. Tu ne pouvais baisser les bras malgré le long combat qui s'annonçait.

Traitements à tous les jours ou presque, perte de cheveux énorme, tu en étais même à porter une perruque, car tu détestais avoir le crâne à découvert. Encore plus d'opérations, tu étais de plus en plus faible. Mais, une fois de plus, avec l'aide de ceux qui tenaient à toi, tu as vaincu la maladie.

Tu te remettais petit à petit de cette horrible maladie. Tes magnifiques cheveux revenaient à une longueur normale et tu reprenais des couleurs. Tu n'avais que la peau sur les os lorsque ton cancer était présent, mais tout ceci n'était qu'un mauvais souvenir. Tu retrouvais ta forme, ma grand-maman était de retour.

La vie avançait, avec bien évidemment des hauts et des bas. Le cancer avait affaibli ton système immunitaire, alors, tu attrapais tout ce qui bougeait: grippe, rhume et autres maladies saisonnières.

Tu avais pris la décision de maigrir un peu, car tu disais avoir un trop grand surplus. Tu étais encore plus magnifique qu'avant. Ton sourire était des plus resplendissants.

Quelques mois plus tard, avec un meilleur système qu'avant, tu as quitté pour l'Alberta avec ton amoureux. C'était un voyage bien mérité.

Lorsque tu es revenue, ta vie s'est écoulée rapidement sans même que tu ne le saches. Encore une autre greffe de peau sur ton épaule. Tu as passé encore environ deux ans sans même savoir ce qui se trafiquait dans ton propre corps.

Les années ont passé. Te voilà au bout du chemin. Tu savais que la fin était proche. Tu as décidé de ne plus te battre. Tu avais assez donné aux autres. C'était maintenant à ton tour de te reposer pour toujours.

Tu passas beaucoup de temps avec tes enfants, qui étaient maintenant des adultes, avec tes petits-enfants qui, pour certains, étaient adultes et tes arrière-petits-enfants. Je n'ai pu qu'avoir cinq petites minutes seule avec toi quelques jours avant ton départ. Durant ce court laps de temps, tu m'as dit à quel point tu étais fière de la jeune femme que j'étais devenue et que tu étais fière de ma sœur aussi. J'ai retenu mes larmes, car bien des gens avaient pleuré devant toi et je ne voulais pas accepter que ma grand-maman adorée allait partir aussi loin...

J'étais à trois heures de route lorsque tu nous as quittés. Je m'en suis voulu de ne pas être restée à tes côtés. Mais au moins, je vais toujours avoir une image de ma grand-maman adorée souriante et vivante en tête.

À la mémoire de:  
Rolande Grenier  
03-03-1944 – 15-05-2014

*Émilie Côté, Alphabétisation  
CEA l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Judy Ann Leblanc, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 4. Gertrude et Henri

En 1984, c'est-à-dire trente ans plus tôt, Gertrude entra dans la maison du Dr Henri pour la première fois. Cette immense maison rouge à trois étages, décorée à la dernière tendance, rendit Gertrude jalouse au début. Elle se sentait ridicule avec son « petit deux et demi » à moitié peinturé et vieilli par les années. Par la suite, lorsqu'elle mit les pieds dans son bureau, un bien-être intense se répandit en elle. Les couleurs jaune et orangée s'éclairaient grâce à la lumière pénétrant la grande fenêtre recouverte d'un mince rideau blanc. Elle revivait et, pour la première fois depuis la mort de son fils unique, elle respirait mieux. Par la suite, jamais elle ne cessa de consulter son psychologue. Ils se considéraient depuis comme de bons amis. Gertrude pouvait toujours compter sur Henri, elle le voyait comme le meilleur des confidents.

Un mardi, alors que Gertrude sonna à la porte du Dr Henri pour son rendez-vous habituel, elle remarqua qu'il ne semblait pas à l'intérieur. Un frisson lui passa dans le dos. Elle resta paralysée devant la porte du grand bâtiment pendant une demi-heure et repartit, sa canne à la main, gelée par le vent d'hiver.

Elle se rendit chez son docteur pendant une semaine chaque jour, puis elle abandonna, voyant que le seul ami qui lui restait ne répondait pas à l'appel. Se croyant abandonnée, elle se remémora tous ses sourires et ses mots gentils qui l'avaient gardée en vie pendant toutes ces années. Elle savait, il était mort, elle en était persuadée.

Dr Henri supportait Gertrude dans ses épreuves depuis fort longtemps, en passant par son divorce jusqu'au décès de son deuxième mari. Il la connaissait par cœur. Gertrude pleurait chaque jour depuis cet événement. Elle ressentait le même pincement au cœur et la même boule dans la gorge que lors du décès de son fils et de son mari. Plus personne ne pouvait la rendre heureuse. Elle était seule.

Plusieurs semaines plus tard, Gertrude voulut se reprendre en main. Elle sortit donc de chez elle pour se rendre en ville acheter de quoi manger et s'habiller. Rendue à l'épicerie, elle marchait dans l'allée des friandises, cela lui rappelait son psychologue qui adorait les bonbons. Elle releva la tête et, devant un étalage de chocolats, elle aperçut Dr Henri. Elle croyait rêver à un point tel qu'elle manqua s'évanouir tête première dans son panier.

À son tour, alors qu'il venait de voir le visage de sa cliente favorite, il montra un air surpris et soulagé en même temps. Ils sautèrent l'un dans les bras de l'autre. Après avoir écouté l'histoire de Gertrude voulant des explications, il lui dit, l'air piteux, qu'il s'était envolé vers le Portugal pour rendre visite à sa fille qui venait d'accoucher de son troisième bébé. Il croyait que sa secrétaire l'avait avisée. Gertrude, gênée du drame qu'elle avait imaginé, se sentait en même temps plus qu'heureuse de se retrouver aux côtés d'Henri.

Ils reprirent un rendez-vous pour la journée suivante tellement ils étaient impatients de se revoir. Gertrude l'invita ensuite à venir boire un thé chez elle pour fêter les retrouvailles. Henri accepta avec joie.

*Gabrielle Corriveau, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA André-Morissette (Plessisville), CS des Bois-Francs  
Enseignante: Claire Hébert, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

---

## 5. Autour de moi

Autour de moi, il y a tellement de vie que je sais que j'existe. Ceci est une bonne chose, puisque c'est extraordinaire l'existence. Nous vivons tous sur la même planète, qui est remplie de vie, de terre et d'eau. Pour moi, l'existence c'est du vécu, c'est des vivants. Des énormités et de minuscules objets que l'on surnomme microscopiques. Nous avons tous une seule chance, mais est-ce vraiment juste l'homme et la femme qui créent l'existence ou bien il y a autre chose d'invisible derrière tout cela? L'âme, l'esprit, cette invisibilité est-ce qu'il est important ou bien c'est simplement une croyance et cela n'existe pas?

Ce que je sais, c'est qu'on a beau dire qu'on a juste une vie à vivre et il y a plein de vies qui naissent, donc cette suite se répète tous les jours. Des naissances, il n'en manque pas et c'est ça qui est beau. Nous sommes un tout et c'est ce tout qui compte. Nous pouvons faire tellement d'affaires que nous avons besoin d'une autre vie pour les compléter. Ce que je trouve dommage, c'est qu'il y a des vies qui meurent et je me demande: « est-ce que c'était le bon moment que cette personne parte? » Je ne sais pas. Nous pensons que nous nous contrôlons, mais non nous ne nous contrôlons pas. Nous avons un guide, une force qui ne se voit pas, à part si tu as des dons.

Nous avons tous une utilité, même si on se dit que l'on est inutile, du moins certaines personnes. Il y a des êtres extraordinaires qui nous aident et qui nous disent de ne pas lâcher. J'aime bien le passé dans un sens, puisqu'il m'a amené à ce que je suis aujourd'hui. Il m'a fait évoluer, même si je travaille encore sur moi.

J'ai cherché du courage et je l'ai trouvé. Je me demande fortement si la voie où je suis en ce moment est la bonne, mais je me sens bien et je veux continuer. Nous avons tous une évolution et du vécu qui nous font dire: «Magnifique! J'y suis rendu.» Ce que j'écris là, est-ce que ça vient de moi ou si c'est un texte qui vient de mon subconscient? Nous sommes tous lucides, mais il peut manquer des informations qui nous font dire que nous devrions aller voir. C'est de cette façon que l'on expérimente. J'aime bien que l'histoire soit créée avec l'existence. Même si la terre n'était pas là, il y a de l'histoire quand même.

Comment prouver si la vie est seulement sur terre? Ceci est une question à répondre à long terme. Nous nous disons que les extraterrestres sont des imaginations ou bien ils existent vraiment. Pour finir, je sais que l'existence existe et je vais toujours l'aimer.

Merci à cette scolarité qui m'a permis d'avoir le langage nécessaire pour écrire ce texte et merci à mon expérience de vie qui me permet d'écrire, cette liberté qui me rend aussi heureux que de voir ma famille. Je ne suis pas pour être toujours négatif et dire que tout n'est pas amusant. Il y a de la joie et cette joie je vais en profiter et je vais la chérir.

Chaque jour, nous vieillissons et nous apprenons. Chaque jour, la vie et la mort font leur présence. Chaque jour, nous nous faisons contrôler. Chaque jour, nous avons des besoins: besoin de plus d'argent, besoin de plus d'espace, besoin de trop. Allons-nous continuer de suivre ce chemin qui est le même? Je trouve que le tournant de la vie se ressemble énormément. Naissance, études, travail et retraite. Avons-nous seulement ce chemin à suivre ou ne prenons-nous pas le temps de chercher un autre chemin? Merci à tous de me permettre d'écrire et d'utiliser ma connaissance.

*Sébastien Beaudette, Présecondaire  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante: Josianne Corriveau, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

## 6. La Ligne...

Mon espoir, mon utopie, ma plus belle histoire... La maturité acquise au fil des ans m'a ouvert et les yeux et l'esprit, me permettant ainsi d'entrevoir la lumière au-delà des ténèbres. Je fus donc en mesure de m'extirper de cet enfoncement et d'abattre les bases imposées par notre société. J'ai fait table rase et d'abord établi deux évidences: la vérité est une menteuse, le mensonge masque des vérités. J'ai aussi défini notre monde: il est gris et incertain. Par contre, celui désiré par mon être est tout autre. Je souhaite que la lumière soit, non pas sur Terre, mais dans le cœur des hommes. Je veux guérir le monde et, pour ce faire, je lui prescris ma ligne, mon espoir, mon utopie, ma plus belle histoire...

J'aime observer, contempler et comprendre la logique dissimulée derrière chaque élément constitutif de notre monde. J'éprouve d'ailleurs une indigne admiration pour l'œuvre de Mère Nature. À première vue, le résultat peut sembler chaotique, mais j'ai tout de même rapidement saisi toute la fluidité et toute la logique de son omnipotente création. Tout a un sens, un rôle et une raison d'être, c'est un cycle auréolé de perfection, et éternel. Tout cela est possible, car sa création suit une ligne directrice nommée « sélection naturelle ». J'ai dû, par la suite, me rendre à l'évidence. Il existe, sur cette Terre, une créature, une espèce gangrenée par la fourberie, sclérosée par le capitalisme. Malheureux béotien! Je parle, bien sûr, de l'être humain, véritable cafard imbu d'avarice. Ce dernier justifie sa stupidité au nom de l'économie ou de la religion. La religion! Quels genres de dieux souhaiteraient laisser une race de fous babiller en leur nom? Dans notre monde, il n'existe aucune cohérence, nous avons depuis trop longtemps bâillonné la sagesse, censuré la logique. Nous avons, de ce fait, inéluctablement conditionné le commencement de la fin, notre collective auto-destruction.

L'être humain est perdu, il n'a plus le désir d'entretenir sa relation avec l'éternelle ligne du temps, de la marquer au rouge fer de ses hauts faits. Il s'agit là d'une bien triste réalité. Le court terme est devenu priorité; le capitalisme, le dogme des imbéciles. Je regarde notre société et je ne puis distinguer la logique derrière notre mode de vie. N'avons-nous pas l'obligation, le devoir d'œuvrer pour la pérennité de notre monde? Il n'existe plus de ligne à suivre et, croyez-moi, les gouvernements actuels ne veulent rien y changer. Je souhaite pourtant savoir les enfants de mes enfants à l'abri de notre lubricité.

Néanmoins, l'abandon de notre longanimité pourrait se présenter comme une solution suffisamment séante. Il n'en est rien. Il nous faut voir plus loin, il nous faut une ligne directrice immuable, législative, constitutionnelle, dépourvue de laxisme. Les priorités populaires doivent être réorganisées, tout comme les priorités budgétaires gouvernementales. L'homme doit comprendre l'importance de la préservation de son habitat. Nous ne pouvons ronger davantage la coque de notre vaisseau mère. Nous est-il indispensable de mordre la poussière avant de reprendre goût à la Terre? J'établis donc l'environnement en tête de ma ligne directrice.

En second lieu, il nous est indispensable d'accuser un manque flagrant d'éducation au sein de la population. L'être humain doit s'instruire davantage afin de s'affranchir de sa bêtise moyenâgeuse. Le système scolaire, qui patauge pour l'instant dans les abysses de la médiocrité, doit reconnaître l'importance de l'incorporation de la sagesse et de la pensée logique ainsi que d'une solide base de connaissances générales au cœur du système scolaire. Il faut dès lors instaurer un climat propice à l'intellectualisation des individus. Je déclare donc l'éducation comme détentrice du deuxième segment de ma ligne directrice.

Troisièmement, la recherche et la santé. Je respecte l'idée exigeant « un esprit sain dans un corps sain ». Notre négligence a fait suffisamment de morts. La recherche à court terme, véritable suicide collectif, a aussi nourri le mal-être des pauvres gens du peuple. J'ai deux enfants et je ne puis imaginer le calvaire de les perdre aux mains d'un cancer ne pouvant être adéquatement traité, faute de bonne volonté de la part de nos gouvernements. Bande de pantins et d'avares aveugles, à la solde des grandes firmes pharmaceutiques! Je classe donc la recherche et la santé en troisième portion de ma ligne directrice.

Nous ne sommes pas éternels, malgré le fait que nos actes marqueront l'éternité. Quel genre de personnes serions-nous si nous refusions d'offrir un legs décent et durable pour les générations à venir? Il nous faut une ligne, une ligne directrice, un exemple pour toute l'humanité. Cette idée peut sembler chimérique, mais sachez que les seules limites que nous connaissions sont celles que nous nous sommes, hélas! déjà imposées...

La misère des riches me rappelle la richesse plébéienne. Nous sommes le peuple, les petites gens, pauvres, mais libres. Libres d'exiger la matérialisation d'un monde meilleur, un monde sans masques, sans artifices. Une Terre

nourrie de priorités, de sagesse et de logique, une utopie? Peut-être! Mais, surtout, un espoir laissant miroiter une nouvelle ère pour l'humanité! Une ligne de conduite, quoi! Mon legs, ma plus belle histoire à l'humanité!

«Vivre libre doit se mériter, et ça passe d'abord par être capable de se dire que tout ce que l'on sait n'est peut-être pas vérité.» (Scylla)

« L'ami de la sagesse est l'ennemi des hommes... » (Alexandre R. Allard)

*Alexandre R. Allard, 2<sup>e</sup> cycle  
CFP Sorel-Tracy (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy  
Enseignant: Yves Danis, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu*

## 7. Qu'elle en avait mal aux poignets

Dans un petit village situé en banlieue se trouvait une belle maison qui n'était pas trop grande ni trop petite. Elle était entourée de grandes fenêtres, qui permettaient au soleil d'illuminer l'intérieur à longueur de journée. Cette demeure noire et brune appartenait à Angel Bouchard, une vieille dame de 87 ans. Sa maison était située dans un endroit calme et à l'écart du bruit.



C'était l'été, le 16 juin 1990 pour être plus précis. Il faisait très beau à l'extérieur, mais Angel préférait rester dans sa maison. Elle était assise à côté d'une de ses grandes fenêtres à siroter une bonne tisane aux canneberges et au miel. Elle portait une longue robe blanche, sa préférée, celle que son mari Adelor lui avait achetée lors de leur 60<sup>e</sup> anniversaire de mariage. Il est mort 5 ans plus tard d'un terrible accident en 1985. Quand son cher Adelor est décédé, une grosse partie d'elle est disparue avec lui. Depuis, elle n'est plus pareille, elle ne sourit plus, ne danse plus et sort rarement.

Son voisin venait souvent la visiter et elle appréciait beaucoup. Elle aimait lui raconter ses vieilles histoires et lui parler d'Adelor. Son voisin n'était pas beaucoup plus vieux qu'elle, donc quand il la visitait, ils adoraient faire des choses calmes ensemble.

Cette après-midi-là, Angel déposa sa tisane sur le bord de la fenêtre et se leva tranquillement. Toute petite et fragile avec ses longs cheveux bien bouclés, elle s'avança lentement vers son piano. Elle plaça sa main sur le haut de l'instrument, un beau Rönisch, Grand Piano, qui datait de l'année 1905. Ce piano était pratiquement aussi vieux qu'elle. Il était fait en bois d'acajou et était parfaitement verni. Jouer du piano était l'une des seules choses que madame Bouchard n'avait jamais arrêté de faire, même après la mort de son amour. Ce piano lui avait été offert par son mari comme cadeau de mariage. Son Adelor la gâtait tellement et, en échange, elle s'en occupait quand il revenait de ses longues journées de travail. Elle lui préparait ses meilleures pâtisseries et lui mijotait un souper de roi tous les soirs. C'était l'amour fou, un amour qui ne s'est jamais éteint.

En pensant à tout cela, elle s'assit sur le banc de son piano. Elle installa délicatement ses longs doigts usés, qui jouaient du piano depuis l'âge de 7 ans, et commença ensuite à jouer. Elle joua à répétition une composition qu'elle avait écrite elle-même pour Adelor, quand elle n'avait que 20 ans. Angel joua pendant des heures, elle jouait tellement qu'elle en avait mal aux poignets. Après avoir fait le tour de toutes les chansons de son cahier de partitions, elle décida ensuite d'aller faire une sieste. Elle mit son CD de chansons classiques, elle s'étendit confortablement dans son grand lit rempli de couvertures douces et ferma les yeux en disant d'une voix si triste :

« Mon Adelor, mais quand viens-tu me chercher? »

Quand Angel se réveilla de sa sieste, elle se rendit à la cuisine pour une petite collation. Du coin de l'œil, elle aperçut une enveloppe sur la table, elle l'observa et remarqua que l'adresse de retour était celle de sa demeure. Curieuse, elle décida de l'ouvrir. C'était une lettre écrite à la main.

« C'est drôle, c'est la même main d'écriture qu'Adelor », se dit-elle remplie de questions. Elle commença ensuite à la lire.



Bonjour,

Je m'appelle Adelor Bouchard. Ma femme a été diagnostiquée avec l'Alzheimer l'année de notre 65<sup>e</sup> anniversaire de mariage en 1985. Vous m'avez écrit une lettre en me demandant comment c'était vivre avec une personne atteinte de cette maladie, et bien, voici ma réponse :

Ma femme ne me reconnaît plus. Elle me prend pour son voisin qui vient lui rendre visite de temps en temps. Même si nous habitons dans la même maison, c'est comme si je suis invisible à ses yeux. Cela me tue d'entendre ma femme me compter des histoires de son cher Adelor comme si elle les racontait à un pur étranger. Mais ce qui me fend le cœur à chaque fois, c'est quand elle me dit qu'elle s'ennuie de son mari Adelor qui est mort l'année de leur 65<sup>e</sup> anniversaire de mariage. Je m'ennuie autant d'elle. Je m'ennuie de ma femme, de son sourire qu'elle a perdu avec le temps, je m'ennuie de ses pâtisseries, la manière dont elle dansait et de ses éclats de rire. Par contre, ce qui me console, c'est la chance que j'ai de pouvoir l'entendre jouer du piano tous les jours. Après l'heure du midi, elle s'assoit calmement et commence à jouer. Elle peut jouer pendant des heures sans arrêter. Quand elle joue la composition qu'elle m'avait écrite quand elle n'avait que 20 ans, la joie me revient et j'oublie tous mes problèmes, mais quand elle arrête de jouer, je reviens à la réalité. C'est horrible, quand nos enfants viennent nous visiter, elle ne les reconnaît plus. C'est difficile, non seulement pour moi, mais pour eux aussi. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter cette situation bien longtemps. Je l'aime beaucoup ma femme, mais ça me fait trop mal.

Adelor Bouchard  
Le 16 juin 1990

Kenya Larocque Laliberté, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Maria (Bonaventure), CS René-Lévesque  
Enseignante : Nathalie Arsenaault, Syndicat des travailleurs  
de l'éducation de l'Est du Québec

---

## 8. ÉLIANE ET LA CHÈVRE

Fillette de quatre ans et demi, Éliane est très précoce pour son âge. Elle aime beaucoup les animaux de la ferme. Elle adore surtout être en compagnie de Brunette, la chèvre du voisin.

Depuis un an, tous les jours après la garderie, elle prend plaisir à visiter Brunette. Elle lui raconte sa journée et Brunette en fait autant. Leur complicité est presque parfaite: «Elles font bon ménage», comme disent les humains. Voici la conversation que j'ai entendue:

– Brunette, comment vas-tu aujourd'hui?, lui demande Éliane en lui flattant le dos.

– Même si j'étais en sécurité dans l'enclos, je t'avouerais que j'ai bien mal dormi la nuit dernière. J'entendais le hurlement des loups et j'avais très peur.

– Tu préfères peut-être te reposer?, lui demande Éliane, je reviendrai plus tard.

– Non! Reste avec moi! Tu arrives juste à temps, ta présence me fait oublier ma mauvaise nuit. Je te considère comme ma confidente. La journée est longue quand tu ne peux venir me voir. Le fermier est toujours pressé quand il apporte ma nourriture. Il la dépose près de moi sans me demander si je vais bien. Il n'ose même pas me regarder. Je t'assure que ce n'est pas comme autrefois.

– La vie sur cette terre n'est pas facile pour personne, ajoute Éliane. Mais aujourd'hui tu peux te réjouir, j'ai une bonne nouvelle. Je resterai plus longtemps avec toi, car c'est jour de grève à la garderie. Installons-nous près de la clôture et tu me raconteras une de tes aventures de jeunesse.



– Parle-moi d’une surprise ! Tu passes une bonne partie de la journée avec moi, c’est merveilleux ! Tu parlais tantôt de jour de grève à la garderie. Que veux-tu dire ?

– On dit qu’il y a grève dans une entreprise quand les employés ne sont pas très contents de leurs conditions de travail ou qu’ils veulent gagner plus d’argent. Alors, ils ne viennent pas travailler : ils font la grève.

– À la ferme, demande Brunette, le propriétaire pourrait-il déclarer la grève ?

– Ben non ! Tu n’as rien compris, ma chère ! Ce n’est pas dans l’intérêt d’un propriétaire de faire la grève dans sa propre entreprise. Oublie ça, déclare Éliane.

– Alors, explique-moi !, demande Brunette, intriguée.

– Un chef d’entreprise engage des employés et, en retour, il leur donne un salaire. Ainsi, ce sont les travailleurs insatisfaits qui déclareront la grève.

– Là, je comprends ! Est-ce à la garderie que tu as appris toutes ces choses ?, s’informe Brunette.

– Non ! C’est mon grand frère qui m’a montré à chercher sur YouTube. Les diapos visionnées m’ont appris beaucoup sur les animaux, les oiseaux, les serpents, etc. Mais toi, raconte-moi une de tes aventures quand tu étais jeune. J’en saurais davantage sur ta vie et j’aurais une histoire nouvelle à raconter à mes amis de la garderie.



– Comme ça, mes propres aventures intéresseraient tes amis de la garderie ?, reprend Brunette, très sceptique. Il existe déjà des tas d’histoires bien illustrées que les jeunes adorent, par exemple *La chèvre de M. Séguin*, *Le petit chaperon rouge*, *La belle au bois dormant*, *Blanche Neige et les sept nains*, etc.

– Je les connais par cœur pour les avoir entendues des dizaines de fois. Non, supplie Éliane, j’aimerais entendre la tienne, et l’éducatrice accepterait que je la raconte moi-même aux amis de la garderie.

– Puisque tu insistes, voici celle qui m’a marquée le plus :

### **MA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE BOUC DU VOISIN**

– D’accord ! J’ai bien hâte de l’entendre !, dit Éliane, enthousiasmée.

– Alors, je me couche sur l’herbe et toi, tu t’assieds tout près de moi.

Maintenant que les deux sont bien installées, Brunette s’empresse de raconter.

– Un jour, par un matin bien ensoleillé, le fermier me conduisit chez le troisième voisin pour rencontrer le bouc. Je t’assure qu’il n’avait rien d’attirant : en plus d’être très âgé, sa dernière toilette datait sûrement de plusieurs jours. À chaque fois qu’il m’approchait, je le fuyais comme la peste. Le fermier mécontent m’a ramenée aussitôt à mon enclos en me rudoyant. J’ai été triste toute la journée. À partir de ce jour, la relation avec mon maître s’est détériorée. Si cette situation se représentait aujourd’hui, je n’hésiterais pas à la dénoncer à la SPCA.

Quelques jours plus tard, le voisin amena le bouc dans l’enclos et me laissa seule avec lui. J’étais anxieuse ! Ses énormes cornes me faisaient vachement peur et surtout, je n’avais pas oublié sa maudite odeur !

– Continue, Brunette, ton aventure m’intéresse beaucoup, dit Éliane en la flattant.

– Au tout début, je me tenais assez loin de lui. De temps à autre, le bouc s’approchait doucement de moi. Nous nous sentions et moi, j’avais des haut-le-cœur. À la fin du jour, je le tolérais davantage. Si bien que ce qui devait arriver arriva. Cinq mois plus tard, je donnais naissance à une chevrette toute blanche et en parfaite santé. On l’appela Blanchette. Tous les animaux étaient en admiration, même les gens du rang Croche ne tarissaient pas d’éloges. Elle était devenue la coqueluche du canton et ma raison de vivre. Tous ces compliments entendus faisaient écho dans mon cœur et me rendaient très heureuse.

– Qu’est devenue Blanchette?, s’inquiète Éliane.

– Un jour, un inconnu est venu chercher Blanchette. Ce fut le jour le plus triste de ma vie. Depuis, je ne l’ai jamais revue. J’y pense encore aujourd’hui et j’aimerais tant la revoir... Finalement, je continue seule ma vie de chèvre. Heureusement, tu fais partie de ma vie et tu es mon rayon de soleil. Tes visites d’amitié me procurent toujours beaucoup de bonheur et de joie. Je souhaite même que la grève des garderies se prolonge.

– Je promets de te visiter aussi souvent que je le pourrai, assure Éliane. J’aime les animaux de la ferme, surtout toi Brunette, je t’adore.

C’est ainsi que prit fin cette rencontre. Éliane quitta Brunette en lui donnant un doux câlin d’amitié: « Je reviendrai demain. »

*Carmen Dallaire, Intégration sociale  
CFGA des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Marie-Claude Imbeault, Syndicat de l’enseignement du Saguenay*

---

## 9. Le sosie

Au cours d’une vie, on fait toutes sortes de rencontre. Tantôt plaisantes, tantôt déplaisantes. Celle-ci en est une des plus formidables. Cette personne a eu sur moi un effet de changement, que dis-je, de bouleversement.

Par un temps froid, à la mi-janvier, je rentrais chez moi après avoir fait quelques emplettes. Quand soudain, un vieil homme traversa la rue à l’intersection, juste devant ma voiture. Il se mit à vaciller et termina sa course étendu sur la chaussée enneigée. Ma réaction fut immédiate, je me suis précipité pour lui venir en aide.

– Monsieur...?, lui dis-je.

Il me répondit d’abord par un gémissement et, par la suite, un semblant de phrase sortit de sa bouche.

– Mes pilules, dit-il.

Je le remis sur pied, il prit appui sur moi. Je lui dis de s'asseoir dans mon véhicule. Voyant qu'il reprenait ses esprits, je lui ai demandé s'il allait mieux et lui offris de le raccompagner chez lui. Il acquiesça d'un hochement de la tête. Mise à part son adresse, il ne dit pas un mot tout au long du trajet.

À notre arrivée, il sollicita mon aide pour franchir les quelques marches qui menaient à l'entrée. Un somptueux domaine se dressait devant nous, les portes étaient immenses. J'ouvris et l'escortai jusqu'à la salle de bain où il rangeait sa médication. Je lui ai demandé s'il désirait que je reste jusqu'à ce qu'il aille mieux. Il me répondit à nouveau par un hochement de tête. Je l'installai sur son canapé tout près du foyer, où la braise crépitait. Je plaçai quelques bûches sur le lit incandescent qui rougeoyait encore. Je pris place sur un fauteuil à quelques pas de lui. Soudain, il me lança un regard des plus songeurs, se leva et alla chercher un cadre contenant une photo, se rassit, me regarda, regarda la photo puis me regarda de nouveau. Il fit une moue pleine d'émotions et dit: « C'est fou comme vous ressemblez à mon fils! » Je repris en affirmant qu'il devait être un gentilhomme. « Au contraire », me répondit-il. Il m'expliqua alors que c'était un être méchant et narcissique. Il me montra la photo, la ressemblance physique était frappante. Il me raconta l'histoire de son fils unique qui avait péri lors d'un accident de voiture à l'âge de 25 ans. Il était devenu quelqu'un d'autre après le décès de sa mère. Il en voulait au monde entier. Je sentais que mon nouvel ami m'appréciait beaucoup et qu'il voulait me garder auprès de lui. C'est alors que je lui fis la promesse de revenir le lendemain.

Tenant ma parole, je revins le voir. Il allait visiblement mieux, mais me regardait toujours avec la même moue et secouait la tête comme pour reprendre ses esprits. Pendant que mon hôte préparait le thé, je scrutais les lieux. Des flammes dansaient dans l'âtre, des tableaux tapissaient les murs, il me semblait que la pièce respirait le bien-être. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il me prenait pour son défunt fils, il s'adressait à moi avec une familiarité attachée. Comme si son fils était sorti de la photographie et que c'était moi qui l'incarnais. Les jours puis les semaines passèrent et je restais avec cette impression qu'il me confondait, mais ça me rassurait d'un autre côté de savoir qu'il le vivait comme un cheminement pour apaiser son chagrin envers son unique garçon. Je lui rendais régulièrement visite et j'avais l'impression de faire du bien dans la vie d'un être abattu par le deuil qui, manifestement, prenait beaucoup de place comme un boulet d'émotions en guise de fardeau. Nous avons une relation des plus riches et bénéfiques pour chacun.

Jusqu'à ce qu'un jour, où il n'y eut aucune réponse lorsque je frappai à sa porte. C'est un voisin qui m'informa qu'une ambulance était passée prendre le vieil homme plus tôt. Un étai se resserra sur mon cœur et je m'empressai de me rendre à l'hôpital où l'on m'informa qu'il était sous observation pour un malaise cardiaque et qu'il était impossible de lui rendre visite. Je revins le lendemain, c'est là qu'ils m'annoncèrent son décès suite à des complications. Et ce fut un choc terrible, de toute évidence.

Je fis mon deuil assez rapidement, car je savais qu'il voulait dénouer le nœud relationnel qui l'avait séparé de son fils jadis. De plus, chacun a laissé un héritage inestimable à l'autre : le don de soi ainsi que la sérénité. Au fond, j'étais pour lui le négatif de la photographie de son fils qui ne demandait qu'à se développer.

*Stéphane Fortin, 2<sup>e</sup> cycle*

*CFG A des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante : Marie-Claude Proulx, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 10. Le réveil

J'ouvre mes yeux et, tout à coup, je m'éveille dans un monde inconnu, seul, où je vois partout une tristesse et une grande solitude.

Je ne savais pas pourquoi tout le monde m'observait comme si l'on ne savait pas quoi dire, je ne peux pas m'éveiller, et je ne veux pas, non, je peux seulement voir ce beau lieu : un champ et une belle maison contournée d'arbres et de fruits partout, j'entends le bruit des oiseaux et je peux voir cet enfant heureux dans la main de sa mère, en sautant, en le prenant dans les bras et en lui disant beaucoup de mots d'amour. Elle, c'est une belle mère de 42 ans, qui semble plus jeune, avec une belle peau, très grande et svelte, toujours très bien habillée, pleine d'amour partout, avec une grande générosité. Un enfant joyeux, de petite taille, un peu mince, avec de beaux yeux brun-café et des cheveux noirs.

Je n'oublierai jamais ce jour où elle m'a surpris avec son grand amour, tandis qu'elle marchait par les rues de la petite ville près de sa maison, elle a vu qu'il y avait quelques enfants mal vêtus et affamés.

Elle les a invités à sa maison avec un énorme sourire et leur a dit: «J'ai un délicieux déjeuner pour vous!»

Les enfants joyeux l'ont prise par la main et ont marché en riant et en sautant vers la maison de cette femme.

Après être arrivée à sa maison, elle les invite à un bon bain et ensuite à table, et leur sert un délicieux poisson avec salade. Ces enfants voulaient que ce moment dure à tout jamais, il y avait tant de joie dans leur visage magnifique.

L'enfant de 5 ans voulait que les petits finissent de manger rapidement pour aller leur montrer tous ses jouets et pouvoir partager avec eux des moments inoubliables.

Un jour, cet enfant s'est éveillé en criant: «À l'aide! À l'aide!» Sa maman s'est précipitée en courant vers sa chambre, et lui a demandé:

– Qu'est-ce qui se passe mon fils?

– J'ai vu un homme méchant qui nous poursuivait et qui voulait te prendre loin de moi, répond le petit garçon.

– Cela n'arrivera jamais, dit la mère en rassurant son petit, nous serons toujours ensemble, et quand je serai vieille, tu prendras soin de moi, et par ton amour, je vivrai pour toujours.

– C'est vrai?, a demandé l'enfant, ne seras-tu jamais loin de moi? Ne me laisseras-tu jamais seul?

– Alors dors maintenant, je ne te laisserai jamais seul.

Et il sent un bisou sur son front.

Les années ont passé et l'amour de cet enfant vers sa mère chaque jour croissait de plus en plus, ils partageaient tout conjointement, depuis un bon déjeuner, jusqu'au plaisir d'élever un cerf-volant entre les rires et les jeux. Il ne connaissait que sa mère, il n'avait jamais vu son père, parce qu'il ne savait même pas qu'il existait et était si heureux à côté de sa mère, qui non seulement le remplissait de tout l'amour qu'une mère puisse donner, mais aussi lui montrait tout ce qu'un meilleur père devait montrer à son garçon.

Donc, il n'a jamais senti la nécessité de demander où son père était.

Un jour, elle a rencontré un homme dans un parc, elle était belle et solitaire, si bien qu'elle était un peu rétive, elle a cédé à ses avances et a accepté enfin de sortir avec lui, après quelques mois de romance, ce petit est arrivé dans son ventre, et le père est simplement sorti de sa vie sans laisser aucune trace.

Elle a touché son ventre et a dit : « Mon fils, je ne te laisserai jamais seul, je serai la mère et le père que tu n'auras pas, je veux t'avoir entre mes bras et je t'aimerai pour toujours. »

Une après-midi, alors que le petit, que la mère a surnommé Jean, qui signifie « aimé », s'approchait de sa maison après une longue journée d'école, il aperçoit de loin sa mère à genoux, qui regardait le ciel bleu immense, et qui disait d'une forte voix : « Permettez-moi d'être seulement à son côté. »

L'enfant de 12 ans voyait une mère angoissée, accablée de douleur. Il jette son sac et il court vers elle, il la prend dans ses bras forts. Elle sèche ses larmes et elle le rassura : « Tout va bien Jean, je t'aime. »

Les mois passent et cette femme perdait de force et de vitalité. Jean ne voulait plus aller à l'école, ne savait pas pourquoi sa mère gardait le lit. Il décide alors d'aller chercher de l'aide et, tandis qu'il revenait avec quelques voisins, la femme avait déjà rendu l'âme.

Les voisins ont extirpé le jeune homme des bras de sa mère et l'ont porté dans sa chambre : « Il est déjà tard, couche-toi, quand tu te lèveras demain, tout ira bien. »

Jean a fermé ses yeux et prend dans ses bras l'ours de peluche que sa maman lui avait offert et il s'est endormi.

C'est ce dont je me rappelle quand j'ouvre les yeux. J'ai enfin compris pourquoi je ne pouvais plus sentir les bisous de ma mère.

*Mireya Rojas Mesa, Francisation  
Centre Camille-Laurin (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante : Mounia Hacib, Syndicat de Champlain*

---

## 11. Le monde du merveilleux

Il était six heures. La noirceur enveloppait toute la ville. Georges rangea le balai, replaça quelques jouets que les enfants avaient fait tomber. Puis, il prit un linge pour essuyer les vitres embuées de sa boutique.

Petit à petit, il vit apparaître derrière le carreau la forme d'un visage. Immédiatement, la porte s'ouvrit et l'on pouvait entendre un grand lapin le saluer: « Bonjour, puis-je vous demander un renseignement? » L'homme assez âgé, traumatisé, échappa le linge et resta bouche bée. Il regardait un animal avec des grandes dents, une fourrure rose et de longues oreilles; ce visiteur lui parlait d'un air un peu perdu. Il se présenta: « Je m'appelle Hope. Vous n'avez pas à avoir peur, je veux seulement savoir si vous avez le livre qui contient mon histoire. Ce livre se nomme *Le monde du merveilleux* ». Georges le fixa sans prononcer un seul mot pendant un bon dix minutes. Ensuite, il lui fit signe de le suivre. Ils descendirent dans le sous-sol sombre par un grand escalier plus ou moins sécuritaire. L'homme, impressionné par la bête, engagea la conversation.

- Comment êtes-vous arrivé ici? Pourquoi parlez-vous?
- Ha! Ha! Je suis un lapin loin d'être ordinaire!
- Bien sûr, je vois ça! Mais êtes-vous magicien?
- Je suis seulement magique! J'aide quelques personnages de contes à réaliser leur souhait le plus cher: vivre quelques jours dans la vraie vie!
- Euh... Bon sang! J'hallucine, quelqu'un, pincez-moi!
- Ha! Ha! Non, vous ne rêvez pas. Alors, montrez-moi mon livre!
- D'accord, excusez-moi, je suis un peu perturbé!

Rendu en bas, le vieil homme alluma une lampe à l'huile et tassa une énorme douillette. Il souleva un épais volume et souffla pour enlever la tonne de poussière. On pouvait lire, en lettres bordées d'or, le titre du livre tant désiré: *Le monde du merveilleux*. L'animal, tout énérvé, le remercia: « Merci beaucoup, je vais pouvoir aller aider mon ami Belvédère! » Georges, vraiment étonné, demanda une petite faveur à Hope.

– Belvédère pourrait-il nous rendre visite lorsqu’il sortira de ce merveilleux livre?

– C’est à lui de décider! Mais pourquoi aimeriez-vous qu’il vous visite?

– C’est que mon petit-fils Jacob, âgé de 6 ans, a toujours adoré ce personnage et le rencontrer en personne lui procurerait un immense plaisir. C’est son héros favori!

– Parfait, je lui ferai le message, mais comme je vous l’ai dit tantôt, la décision lui revient!

Agilement, Hope sauta dans le livre et Georges ne le revit plus.

Dix ans plus tard, Jacob remplaçait son grand-père à la boutique. Il rangea le balai, replaça quelques jouets que les enfants avaient fait tomber. Puis, il prit un linge pour essuyer les vitres embuées de la boutique. Petit à petit, il vit apparaître derrière le carreau la forme d’un visage... C’était Belvédère, le héros de son enfance.

*Annabelle Dubois, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA André-Morissette (Plessisville), CS des Bois-Francs  
Enseignante: Claire Hébert, Syndicat de l’enseignement des Bois-Francs*

---

## 12. *Carpe diem*

Un matin lorsque j'étais à l'école, je voulus me lever pour parler à mon enseignante, mais il y avait une chose que je n'avais pas remarquée: mon lacet était détaché. Sûrement à force de frotter mes pieds ensemble.

Au moment de me lever, sans m'en rendre compte, je marchai sur mon lacet défait. Avec une rapidité inimaginable, je perdis pied et m'écroulai, me frappant violemment la tête sur le sol, perdant ainsi conscience. Plus tard, à mon réveil, j'étais tout étourdie et mon corps ne me semblait plus le mien tellement j'avais du mal à bouger. J'ai réalisé que j'étais couchée dans un lit. Les murs étaient blancs, et des machines me laissaient croire que j'étais dans une chambre d'hôpital. Sans doute avais-je fait une commotion cérébrale en tombant.

Peu de temps après mon réveil, une ruée de gens m'examina. J'avais tant de mal à les suivre. Ma tête était lourde et je n'avais aucune énergie. Tout autour de moi, on me posait des questions, on prenait ma pression, ma température, mon pouls. Je ne comprenais pas pourquoi on se donnait tant de mal juste pour une petite commotion. Vint ensuite le médecin qui s'approcha de moi, prenant mon visage dans ses mains, le tournant d'un côté puis de l'autre.

J'étais trop amorphe pour bouger ou parler. Quelques minutes plus tard, une femme entra dans la pièce, elle avait un air qui m'était connu, mais sans pouvoir vraiment la discerner. Elle accourut vers moi en me prenant la main tout en me parlant de choses incompréhensibles dont je ne saisisais pas le sens, tellement j'étais dans les vapes. J'essayais de l'identifier, mais je n'y arrivais pas. Soudain, une autre femme, plus âgée cette fois, entra dans la chambre suivie de deux autres hommes derrière elle. Tous avaient un air familier que je ne pouvais malheureusement pas distinguer.

Tout d'un coup, comme un éclair me transperçant le cœur, je sentis l'angoisse monter en moi. Des larmes se mirent à couler. Devant moi, je reconnus la vieille femme qui s'approchait les mains devant la bouche pour empêcher un trop-plein d'émotions d'exploser. Elle était ma mère. Je ne pouvais concevoir que cette vieille femme soit ma mère, il était absolument impossible que tout ceci soit réel. Derrière elle, les deux hommes me regardaient suivis par la première des femmes qui était entrée. Je reconnus mon père. Comme il avait vieilli! Les années ne lui avaient pas été favorables et il se déplaçait à l'aide d'une canne. Je reconnus aussi mon frère près de lui.

Il n'avait presque pas changé, il avait un petit ventre, comme presque tous les hommes de cet âge ont l'habitude de développer. Juste à côté de lui, il y avait ma sœur. Elle avait les traits d'une femme dans la cinquantaine. Les yeux pleins d'eau, assise sur une chaise, elle me regardait avec un mélange de peine et d'émerveillement.

Couchée dans mon lit, je ne comprenais plus rien. Je voulais partir, m'enfuir loin, me réveiller de cet horrible cauchemar. Après plusieurs minutes à essayer de reprendre raison, mon cerveau commençait à retrouver ses esprits. Le médecin, voyant que j'étais prise de panique, s'avança vers moi et, d'une voix calme et réfléchie, commença à m'expliquer ce qui m'était arrivé.

Il me raconta que lors de mon accident dans la classe, j'avais trébuché si violemment sur le sol que l'impact de ma tête sur le plancher avait arrêté toute activité cérébrale. Ils avaient dû me plonger dans un coma artificiel. Quelle ne fut pas ma stupeur lorsqu'il m'annonça que 23 ans étaient passés depuis le tragique événement ! Il m'expliqua que mon corps n'avait pas évolué comme il aurait dû. Mon métabolisme, étant connecté directement à mon cerveau, avait lui aussi cessé d'évoluer, ce qui me donnait l'impression de ne pas avoir vieilli du tout. Des spécialistes de partout se déplaçaient pour venir examiner mon cas. J'étais devenue un phénomène. Couchée dans mon lit d'hôpital, j'étais anéantie. Je ne pouvais pas croire ce qui se passait.

Sans en avoir vraiment le choix, je dus me restreindre à ma nouvelle vie. Chaque jour, l'équipe médicale me faisait faire de nombreux exercices pour renforcer mes membres longtemps mis au repos. J'avais l'impression que mes articulations étaient cimentées. Tous les muscles de mon corps me rappelaient les efforts que je devais faire depuis mon réveil.

Quelques mois plus tard, mon corps était devenu assez fort pour me permettre de rentrer auprès des miens. Mes parents restaient maintenant dans une résidence pour personnes âgées et mon frère était devenu propriétaire de la maison familiale. Il habitait avec sa famille et ma sœur restait dans une autre ville. Mon frère a accepté de m'héberger d'emblée.

Durant les nombreuses semaines suivant ma sortie de l'hôpital, j'ai revu mes amies. Elles me comptaient tout ce qui s'est déroulé durant les 23 dernières années. Elles avaient leur famille, leur maison, leurs histoires familiales qui n'en finissaient plus et qui mettaient en surbrillance mon absence auprès d'elles. Ça me transperçait le cœur de ne pas avoir été là, d'avoir manqué tant d'événements. C'est comme si mon cœur se déchirait de ne pas avoir

vécu. Plusieurs me disaient que j'étais chanceuse de ne pas avoir vieilli, d'être restée jeune. Moi, je regrettais d'être en vie, j'étais désespérée. J'aurais préféré mourir plutôt que de vivre dans un monde qui n'était plus le mien.

Un soir, je décidai d'aller marcher dans le sous-bois derrière la maison. Cet endroit n'avait pas beaucoup changé, comparativement à tout ce qui m'entourait quotidiennement. Je ressentis un calme et un soulagement que je n'avais pas eu depuis longtemps.

J'avais trouvé un endroit calme et apaisant. Je me suis allongée sur le sol et me suis endormie en pleurant et souhaitant que la mort vienne me chercher dans mon sommeil. Tout d'un coup, comme dans un rêve, j'entendis quelqu'un crier mon nom. Ensuite, tout devint clair, j'étais allongée sur le sol. Plusieurs visages familiers me fixaient. Je reconnus les élèves de ma classe et mon enseignante prise de panique qui criait mon nom et qui me priait de me réveiller, tout ceci n'avait été qu'un rêve!

Je versai une larme de soulagement et me promis que, dorénavant, je vivrais chaque jour comme si c'était le dernier.

*Marilyn Cimon, Alphabétisation  
CEA l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Judy Ann Leblanc, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 13. La gloire de l'ombre

Du plus loin que je me rappelle...  
L'écriture a aidé à mettre un baume sur mes séquelles.  
J'étais une jeune en manque d'attention...  
Alors je faisais du mal aux gens que j'aimais sans raison.

J'avais l'impression que mon petit monde ne tournait pas rond...  
À l'intérieur de moi, il y avait un vide profond.  
Petit garçon manqué...  
Casquette par en arrière et jeans troués.

J'étais pour les autres une erreur...  
Ils me jugeaient sans savoir que je vivais dans la peur.  
Mon père a décidé de foutre le camp...  
Lorsque je n'avais pas encore un an.

Il m'a laissée tomber, pourquoi ?  
Ça encore aujourd'hui je ne le sais pas.  
J'avais l'impression d'être pour ma mère un fardeau...  
C'est un peu comme si elle était l'accusée et moi le bourreau.

Je ne me sentais à ma place nulle part...  
On m'a demandé de devenir quelqu'un que je n'étais pas.  
On m'a dit que tout ça n'est pas arrivé par hasard...  
Que sans tous ces obstacles, je n'en serais pas là !

C'est sans aucun doute mes mille mots mis sur papier...  
Qui m'ont aidée à tout surmonter.  
Je n'arrivais pas à parler de mes sentiments...  
Alors, j'ai sorti un stylo bille, sur papier je n'étais pas obligée de faire semblant !

Mes feuilles mobiles ont été longtemps mes meilleures amies...  
J'écrivais toutes mes pensées sur celles-ci.  
À même pas sept ans, j'écrivais mes premiers poèmes...  
Déjà à l'époque, ils étaient teintés de peine.

J'ai encore maintenant...  
De la misère à dire ce qui se passe en dedans.  
Les mots se suivent et s'empilent...  
Quand à l'intérieur rien ne va et que de l'extérieur je parais fébrile.

Sur papier je m'inventais une nouvelle vie...  
Je ne voulais pas être moi, je désirais être autrui!  
Tout semblait plus facile pour les autres...  
J'ai commencé à croire en Jésus, j'étais devenue son apôtre.  
Je le priais tous les soirs...  
Pour que cette vie qui était mienne ne soit qu'illusoire.  
J'étais remplie de haine...  
Dans le fond, tout ce que je souhaitais c'est que l'on m'aime!

L'écriture m'amenait dans des endroits jamais explorés...  
Où j'y étais le personnage principal.  
Elle me faisait voyager et rêver...  
Ainsi, je trouvais ma vie un peu moins banale.

Mes textes sont une partie de moi...  
Ils sont ma tête et mon cœur combinés.  
Un beau mélange de tristesse et de joie.  
Mon entourage a compris, grâce à eux, le fond de mes pensées!

Je peux vous garantir que l'écriture est mon exutoire...  
Elle est la lumière dans mon noir!  
Je pourrais en écrire long sur tout le positif qu'elle m'a apporté...  
Mais, je préfère vous laisser essayer!

*Pascale Auger, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre LeMoyne D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante : France Nadeau, Syndicat de Champlain*

---

## 14. Le mystérieux enfant interdit

Salut, je me nomme Marika Leblanc. J'ai 16 ans. Je vais vous raconter mon histoire. Tout a commencé dans une petite ville peu connue, elle se nomme Montima. La ville de Montima était très tranquille. Les habitants s'aimaient les uns les autres; les enfants s'amusaient ensemble et tous les citoyens s'entendaient à merveille, à l'exception de la jeune Marika. Pour une raison inconnue, la jeune était détestée par tous les enfants et par tous les parents.

Un jour, la fille s'était aventurée seule dans la partie sud du village, le côté sud était la partie défendue. Marika ne comprenait pas pourquoi ce côté était interdit et craint par tout le monde. Tout à coup, elle pénétra dans un épais brouillard, de drôles de bruits surgissaient de nulle part. Elle en avait des frissons dans le dos. Cependant, déterminée, elle décida de continuer à marcher.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que le brouillard ne diminue. À ce moment, l'adolescente aperçut des centaines d'arbres terrifiants qui l'entouraient. Il y avait une question qui lui traversait l'esprit: « Où était-elle rendue? » Paniquée, Marika tentait de retourner sur ses pas pour retourner chez elle, mais elle ne savait plus de quelle direction elle venait.

Une heure passa sans que la jeune sache quoi faire, lorsqu'elle entendit des voix au loin. La fille décida alors d'aller voir. Plus elle marchait, plus les voix semblaient s'éloigner.

Après une heure de marche, la fillette aperçut une petite cabane en ruine au loin. Comme la nuit tombait, Marika décida de s'y rendre pour passer la nuit. Arrivée à la cabane, avant que la petite n'eût le temps de faire le moindre geste, la porte s'ouvrit toute seule. Mademoiselle Leblanc entra dans la pièce. Elle s'approcha du foyer pour y faire du feu, mais avant qu'elle ne puisse mettre du bois, le feu s'alluma tout seul.

C'est à ce moment qu'elle se rendit compte que la petite cabane était hantée. Marika ne tarda pas à s'endormir. La petite était exténuée après sa longue journée de marche. Elle s'était endormie en regardant une photo de sa famille qu'elle avait toujours avec elle. Le lendemain matin, à son réveil, elle commença à se sentir seule et ses parents lui manquaient terriblement.

Deux minutes passèrent avant qu'un drôle de bruit se fasse entendre et la sorte de ses pensées. Le bruit semblait être des pleurs de bébé. Intriguée, Marika se dirigeait vers la source du bruit. Elle arriva devant une petite porte en ruine, pratiquement toute rongée par les termites. Elle entra dans la petite chambre et découvrit un bébé. La jeune se demanda une chose: « Mais où est donc sa maman et que fait-il ici? »

Elle fit taire l'enfant et commença à chercher sa mère. Cinq longues heures s'écoulèrent sans que la fille trouve le moindre indice de la mère disparue. Tout à coup, l'adolescente vit progressivement un message apparaître au

mur. Il disait ceci : « Emporte mon enfant et prends soin de lui, fais comme si c'était le tien et aime-le de tout ton cœur. Il se nomme Marc-Antoine, il a un an. Merci beaucoup, Marika. Et fais attention; il n'est pas comme les autres, il est spécial. Je te transmets toutes les choses dont tu vas avoir besoin pour prendre soin de lui. »

La jeune, apeurée, se demanda alors comment la femme avait pu savoir son nom, pourquoi elle l'avait choisie, elle, et ce qu'elle voulait dire par « Je te transmets tout ce dont tu vas avoir besoin ». Mademoiselle Leblanc prit Marc-Antoine et partit pour retourner chez elle. Le chemin était gravé dans sa tête, alors elle se rendit sans difficulté.

Une fois tous deux arrivés à moitié chemin, Marc-Antoine se mit à pleurer. Il avait faim. Marika, à ce moment-là, se dit que ce serait bien de manger un peu, mais malheureusement, elle n'avait pas de nourriture. Elle se mit à penser à toutes les choses qu'elle aimerait manger : de la lasagne, une tarte aux pommes, du gâteau... À ce moment-là, tout ce qu'elle avait imaginé apparaissait devant elle. Alors, elle comprit qu'elle avait des pouvoirs magiques, mais d'où venaient-ils? L'adolescente mangea et se remit en route. Elle ne tarda pas à arriver chez elle.

Quand elle arriva chez elle, sa mère lui demanda à qui appartenait l'enfant, alors la fille lui raconta son expérience formidable. Madame Leblanc, surprise, lui apporta un livre qui avait été écrit depuis déjà 150 ans. Marika prit le livre et commença à lire. Dans ce livre, il était spécifié qu'une jeune fille, comme les autres, trouverait l'enfant mystère dans la partie interdite et deviendrait une sorcière. Il était aussi précisé que la jeune allait prendre soin de l'enfant. Mais, tout à coup, la jeune vit un mot en tout petit caractère à la fin du livre.

Il était écrit ceci : « IL NE DOIT Y AVOIR PERSONNE QUI APPRENNE QUE L'ENFANT EST UN SORCIER! SINON, GARE À ELLE! LA JEUNÈVE MOURIR. » Apeurée, la jeune comprit que le livre parlait d'elle.

Plus les jours passaient, plus Marika contrôlait ses nouveaux pouvoirs. Marc-Antoine grandit avec l'amour que la fille lui offrait. Tout allait bien pour eux, jusqu'au 31 octobre. Une jeune fille aperçut par la fenêtre les deux en train de pratiquer la magie, alors elle comprit qu'ils étaient des sorciers.

Deux jours plus tard, l'ange de la mort arriva et tenta de prendre la vie de la jeune Marika, comme le livre le prédisait. Cependant, le livre n'avait pas tout

vu. Le jeune Marc-Antoine, âgé maintenant de 7 ans, donna sa vie pour sauver la fille qui avait si bien pris soin de lui et rejoignit sa véritable mère dans un autre monde...

Mélissa Villiard, 1<sup>er</sup> cycle  
CFP Sorel-Tracy (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy  
Enseignante : Sylvie Verrette, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu

## 15. Le colis

Il est 13 heures et Mathieu est assis sur le lit de sa petite chambre universitaire. Il étudie pour l'examen qui l'attend la semaine prochaine. Mathieu a toujours été un jeune homme brillant et attentionné, sa mère l'avait élevé toute seule à partir de ses six ans, puisque son père l'avait abandonné pour ensuite faire de la prison. Il détestait son père... Quand il était enfant, ça lui arrivait d'entendre les coups qu'il faisait subir à sa pauvre mère lorsqu'il abusait de l'alcool. Il percevait même ses pleurs... Mathieu n'avait jamais revu son père et la seule chose qu'il recevait de lui était, chaque mois, ses lettres. Il ne les avait jamais ouvertes ni lues.

Bien concentré, Mathieu fut dérangé par quelqu'un qui frappait à la porte. Il se leva et alla ouvrir.

– J'ai un colis pour M. Mathieu Lamontagne.

Il aperçut un facteur, le même qui venait lui livrer les lettres de son père.

– Oui, c'est moi!

– J'aurais besoin de votre signature, s'il vous plaît! Ici en bas de la page et ici à droite.

– D'accord, merci!



Il prit le colis et le déposa sur sa commode. Mathieu avait l'habitude de recevoir des lettres, mais un colis, c'était la première fois! Il retourna quand même faire ses devoirs sans trop se poser de questions.

Mais, plus le temps passait, plus il s'interrogeait sur le contenu de la boîte. Il n'était plus du tout concentré sur ses devoirs! Trop de questions le tripotaient dans la tête... Et si son père était devenu un homme bon? Avait-il changé? Était-il encore en prison? Bref, il cessa d'étudier et se mit à penser à ce qu'il devrait faire... S'il ouvrait la boîte, serait-il déçu? Après des heures de réflexion, il prit la décision de l'ouvrir, peu importe ce qu'il trouverait. Il saurait ce que son père était devenu...

Il s'avança en direction de la boîte, il la prit et commença à la brasser. Il utilisa le couteau de poche qu'il avait dans sa table de chevet pour défaire les papiers collants qui la recouvraient. Son cœur battait à cent milles à l'heure... Il ouvrit les deux parois et regarda à l'intérieur. Il vit une enveloppe avec une photo, son cœur serra sa poitrine et quelques larmes tombèrent sur son visage. Il aperçut son père debout, une femme qui tenait un bébé dans ses bras et une petite fille qui serrait la main de son papa. Mathieu était sous le choc. Qu'est-ce que son père était devenu? Il prit la photo, la déposa à côté de lui et lut la lettre qui était dans la boîte.

*Cher fils,*

*Je sais que tu ne dois sûrement pas lire mes lettres, mais je devais agir pour t'expliquer ce que j'étais devenu et la seule façon de te l'expliquer était de t'envoyer ce colis. J'ai beaucoup changé avec les années, j'ai terminé ma peine de prison et je suis allé en centre de « désintox » pour vaincre mes problèmes d'alcool. Je te l'expliquais dans les lettres que je t'envoyais et je me suis dit que, si tu n'avais pas repris contact, c'était sûrement que tu ne les lisais pas. Sache que si je ne suis pas venu te voir en vrai c'est parce que ta mère me l'a interdit et je comprends sa décision. Je ne peux pas effacer le mal que je vous ai fait, mais je peux essayer de devenir un meilleur père, comme je le fais pour les deux petits enfants que tu vois sur la photo...*

*Si tu souhaites me rencontrer ou juste m'écrire, voici mon adresse: 85 Parkspur, Brewster, NY, 10548 USA.*

*Ton père.*

Mathieu prit la photo et l'accrocha sur son babillard...

Érika Maltais, 2<sup>e</sup> cycle  
CFGAs des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Lise Maltais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay

## 16. Grand-père marin

Comme il est beau sur la photo que porte le manteau de la cheminée ! Il est posté au gouvernail d'un bateau, entre la boussole et le port de mer. Il porte fièrement la casquette du grand marin qu'il fut jadis. Je pense à tous les récits qui ne sont plus que dans ce cadre de bois. Pourtant, je me souviens de plusieurs bribes qui sont restées pour lui des perles d'eau douce. Lorsque le flot de mes idées m'emporte à la dérive de son fleuve, ses histoires de matelots défilent dans mon imagination. Je vais donc à la conquête de son pied marin pour en savoir plus. Je rejoins mon idéal de petit enfant.

Le jour de mon septième anniversaire, grand-père me surprend, lorsqu'il me dit qu'il m'emmène faire un tour sur le fleuve. C'est mon baptême de mer. Nous sommes arrivés au quai du traversier et nous voilà à l'aventure, embarqués à bord d'un gigantesque monstre blanc. Du haut de mes trois pommes, j'imagine un capitaine ami ; à moins que ce ne soit un vilain pirate que grand-père devra combattre ? Comme le bateau qui oscille devant la puissance du vent, pourra-t-il déjouer cette mer déchaînée ?

Quelque temps après, grand-père me fit monter dans une immense tour. Il est, à ce moment, gardien du phare. Il veut me montrer les bateaux au loin. De son horizon, il me montre aussi toutes les forêts, garnies de couleurs. Comme je suis impressionnée par les connaissances de cet homme qui porte le fleuve sur ses épaules.

Dans la brise du vent qui siffle, je crois reconnaître en moi quelque chose de calme, qui chatouille ma curiosité. La mer, les bateaux qui flottent, les poissons qui s'agitent et qui agacent le bas fond de la mer, serait-ce ce qui a attiré et séduit grand-père à ce port ?

Je me souviens que grand-père et moi regardions quelques fois sa photo qui s'emmitouflait de poussière dans le salon. J'aimais bien écouter ce que grand-père me racontait et ce qu'il pensait lorsqu'il apercevait son gouvernail devenir usé à force de trop naviguer. Je crois qu'il se sentait encore jeune et capable de bercer son merveilleux rêve.

À présent que j'ai grandi, lorsque je cherche des coquillages pour écouter la chanson de la mer, ils se lamentent du bruit des vagues et du clapotis de l'eau qui les empêchent de bercer leurs plus belles mélodies. Le fleuve profite du beau temps pour faire chanter les grillons et saluer les montagnes lorsqu'il s'en approche. Grand-père me rappelle que le fleuve est toujours

beau, peu importe le côté d'où on l'observe. Il nous ouvre les bras. Il est comme l'homme et ses humeurs, à marée haute, à marée basse. Il a son caractère et pagaie à pleins poumons.

Encore aujourd'hui, j'entends grand-père me fredonner les chants de marins. Ses expressions d'ivresse me faisaient rire aux éclats, puisque ses chants sonnaient faux à mon oreille d'enfant. Mes pensées se chamaillent maintenant entre elles, pour conserver les souvenirs de mon grand-père que je ne veux oublier. Par son amour voué à ce fleuve si beau et si grand, grand-père me laisse à présent cette vague impression de recevoir l'héritage de ce qu'il m'a appris au volant de mon propre gouvernail.

*Suzanne Gillis, Intégration sociale  
CEA Montmagny-L'Islet-Nord (Montmagny), CS de la Côte-du-Sud  
Enseignante : Brigitte Lemieux, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

---

## 17. En une seconde...

C'était une belle soirée, moi et mes deux amis venions de quitter une superbe fête chez John. L'air était chaud, mais le vent venant des fenêtres ouvertes de la voiture rendait cela supportable. La musique à fond, nous bougions et nous chantions comme des fous. Marc, qui conduisait, s'amusa à faire de stupides imitations, tandis qu'Antony dans le siège d'à côté riait tout seul. Peut-être que c'était notre état d'ivresse ou les joints que nous avions fumés qui nous faisaient perdre tout sens de la réalité. Mais qu'importe, en cette soirée, rien n'avait d'autre importance que d'être ensemble et de continuer de nous amuser. Antony, qui venait de sortir de son trip, détacha sa ceinture et se mit à me raconter tout ce qu'il avait vu. Je lui dis de se rattacher. Mais, lui il ne voulait rien entendre. Je n'en fis pas plus de cas. Après tout, ce n'était pas la première fois. Il se recroquevilla et s'endormit. Durant ce temps, Marc et moi continuions à nous déchaîner sur notre musique préférée.

Aux mouvements brusques de Marc, ses lunettes tombèrent sur le sol et d'un geste machinal, il se pencha pour les ramasser. C'est fou comme on peut être idiot saoul. Devant moi, une vision atroce, notre voiture alla du côté opposé. Une minivan klaxonna. Mais, il était trop tard. Tout était noir. En me réveillant, j'avais mal partout et je voyais flou. Mais, je réussis tout de même à

discerner les lumières clignotantes des ambulances. Je me sentis soudain lever. On me posa délicatement sur une civière. Je retrouvai peu à peu la vue. Suffisamment pour voir l'horreur. Il y avait le corps d'Antony étendu à plusieurs distances de notre véhicule, il était inerte. Des ambulanciers transportèrent Marc ainsi qu'une femme sur des civières. Les deux aussi immobiles que le précédent. Dans l'autre véhicule, je vis le mari, le visage recouvert de sang. En avançant vers l'ambulance qui devait me mener à l'hôpital, je vis un petit garçon se tenant debout avec une couverture autour de ses épaules. Il me regarda avec un air de reproche et de tristesse. Ce fut le moment le plus marquant de ma vie. Sa vie sera marquée à jamais.

J'ai appris quelques jours plus tard que le père du petit, qui fut recueilli par sa tante, ainsi que mon bon vieil ami Antony étaient morts. La mère du gamin, elle, est encore dans un profond coma et, à chaque jour qui passe, l'idée qu'elle puisse un jour s'en sortir s'épuise. Mon ami Marc, celui qu'on appelait le fou de la gang, n'est plus que l'ombre de lui-même. La blessure qu'il eut à la tête lors de l'accident l'a complètement changé... je ne le reconnais plus, ce n'est plus lui. En un seul faux mouvement, toutes nos vies ont basculé. Autant pour nous les survivants, que pour nos familles. Chaque soir, je me réveille en sueur. Je revois ces évènements qui viennent me hanter quotidiennement. Il ne se passe pas un seul instant sans que je ne sois plongé de regret. Si seulement nous pouvions reculer dans le temps. Mais cela, bien sûr, est impossible. Il faut vivre avec ses erreurs et cela même si c'est difficile.

*Gaby Després, Postsecondaire  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignant: Pierre Lavigne, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

---

## 18. S.O.S ado en détresse

« Maman »... Je me répète ce mot avec nostalgie, assis sur une chaise devant le bureau du directeur. Une voix me tire de mes pensées, qui s'évaporent aussi vite qu'elles sont venues dans mon esprit. Je lève la tête, repoussant de ma main l'une de mes mèches blondes qui me tombe souvent sur le visage. Pour tout vous dire, je n'ai jamais vraiment eu l'envie de les couper, peut-être que c'est de la paresse venant de moi.

Mon regard se pose sur le directeur, un homme dans la quarantaine aux cheveux sel et poivre. Il croit être respecté par tous, mais au fond, ce n'est qu'un homme seul qui vit encore chez sa mère qui le surnomme « Mon poussin ». Enfin, bon, chacun sa vie, remarque que la mienne non plus n'est pas si intéressante. Je suis le fils de Jason Simard et de Lucile Tanguay qui se sont rencontrés, aussi banalement que ça puisse paraître, sur un site des Alcoolos Anonymes et que, suite à leur soirée d'amusement, moi et ma sœur Sarah on est nés quelques mois plus tard. Un vrai conte de fées me direz-vous. Puis, il y a environ 4 ans, ma mère est morte dans un accident de la route et tout a changé: mon père est devenu solitaire et dépressif, ma sœur s'est refermée dans son univers virtuel, oubliant presque notre existence. J'ai presque vécu le deuil seul.

Je me lève pour le suivre dans son bureau d'une démarche maladroite. L'intérieur est banal, les murs sont beige délavé et au milieu de la pièce se trouvent un bureau et trois chaises. Je me prépare au pire, non pas que ça m'arrive souvent d'être appelé en plein milieu d'un cours de math de cette chère madame Caroline, mais plutôt, car la nuit dernière j'ai fait un étrange rêve qui me donne encore des frissons.

Je fixe mes souliers pendant que le directeur « Poussin » commence à dire avec sa voix aiguë: « Simon, si je t'ai fait venir ici, c'est pour te demander de... humm cacher en public qui tu es vraiment... notre établissement n'est pas un lieu « mélangé ». Je n'ai pas vraiment écouté la plupart des mots qui sont sortis de sa bouche, l'important c'est que je puisse enfin partir de cette pièce qui ressemble beaucoup plus à un placard.

Je sors du bureau de la même manière que je suis rentré, avant de me retrouver face à face avec la gang des débiles. Ce sont cinq garçons qui se croient forts et ils le sont, j'ai déjà bien testé leurs coups de poing. Je ne me considère pas vraiment comme leur victime, même si c'est vrai que ces mecs ne m'aiment pas trop et, à chacune de nos rencontres, je me retrouve gravement blessé.

Mais si je les dénonce, ils vont continuer et ça va peut-être empirer donc j'endure. Leur chef s'appelle Philipe, il est de mon goût, mais pour lui je ne suis qu'une « tapette, un pédé et une fille », donc voilà. Je ferme les yeux comme à chaque fois et je compte leurs coups: un, deux, trois, quatre, cinq, six, je manque d'air après le sixième. Fiers de leurs jeux, ils repartent en riant, me laissant étendu au sol à reprendre de l'air.

Quand j'ouvre les yeux, ce sont ceux de Rosalie qui me fixent, penchée pardessus moi. En rougissant, elle me demande de sa petite voix: « Tu ne devrais

pas te laisser faire comme ça voyons, ils mériteraient que je le dise à leur maman... oh oups... je suis désolée je ne voulais pas dire ça.» Elle me tend sa main pour m'aider à me relever, ce que j'accepte avec joie. Enlevant la poussière de mon jeans et replaçant mes mèches derrière mes oreilles, je ne lui réponds qu'un simple: «Hum hum, je sais, mais laisse, c'est rien, t'inquiètes.»

Ah! oui, j'oubliais: Rosalie est en fait la seule fille qui ne m'a pas rejeté quand tous ont appris que j'étais pour les mecs. Malgré tout, elle a des sentiments pour moi, qu'elle cache assez mal je dois dire. Mais elle est ma seule véritable amie et je lui en suis reconnaissant.

On rentre dans le cours de monsieur Turpin, je m'assieds à la même place qu'à mon habitude, au fond, proche de la fenêtre. Souvent, les autres se mettent plus loin, de peur que je sois « contagieux », quelle bande de cons! Je regarde dehors, le vent souffle dans les arbres, aussi fort que le jour... où... non, je ne dois pas me souvenir... non... non... pff... non.

Un bruit attire mon attention. Je lève le regard vers le devant de la classe, un jeune garçon vient de rentrer, son visage est pâle, mais de petits traits et de beaux yeux bleus le rendent vraiment... parfait! Qu'est-ce que je raconte là moi, oh là là, je crois qu'il m'a regardé, non je dois rêver.

Je me tourne vers Rosalie, qui semble avoir remarqué elle aussi et approuve de la tête en riant amicalement. Je rougis et, pour une fois, mes mèches vont me servir à me cacher. Le prof lui demande de se choisir une place, autant dire que toutes les filles de la classe le tirent pour qu'il choisisse leur place. Bizarrement, il part dans le fond de la classe et prend le bureau au côté du mien en souriant. Une fois assis, on entend des soupirs et des remarques homophobes. Je sens son regard chercher mes yeux sous tous ces cheveux qui me cachent le visage.

Je frissonne, sa main caresse mes mèches du bout des doigts et les replacent vers l'arrière avant de se tourner et me regarder dans les yeux... Son regard... il est si rassurant, je sens mon cœur battre si vite dans ma poitrine. J'aurais envie de lui dire de se calmer un peu. Le cours reprend avec l'histoire de l'Europe... en deux mots... trop longs. Le jeune garçon continue de me regarder et me demande de sa voix douce comme le miel: «Je peux t'emprunter un crayon?»

*Maude Desrosiers, Présecondaire  
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe  
Enseignante: Marie-Claude Richard, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

## 19. Goodbye, mon héroïne !

Au chevet de ma grand-mère, les larmes glissaient sur mes joues. Le médecin venait de m'annoncer qu'il lui restait seulement quelques heures à vivre. Je savais qu'elle irait bientôt rejoindre les siens, mais moi je n'étais pas prête. Pas prête à affronter la vie seule ni à faire des gâteaux au chocolat en solo. En un dernier souffle, elle me dit : « Thalie, aide-toi et le ciel t'aidera... » Puis, un long bip sonore annonça son décès. Cette femme qui avait pris soin de moi toute mon enfance venait de mourir. Le cancer venait de prendre la personne que j'aimais le plus au monde.

Mes yeux étaient gonflés par les larmes et j'avais un mal de tête tenace. Je n'étais pas en état de prendre le volant. J'ai alors décidé qu'il était préférable de prendre un taxi pour retourner dans cette maison qui me rappelait tant de souvenirs vécus avec ma grand-mère. La boîte aux lettres débordait, car le courrier n'avait pas été ramassé depuis un certain temps. Je le pris, pour ensuite me précipiter à l'intérieur vu le froid de décembre.

Le seuil de la maison à peine franchi, je pouvais déjà sentir son parfum qui flottait dans la maison. Les fleurs avaient séché vu le nombre de semaines sans soins. J'accrochai mon manteau sur la patère, et accédai à la cuisine. Je pris soin d'aller déposer le courrier sur la table comme à l'ordinaire, puis me rappelai qu'aujourd'hui n'était pas une journée ordinaire. J'avais perdu la femme qui m'avait sauvé la vie. Assise dans la causeuse, une tasse de café entre les mains pour réchauffer mes doigts du grand froid hivernal, je repensais à cette dernière phrase que ma grand-mère m'avait dite : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » J'étais tant en colère contre le ciel, celle qui avait confiance en moi plus que moi-même, celle qui m'a kidnappée de la misère était décédée. À seulement 20 ans, je porte un lourd passé sur le dos. Violentée et abusée, je croyais que la vie n'avait rien de mieux à m'offrir, que je méritais ce que mon père m'avait donné étant enfant. La peur au ventre, cette boule dans la gorge, je vivais ça depuis toujours. C'est seulement à l'âge de 10 ans que j'ai décidé de tout révéler à mon assistante sociale : les coups, les attouchements, l'humiliation que je vivais pratiquement chaque jour depuis fort longtemps. Pour moi, c'était presque devenu normal...

La DPJ m'a ensuite confiée à ma grand-mère maternelle, la seule famille qui me restait. Elle était pour moi une étrangère, car je ne l'avais jamais vraiment fréquentée, puisque ma mère était décédée à l'âge de mes 2 ans d'un

accident de voiture. J'ignorais absolument tout de la signification du mot aimer avant de rencontrer la femme qui allait changer ma vie. L'adaptation fut difficile dans les premiers mois, je n'étais pas habituée de faire mes devoirs, de me coucher seule, de manger des légumes, mais plus les semaines passaient, plus j'y prenais goût. De plus, avec les heures d'étude, mes notes étaient très bonnes. J'avais droit à des collants sur mes exercices et des félicitations de cette étrangère que j'appelais désormais grand-mère. À mes 15 ans, elle et moi avons décoré mon premier arbre de Noël, il était si beau et si grand! Tous les souvenirs en compagnie de cette charmante dame étaient si joyeux, si positifs. Avoir de l'ambition n'avait jamais été une qualité chez moi, parce que j'en avais assez d'accumuler les échecs. Lorsqu'elle est entrée dans ma vie, c'est comme si j'avais l'impression d'y avoir droit moi aussi à la chance de réussir dans la vie. La journée avait été longue et difficile, il était temps pour moi d'aller au lit, mais avant, je devais aller porter ma tasse de café.

La déposant dans l'évier, je regardai sur la table et voyant tout le courrier, j'attrapai l'énorme pile et regardai quelles lettres avais-je reçues. Bell, Hydro, de la publicité et enfin ma lettre que j'attendais depuis si longtemps, celle du Cégep du Vieux-Montréal. J'y avais fait une demande en travail social pour aider des enfants qui ont vécu une histoire semblable à la mienne... Je fixai la lettre, puis décidai de l'ouvrir. Si c'est non et bien tant pis!

Chère Thalie Lavoie, c'est avec grand plaisir que votre demande au Programme de travail social a été acceptée...

Je ne pouvais empêcher ces larmes de joie de glisser le long de mes joues, nous avons réussi, j'avais réussi. Toutes ces années passées aux côtés de ma grand-mère chérie m'ont donné tellement de confiance, je savais maintenant que moi aussi je pouvais devenir quelqu'un dans la vie. Peu importe d'où l'on vient, nous avons accès à la réussite.

*Mélina Couture-Lafranchise, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Lemoyne D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante: Andréanne Boyer, Syndicat de Champlain*

---

## 20. Les rêves

Toute personne a un but précis dans la vie, un rêve caché. Parfois, on le sait depuis longtemps et d'autres le découvrent au fil de ces années de vie, comme moi. Il peut prendre n'importe quelle forme, par exemple: faire des voyages, avoir une famille ou tout simplement vivre heureux et en santé.

Comment peut-on distinguer ce rêve? C'est ce petit rayon d'espoir qui nous pousse à persévérer, même quand tout porte à croire qu'on va échouer. C'est ce qui donne un sens à la vie. Mon rêve à moi s'est manifesté à mes dix-huit ans. Je vivais une période très difficile. Je n'avais plus aucune estime de moi-même, je restais enfermée des jours entiers dans ma chambre, seule. Je n'avais le goût de rien, juste de pleurer encore et encore. Puis, mon amoureux, sachant que j'aimais dessiner, m'a acheté toute une panoplie de peintures et de toiles pour que je puisse tuer le temps en peignant. Face à autant de générosité de sa part, j'étais émue et réticente à accepter ce cadeau, car je ne me trouvais pas assez bonne pour réaliser mes dessins sur des toiles. J'ai fini par accepter, car je savais qu'il ne lâcherait jamais prise. J'ai donc fait ma première toile et je me suis rendu compte que j'appréciais beaucoup ce nouveau passe-temps. Cela faisait changement des livres que je lisais! Au fil des jours, la peinture est devenue un nouveau moyen de fuir la réalité, une passion. J'ai persévéré, j'ai trouvé mes propres techniques et, par le fait même, beaucoup plus d'imagination pour mes toiles.

Puisque je n'avais plus de place où ranger mes toiles, j'ai décidé d'en mettre quelques-unes à vendre en pensant que cela n'allait pas fonctionner. À mon grand étonnement, j'en ai vendu quinze en tout! Beaucoup de personnes m'ont dit qu'ils appréciaient énormément mes toiles et que je devrais faire de la peinture un métier. Tout ceci a eu pour impact de me redonner, petit à petit, un peu plus d'estime de moi-même. Je n'ai commencé à envisager la peinture comme choix de carrière que très récemment, car je n'étais toujours pas certaine de vouloir faire ça de ma vie. Qu'est-ce qui a changé? C'est simple, je me suis rendu compte que, partout où je regardais, je m'imaginai en train de peindre les murs. Alors, c'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé que tout ceci faisait désormais partie intégrante de moi.

C'est comme cela que mon passe-temps est devenu un rêve. Tous les rêves sont importants et nécessitent beaucoup de détermination. Mémo-risez mon nom, car vous allez entendre souvent parler de moi ! Peut-être pas prochainement, mais je suis hyper motivée pour faire en sorte d'ajouter un peu plus de couleurs et de bonheur dans la vie de chaque être humain du Québec. Qui sait, peut-être allons-nous nous rencontrer un jour ? Tous les rêves méritent d'être vécus. Faites en sorte que le vôtre se réalise, aussi difficile cela soit-il. Il faut juste une dose de confiance et une très grande motivation. Tout peut être réalisable si on y croit réellement. À vous de jouer !

*Krystina Lorion-Nadeau, 1<sup>er</sup> cycle*

CFPEAST (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy

Enseignante : Marie-Michèle Perron, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu

---

## 21. La cigale et la fourmi 2.0

À la suite d'un été chaud, humide et pluvieux, l'automne s'installait. Les journées s'écourtaient et la froideur des nuitées augmentait. Des dirigeants « Insectateurs » virent, en ces conditions météorologiques ardues, une occasion idéale afin de relancer une mission de courtisanerie. La sainte mante religieuse proposa sa candidature afin de diriger cette merveilleuse opération. Elle entama donc sa croisade dans la région, distribuant des dépliants offrant de l'espoir en cette période sombre. Elle sélectionnait habilement ceux démontrant un potentiel de victimisation, les invitant à une réunion intime. Ce jour-là, un grand nombre d'insectes vulnérables se réunissaient afin d'écouter les paroles de la sainte mante. C'est alors qu'elle amorça son majestueux discours.

– Bienvenue à tous et merci d'être présents aussi nombreux. Vous avez tous été sélectionnés par les voix célestes des « Insectivinités ». Je suis l'ouïe divine vous permettant de vous extérioriser afin d'atteindre le royaume de la non-souffrance. N'oubliez pas que seule l'honnêteté génère l'énergie appropriée à l'atteinte de ce royaume. Mentir, c'est accepter votre situation morbide qui vous mènera vers les abîmes de l'éternelle frayeur. Ceci étant dit, je débiterai par vous, madame Cigale. Expliquez-nous l'honneur de votre présence en ces lieux.

– Bien, pour débiter, je croyais avoir appris de mes erreurs du passé. Les subventions, que me procuraient les dirigeants de ma communauté, me permirent de ne plus crier famine. Naturellement, elles furent conditionnelles à une créativité universellement populaire. Suite à laquelle, n’atteignant pas la hauteur de leur attente, cela aboutit à un échec. Bien que je ne fus pas responsable de ce désastre, les dirigeants m’abandonnèrent. C’est alors que je compris le problème social. J’ai donc porté, sur mes épaules, la responsabilité d’élever le niveau intellectuel de la société au mien. Peine perdue, la majorité, étant atteinte d’incapacités compréhensives envers mon art vocal, me critiquait négativement. Je tentai une percée à l’étranger, malheureusement, eux-mêmes étaient tout aussi défaits. Finalement, les membres de la critique m’engluèrent du catastrophique titre de chansonnier affichant un visage d’escargot, sous prétexte qu’en criant à tue-tête, j’avais les yeux exorbités. Cette insulte outrancière m’a complètement détruite. J’ai alors sombré dans l’absinthe et l’opium. Par la suite, tous ceux et celles qui se prétendaient mes admirateurs m’ont alors remplacée. Ainsi, je suis devenue la victime de l’incompréhension d’autrui.

– Merci beaucoup d’avoir partagé avec nous ce merveilleux témoignage. En cet instant, vous pouvez vous débarrasser de cette charge de honte. Notre culte vous guidera afin de vous rediriger vers la voie de la compréhension... Maintenant, j’aimerais entendre votre témoignage, monsieur Fourmi.

– Ma vie est, sans contredit, pire que celle de madame Cigale. Avant j’avais du succès au sein de la fourmilière. J’avais la passion du travail et occupais un poste de la plus haute importance. Ma carrière professionnelle m’exhaussait jusqu’à tout récemment. Le mauvais temps envenima la santé de mon équipe. J’ai donc dû travailler en double et en triple, afin de m’assurer que le travail soit fait. Je ne comptais plus les heures et mon existence défilait à une vitesse folle, idem pour ma santé. Sans m’en rendre compte, je m’affaiblissais psychologiquement. Pour parer à cette chute morale, je me gâtai en me procurant une panoplie de trucs complètement inutiles. Le pire, c’est que je n’avais même pas le temps d’en jouir. En fin de compte, j’obtins la réputation du travailleur œuvrant au rythme de l’escargot, la pire insulte attribuable à un membre de ma communauté. Résultat, je me suis écroulé sous le poids d’une terrible dépression. Je me suis enfermé chez moi complètement anéanti. Pour couronner le tout, sous prétexte que je ne lui donnais aucune attention, ma femme m’abandonna, accompagnée de nos enfants, que je ne connaissais même pas. Aujourd’hui, je vis seul dans ce monde cryptique, dépendant de mes antidépresseurs. Ma vie est finie.

– Ne vous en faites plus mon enfant, je vous accueille dans le royaume de lumière sans porter de jugement. Ensemble, on ressuscitera le brasier de votre force et vous retrouverez votre voie de vitalité... Maintenant, j’aimerais bien passer à vous, monsieur Escargot. À vrai dire, vous semblez porter le poids du titre de l’insulte ultime des autres. J’imagine avec une grande tristesse que votre vie doit être terriblement misérable. Mais ne vous en faites plus, vous aussi pouvez accéder à notre communauté divine. Je vous tends la main de l’espoir.

– Merci, mais je n’ai nullement besoin de votre aide. Je suis peut-être la risée des autres peuples, mais jamais envers mes semblables. Voici le terme qui nous représente le mieux : constance. En effet, ma vie entière se déroule à une seule vitesse. De cette façon, on a le plaisir d’admirer le paysage qui nous entoure dans nos déplacements. On a le privilège de déguster tout ce que l’on mange. On peut affectionner toutes les heures consacrées à notre travail, car sans pression s’exploite le meilleur des gens. Quand on se retrouve entre amis, on a le privilège d’en profiter au maximum. Enfin, lors d’une relation sexuelle, nul besoin de se surpasser. On étire les préliminaires, on savoure l’acte et ainsi, on éternise l’orgasme. Bref, profiter de son temps donne un sens à notre vie, peu importe ce que les autres en pensent. Alors, sans vous vexer, je décline votre offre. Je ne suis pas à la recherche du bonheur, je le vis chaque jour.

La sainte mante religieuse afficha un air d’interrogation, elle fit un sourire en signe de politesse ne sachant plus comment s’exprimer. Elle se consola en se disant que, par chance, la population terrestre n’était pas uniquement constituée d’escargots. Car dans cette situation, où irait ce monde ?

*Pierre-André Brière, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA de Saint-Prosper (Saint-Prosper), CS de la Beauce-Etchemin  
Enseignante : Josée Pomerleau, Syndicat de l’enseignement de la Chaudière*

---

## 22. Sans douleur, peut-on goûter au bonheur ?

« N'accepte aucune promesse qui brise tes propres règles. Si tu te sens obligé de le faire et, même si cela est difficile, demeure toujours fidèle à tes convictions. N'abandonne jamais ! »

Mon histoire est teintée de douleurs et des couleurs de ma vie, remplie de peurs, de noirceurs et de rougeurs. De combats qui ont été choisis parmi tant d'autres ! Des victoires qui se sont vues rares.

La cause: une chronologie d'échecs accumulés, gardés en mémoire, qui défoncent les tiroirs de ma cervelle.

Cruel ce duel. Du pur négatif rétroactif qui vient d'une réalité dure et vive.

De la vraie torture qui décline de loin, de coups de poing,  
de mes racines **Malines**.

Je suis ce personnage rempli de doutes et d'une faible estime de soi.

Je me suis battue longtemps pour sortir une femme de mon cocon de « **soi** ».

Des souffrances et des méfiances dues à des rêves que j'ai vus se froisser  
et ensuite se brûler sous mon nez.

L'incertitude qui s'écoule en moi me rend froide.

Ma maladresse me rend perplexe et me vexe de ne poser des gestes  
dans certains contextes.

Depuis plus loin que ma naissance, des quatre coins du monde,  
je n'entends que vengeance. J'en veux donc au monde entier de négliger  
cette pesanteur qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

Les mensonges, la violence gratuite continuent dans une poursuite  
dont j'ignore la suite.

Alors, faire confiance à qui, à quoi ?

Moi qui suis devenue une personnalité difficile à apprivoiser, trop souvent manipulée, je me suis endurcie aux soucis.

Derrière ces lourdes blessures se cache celle qui porte une armure et qui a belle allure.

À force de voir et d'entendre autant de drames, je m'arme.

Plus personne ne m'aura à l'usure, je gravis à mon tour ces murs.

Mon âme dotée d'une sensibilité innée se cache au plus profond de moi-même.

Elle s'assombrit parfois par la colère et le calvaire des autres.

C'est alors que dans ma tête, je projette des images et des figures songeuses de mélodrames en larmes.

La tempête se calme quand j'entends le rythme et la mélodie de musiques qui adoucissent tous ces bruits. C'est alors que j'entrevois une certaine délivrance.

L'accomplissement dans la persévérance apaise aussi ma souffrance.

L'abandon et le pardon démesurés du passé sont de mon succès les clés.

Tomber et se relever ont toujours été pour moi en rivalité.

Je me souviens de mes erreurs, c'est ce qui me force à devenir meilleure.

Avec rage, je fonce tête haute, ivre de courage pour guérir mon mal de vivre.

C'est un parcours difficile, rempli de doutes, de défaites, de trahisons et de leçons.

Quelles leçons doit-on conserver pour continuer d'avancer ?

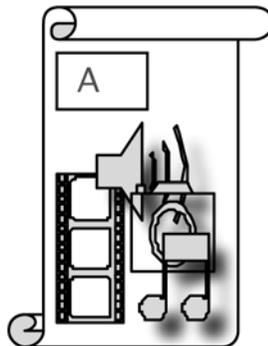
Certaines nous écraseront et nous suivront longtemps, freinant ainsi notre avancement.

Je me délivre. Je dis oui à la vie, me permettant ainsi de connaître des moments de bonheur sans trop de douleurs.

Mais peut-on réellement connaître le bonheur sans avoir goûté à la douleur ?

Aujourd'hui, suite à ces expériences qui m'ont fait grandir, je jouis pleinement de la vie et j'aide les autres dès leur enfance.

*Mélissa Sansoucy-Christin, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre Lemoyne-D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante : Jacqueline Eykel, Syndicat de Champlain*



## 23. La tueuse aux talons hauts

Bonjour! Mon nom est Joye. En fait, dans mon milieu, on m'appelle « la tueuse aux talons hauts ». Mon travail est de faire disparaître les malfrats qui peuplent la terre. Je n'ai pas de famille ou de port d'attache, donc je peux changer de planque aussi souvent que nécessaire. Il y a un mec, que je ne nommerai pas, qui m'a prise sous son aile, et qui m'a appris le métier. À l'âge de 13 ans, j'ai fait ma première victime, un homme obèse et grasseyé avec sa chemise mal attachée et des pantalons crasseux.

Cela fait quelque temps que je pense à quitter le métier, mais ce n'est pas parce que je le veux que je le peux. Je connais trop d'information pour qu'ils me laissent partir en vie. J'ai envie de passer à autre chose, d'avoir une vie paisible, avoir une petite copine, un chien et une hypothèque. De toute façon, j'ai assez d'argent pour vivre deux vies sans manquer de rien.

Hier, mon patron m'a appelée pour me donner un ordre de mission. Je dois tuer une mère de famille qui est avocate et qui a permis à un criminel notoire d'être libéré. D'après ce qu'il m'a dit, elle aurait des notions de combats défensifs pour elle et ses trois enfants. Il faut dire qu'elle a une malheureuse tendance à faire libérer ceux qu'il ne faut pas. Cela lui attire beaucoup d'ennuis. Je me demande pourquoi elle continue à faire ce métier. Cela doit être très bien payé! J'ai le cœur brisé à l'idée d'enlever cette mère à ses trois enfants qui n'ont plus de père. Je me suis renseignée, ils ont encore une grand-mère du côté maternel, alors ils n'auront pas à être placés en famille d'accueil. Vivre avec des inconnus, ce n'est pas la joie. Il y a quelque chose qui me turlupine, est-ce que je commencerais à avoir un cœur? Mais bon...

Je me suis donc rendue à la demeure de cette avocate en m'assurant que les enfants ne soient pas là.

J'ai crocheté la serrure de la porte arrière, j'ai sorti mon 9 millimètres chromé spécial édition. À l'intérieur, aucun bruit, à peine un petit courant d'air. Arrivée à la cuisine, elle était là, au milieu de la pièce, un couteau de cuisine à la main (il faut croire qu'elle m'a entendue arriver). Nous nous sommes jaugées du regard et, dans un mouvement sec et rapide, elle m'envoya le couteau au visage. J'ai à peine eu le temps de l'esquiver que je lui avais déjà envoyé une balle en plein front. Le sang se mit à couler, d'un rouge sombre et épais. Son corps était étendu sur le sol, inerte. Voilà, mon travail ici est terminé. Je n'ai plus qu'à appeler mon patron pour lui dire que tout est réglé. Tant qu'à l'avoir au bout de la ligne, je lui ai demandé s'il

serait possible d'avoir une discussion avec lui. Il me donna donc rendez-vous dans un parc au coucher du soleil. Je n'ai même pas eu besoin de lui parler de ce que je voulais, car il le savait déjà, il savait que ce jour arriverait. Sentant que le doute montait en moi, je m'allumai une clope. Il avait un air plus sérieux que d'habitude et il semblait nerveux. Tout de suite, j'ai su qu'il y avait quelque chose de pas normal. Ce n'était pas son genre de laisser transparaître ses émotions. Donc, je lui dis ce que j'avais à lui dire et il m'expliqua qu'une fois que l'on fait partie de l'organisation, il n'est plus possible d'en sortir, sauf enterré six pieds sous terre. C'est alors qu'avec une vitesse effarante, je sortis mon couteau papillon et je lui tranchai la gorge. Il gazouilla quelque chose d'inintelligible et tomba sur le dos, se vidant de son sang. Je suis partie, abandonnant son corps dans le parc, je ne me donnai même pas la peine de l'enterrer.

Maintenant, il me faut disparaître. Me trouver une nouvelle identité. Ce sera plus difficile cette fois parce que je ne pourrai pas passer par le même faussaire que d'habitude, de peur qu'ils ne remontent jusqu'à moi. Cela ne m'inquiète pas, des faussaires, ce n'est pas ça qui manque! Je vais devoir vous dire salut et décamper en vitesse. Je suis heureuse que vous ayez pris le temps de me lire.

*Sonia Parisy, Intégration sociale  
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe  
Enseignante : Stéphanie Messier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

---

## 24. Stress!

Moi, Sébastien, étudiant depuis près de deux semaines, je suis de retour aux études pour avoir mes préalables pour enfin avoir un métier. À 28 ans, il est temps que je me bouge le cul. J'ai passé trop d'années à m'amuser, à faire des niaiseries et à me tenir avec des gens non recommandables. Ce temps est maintenant révolu. Chaque matin, je me lève, je me lave, je déjeune et je pars pour l'école.

Depuis que j'ai commencé l'école, il pleut souvent. J'aime l'odeur de la pluie, c'est réconfortant. Se trouver un stationnement est relativement simple, surtout quand j'arrive quinze à vingt minutes d'avance. J'entre dans l'école par la porte principale. J'avance: ma classe du matin et du midi se trouve au fond du long corridor vers ma gauche.

Mais ce matin, il faut que j'aille vers la droite ; ce matin, j'ai un examen. J'avance dans ce corridor, il est encore plus long. Je peux difficilement voir les machines distributrices au fond. À chaque pas que je fais, des parfums différents ; agréables et d'autres moins, des personnes tout aussi mystérieuses les unes que les autres, des discussions distinctes et le stress qui embarque.

Rendu au fond de ce long corridor, je tourne à gauche juste avant la cafétéria. C'est là que le stress embarque le plus, car on peut entrevoir le petit écriteau « Silence salle d'examen » au-dessus de la porte. Avant d'arriver à cette porte, je dois croiser les toilettes et le magasin scolaire.

Je suis maintenant arrivé avec plusieurs autres élèves devant la salle d'examen. Je peux voir le stress dans leurs yeux et d'autres montrent beaucoup trop de confiance. À travers la petite vitre de la porte, je peux entrevoir les pupitres beiges et les chaises ornées de quatre balles de tennis sous les pattes, car tout bruit est non autorisé.

Juste à gauche se trouve une sortie. Je suis stressé au maximum. Suis-je prêt ? Devrais-je partir en courant vers la sortie ? À ce moment, la porte s'ouvre devant moi et mes compagnons d'examen. La surveillante nous salue tous, elle nous invite à entrer dans la classe. Vais-je prendre la bonne décision ?

Je ne suis pas pour fuir, pas après tout le travail que j'ai fait. Je ne peux tout simplement pas abandonner. Alors, j'entre dans la classe, toujours avec le stress comme compagnon. Je prends un dictionnaire et je donne ma carte étudiante à la surveillante ; elle me donne mon examen.

Je m'assois au quatrième bureau vers la droite, dans la quatrième rangée. Le chiffre quatre est pour moi un chiffre chanceux. Maudit que les chaises ne sont pas confortables ! Je me croirais chez mon grand-père il y a quelques années, assis sur une chaise pliante en bois.

J'ouvre les pages de mon examen. Un rien me dérange ; que ce soit un reniflement, une efface ou quelqu'un qui bouge. Cela n'a aucun sens. Je ne serai jamais capable de faire mon examen.

À ce moment précis, il se met à pleuvoir. *Y tombe des clous!* Les fenêtres ouvertes, viennent à moi les odeurs de la pluie et de l'automne. Je me sens à nouveau apaisé. Maintenant, je suis prêt à faire mon examen.

Sébastien Gareau, 2<sup>e</sup> cycle

Centre L'Envol (Joliette), CS des Samares

Enseignante: Sybille Godard, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière

## 25. Tic tac

Je suis assise au centre commercial et j'observe les gens avec mon regard brouillé par un rideau de vieillesse. Je sirote un café d'eau chaude en fermant mes yeux et en soupirant à la sagesse. Une pensée me vient en tête quand je vois une femme à la course du temps:



« La vie est comme un poème. » Ce poème peut être différent à chacun. Par contre, il reste toujours une fine partie de vérité dans les mots d'une poésie majestueuse. Crayon à la main rugueuse avec un petit livre de poche sur la table et voilà mon inspiration arrêtée par le temps. Mains tremblantes, mon chef d'œuvre commence!

Comme la vie est une bombe à retardement du temps.

Vite, vite court, court, journée qui te fuit à toute allure, repas vite fait, amour express et repos du méritant.

Vite, vite, file, file, la lune montrant ses pommettes comme une comète.

Brume du matin, étoile voilée de chagrin de perlimpinpin.

Vite, vite, bouge, bouge, la course du fameux matin.

Hop! Fais le plein d'énergie qui donnera du pouvoir au miroir.

Vite, vite, roule, roule, boulot t'attend à la même heure.

Bonheur du malheur, bague au doigt, droit devant dans le vent.

Vite, Vite, fonce féconder le bébé de bourgeons.

Sourire mignon tout rond, gazouille au son des grenouilles.

Vite, vite, grandit tourbillon de l'oubli du mignon minois.

Éclat de lumière, les journées passent d'un éclair foudroyant.  
Vite, vite poussent mauvaises herbes, études étudiants du temps.  
Courbe et ligne de la vie prennent leur envol sur le dos d'un cerf-volant.  
Vite, vite, automne de l'autonomie avec valise à la main.

Retour au calme, calmar au menu des survivants.  
Vite, vite, pars, pars, encore dans le décor d'Alice au pays des Merveilles.  
Cherche, chercheuse de trésor de l'amour oublié dans un tiroir.  
Vite, vite, tendre tendresse dans l'allégresse d'un prince nouveau.

Amour voyage, café express d'une pause bien méritée.  
Vite, vite, plus, plus de temps tandis que le repos est à l'heure.  
Secrets des somptueux plaisirs chassés par le fusil du fugitif du temps.  
Vite, vite, retour, retourner dans la vie orageuse.

La vie ressemble à un calendrier de cendrier sans fumée.  
Vite, vite, souffle, souffle respire essoufflé des années passées.  
Comme par magie, l'empreinte du temps fait son chemin dans ton visage.  
Vite, vite, lourdeur, d'une douleur du corps de déesse fripée par la sagesse  
d'un portrait du parfait.

Et voilà le temps de s'arrêter sans arrêt des souvenirs.  
Vite, vite, doux, doux, perçois la lenteur des battements de ton sang cœur.  
Déroule la bobine de ton film qui ne suit plus la suite des images.  
Vite, vite, tombe, trébuche dernière larme de stress et libère ton corps des  
regrets pour ton long voyage.

### **Sans temps !**

Ma tête névrosée par ma poésie, j'ai perdu le fil du temps. Par chance réveil-  
lée à temps, le centre commercial était en train de fermer ses portes en  
m'oubliant dans la fermeture des coureurs de temps !

*Nathalie Gratton, Postsecondaire  
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel  
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

## 26. Cher journal

Je vous fais part de la courageuse histoire de ma mère Hilda.

En 1975, vivait une jeune fille du nom de Hilda, qui habitait à Cartago, dans un quartier au Costa Rica. Toute petite, sa mère décéda d'un cancer du sein et laissa ses six frères et cinq sœurs dans le deuil ainsi que son mari, qui était déjà dans un état dépressif et sans emploi. Hilda ainsi que ses frères et sœurs firent du porte à porte pour se nourrir et se vêtir.

À l'école primaire, ses camarades de classe se moquaient d'elle à cause de son écriture. Les élèves la rabaisaient également parce que ses vêtements n'étaient pas à la mode.

Cette fillette, devenue une adolescente, étudiant très fort mais, avec ses responsabilités, elle n'a pas eu la chance de terminer son secondaire. Elle travailla dans une usine de fabrication de souliers, pour ensuite postuler dans un restaurant.

À la suite de ses sorties à la roulathèque (elle aimait beaucoup patiner), elle fit la connaissance d'un homme appelé Tony. Cet homme est mon père biologique. Mais je ne l'ai jamais connu, car il est parti quand j'étais bébé.

Ma mère a passé quelques années très dures avec cet homme. Il était lâche et irresponsable. Pour chaque travail obtenu, il avait toujours une raison pour ne pas garder ses emplois. Un jour, il s'est expatrié à Taïwan pour terminer ses études.

Pendant ce temps, ma mère travaillait pour ma grand-mère paternelle pour faire de l'entretien ménager. Par un beau lundi matin, ma mère se rendit chez un client, M. Rémy. Ce jour-là, elle descendit les marches et vit un homme. Elle fut éblouie par son regard tendre, son sourire électrisant qui lui donnait des frissons, une peau bronzée éclatante. Un coup de foudre! Durant tout ce temps, mon père biologique ne nous a pas écrit. Rien, il n'avait aucun intérêt pour nous. Quand il est revenu de Taïwan, quelques mois plus tard, il devint un poids lourd sur les épaules de ma mère. Un jour, tous les deux décidèrent de se séparer. À cet effet, son nom fut enlevé de mon certificat de naissance. Ce qui faisait son affaire! Hilda passa de plus en plus de temps avec Rémy. Mais les vacances de Rémy finissaient et il était de plus en plus en amour avec ma mère. Il lui proposa de déménager au

Québec avec lui. Une décision assez cruciale! Finalement, elle décida de partir. Ils se sont mariés plus tard et ont eu mon petit frère Brayon, et Rémy avait déjà un garçon, Kevin.

Pour ma mère, déménager dans un autre pays fut un déracinement! La langue est différente, le mode de vie, la nourriture, les lois, le travail, les gens, etc. Elle ne pouvait pas avoir un travail, car elle n'avait pas son secondaire. Elle resta donc à la maison avec ses trois enfants, ce qui n'était pas très facile. Kevin et moi avions un peu de difficulté à nous adapter aux changements. Ma mère est toujours restée patiente et persistante et avait une force inimaginable. Les enfants demandaient tellement que ce fut un travail à temps plein. Tous les matins, elle se levait plus tôt que nous et elle nous faisait nos petits déjeuners ainsi que nos boîtes à lunch. Quand on arrivait de l'école, le souper était prêt et de bons plats chauds avec un dessert nous attendaient. On rentrait tous dans nos chambres et nos lits étaient faits et nos vêtements propres étaient bien placés dans nos tiroirs. La maison était toujours propre. À chaque fois que nous étions malades, c'est elle qui était debout toute la nuit, inquiète, à prendre soin de nous. Même si elle était malade, peu importe, elle restait forte pour la famille.

Ma famille n'était pas la plus riche. Par contre, mon père Rémy, celui qui m'a élevée, encouragée et épaulée peu importe la situation, était toujours là pour moi. Mon père n'avait pas l'emploi le plus payant, alors il faisait des trucs pas très « catholiques ». Beaucoup de gens l'ont jugé, mais si vous voulez savoir, je suis fière d'être dans sa vie. Mon père ne l'a pas eu facile et a voulu nous donner tout ce qu'il n'a pas eu plus jeune. Il nous a permis d'avoir une excellente enfance et à l'infini je le remercie. À la suite de ses activités illégales, le temps le rattrapa et le SWAT et sa cavalerie sont débarqués chez nous comme si on était la grande mafia. D'après moi, c'était trop exagéré. Ils pointaient leurs armes sur nous puis on a vu mon père partir menotté et escorté. Nous étions déchirés par son départ.

Mon père a passé deux ans et demi en prison. Malgré tout, ma mère resta très forte pour nous, même si elle était abattue par le découragement.

Quand mon père est sorti de prison, mes parents se sont séparés. Mais, trois mois plus tard, ils ont repris vie commune.

Mais tout ça pour dire que l'amour d'une mère va à l'infini, et à quel point j'admire ma chère mère. À tous les jours qui passent, elle me surprend. À ce

jour, nous restons sous le même toit. Elle me permet d'affronter mes peurs, et me transmet de bonnes valeurs dont le respect. Elle m'a donné des outils pour que je puisse me défendre contre les aléas de la vie et marcher la tête haute.

J'espère un jour devenir une femme aussi forte, patiente, avec un espoir magnifique, une femme remarquable, une mère brave et fière.

Elle est l'ange que Dieu m'a envoyé pour me guider.

À toi maman, mon inspiration.

*Tiffany Côté Brenes, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre l'Escale, CS des Appalaches  
Enseignante: Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 27. Entre la peine et la joie

J'ai pris une grande respiration et je suis entrée. Aussitôt, mes pensées se sont volatilisées. Mes yeux se sont fermés et la musique m'a guidée dans cette noirceur absolue.

Les sentiments que je ressens lorsque je suis sur ces planches sont magiques. La peur, la joie, l'amour et la colère, tous ces sentiments me traversent le corps au même moment. Parfois, je me surprends même à verser quelques larmes. De joie, de peine? Peu importe. Des larmes qui viennent du plus profond de moi-même. Tant de sentiments pour seulement trois minutes quarante-cinq secondes! Ces minutes sont si précieuses à mes yeux. C'est le seul moment où j'ai le droit de tout oublier. Mes pieds nus sur la scène, les projecteurs pointés sur moi et les centaines de gens qui me regardent, rien n'est plus satisfaisant que cet instant-là. Rien ni personne n'est capable de me faire sentir aussi importante qu'au moment précis où je me mets à danser.

Un sentiment par contre fait beaucoup plus mal. Ce sentiment que personne ne veut ressentir. Celui-ci n'a même pas de nom, il se vit. Ce sentiment qui vient lorsque le médecin t'annonce que jamais plus tu ne pourras retourner sur scène. Que jamais plus tu ne ressentiras ce bonheur si incomparable. La colère, la haine et la peine ne sont même pas à la hauteur de ce que je vis en dedans de moi. J'ai envie de pleurer, de frapper, mais surtout de danser...

Mes parents ont toujours voulu que je pratique un sport. Le hockey, le soccer, la natation, pour moi, ces sports ne voulaient rien dire. Je voulais danser. Déjà toute petite, je rêvais de devenir la meilleure danseuse de la planète. À trois ans, ma mère m'a inscrite à mes premiers cours de danse. C'est avec les étoiles dans les yeux que je suis sortie de mon tout premier cours et que j'ai dit à ma mère que je voulais recommencer tout de suite!

Quatorze ans plus tard, la passion est toujours la même. Rien n'a changé. Le studio de danse est vite devenu ma deuxième maison. Sans mes cinq heures de danse par semaine, je ne suis rien. Au même titre qu'un alcoolique qui a besoin de sa bière, j'ai besoin de danser.

Des péripéties et des émotions, cette passion m'en a fait vivre! En dansant, je me suis cassé le doigt, trois jours avant un spectacle. Bravo! Sur la vidéo, on peut me voir avec un plâtre. L'année d'après, je me suis cassé le pied. Et savez-vous quoi? Je n'ai même pas arrêté de danser. Rien ne pouvait m'arrêter. Rien! Enfin, c'est ce que je pensais. Souffrir d'un mal de dos c'est plutôt banal lorsqu'on danse. On s'étire des muscles, on se fait des blessures qu'on croit mineures. Cela m'est arrivé à des milliers d'occasions. Mais cette fois, ce n'était pas tout à fait ça. Le médecin a dû m'arrêter de FORCE. J'ai quand même assisté aux répétitions, dans l'espoir de faire le spectacle. Sur cinq danses, j'en ai fait seulement une. Pour moi, c'était la mort!

Au fil des jours, mon mal de dos s'est intensifié. Je n'ai pas eu le choix: j'ai tout arrêté. J'étais si près du but. Dans quelques mois, j'aurais eu le droit de donner des cours de danse aux tout-petits. J'aurais enfin pu transmettre ma passion comme il se doit. C'était trop beau pour être vrai, j'imagine...

Cela fait maintenant un an que je ne danse plus. J'avais fait une demande pour le collège de danse situé à Québec. J'aurais étudié la danse en même temps que les sciences humaines. Pour moi, c'était un rêve. J'ai reçu une réponse il y a quelque temps. «Madame Godbout, nous sommes ravis de vous inviter à venir nous rencontrer. Nous avons adoré votre vidéo et nous aimerions vous compter parmi nous à la rentrée 2015.»

J'avais complètement oublié cette demande. Mon rêve aurait pu se réaliser. À croire que la vie m'en veut.

Je suis arrivée à l'école le lendemain matin avec une peine incroyable. Une dévouée et merveilleuse enseignante m'a dit: «Alexandra, ne prends pas ça mal. Pense plutôt à cette belle nouvelle. S'ils t'ont recontactée, c'est parce

que tu les as impressionnés et parce que tu serais assez bonne pour entrer dans cette belle école. Combien de personnes font une demande et combien sont rappelées tu crois ? » Elle a raison. Toute petite, je rêvais d'être la meilleure danseuse. Aujourd'hui, je peux dire que ce rêve est plus près que je ne le pense.

Les médecins disent que je ne danserai plus jamais. Moi, avec une réflexion approfondie, je sais que je vais, un jour, remonter sur scène et briller encore plus qu'avant. Car l'âme d'une danseuse ne disparaît jamais complètement...

*Alexandra Godbout, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante : Karine Deslongchamps, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 28. Le secret

Encore une sonnerie, encore une autre misérable journée à devoir aller à l'école. Une autre journée à devoir me cacher et à angoisser, car si je me dévoile, peut-être que les gens ne m'aimeront pas, peut-être que je devrai subir de l'intimidation. Je me sens différente aux yeux des autres et je pense aussi qu'ils me perçoivent différemment. Je ne comprends pas pourquoi encore, mais on dit que le temps arrange bien des choses, donc je reste cachée. Bref, il est 7 h 15 et je dois aller à l'école. Je me lève et descends. Ma mère me dit bonjour. Je ne lui réponds pas, j'ai l'air bête en plus. Je n'aime pas que l'on m'adresse la parole le matin. Il est 7 h 30 et l'autobus passe à 7 h 40, donc je dis « bye » et sors au pas de course. Le bus nous a ramassés en chemin ; écoutant ma musique, je regarde dehors. Je me dis l'air démotivé : « Est-ce que je suis normale ? »

Arrivée à destination, j'apporte mes choses à la case. Moi et ma meilleure amie sommes dans la même. Seulement elle, ma mère et ma cousine connaissent mon secret. Je n'aime pas parler de ça avec ma meilleure amie, car elle ne comprend pas ; elle n'est pas à l'aise. Les cours commencent à 9 h. Ils sont déjà commencés depuis un certain temps, car il est 10 h 15, heure de la pause. Je suis incapable d'arrêter de penser, car cet après-midi on a une animation avec des invités-surprises. La prof ne nous a pas dit le sujet à cause de tous ces élèves immatures. D'ailleurs, sur ce

point, je ne suis pas mieux. La pause terminée, c'est maintenant l'heure de rentrer en classe. Je file sans attendre ma gang. Cath, ma « best » est assise à côté de moi. Je ne peux m'empêcher de lui demander si elle a une idée du sujet. Elle me répond : « Non ». J'ai eu l'impression de la déranger, mais heureusement non. Elle me parle encore de son « mec », les choses habituelles quoi !

Le temps passe, il est 11 h 30 et la prof a décidé de nous dire enfin le sujet : l'homosexualité. Je quitte la classe et me dirige à la cafétéria. Il y a cette fille que je regarde toujours, que je ne peux m'empêcher de regarder. Je ne lui ai jamais adressé la parole. Si je suis seule avec elle, je stresse, j'ai chaud, je ne sais pas ce qui me prend et je pars. Je connais son secret, mais elle ne connaît pas le mien, du moins, j'imagine. Il est l'heure d'aller porter mon sac à lunch. Non!!! Elle est là! Rendue à ma case, elle est près de moi. En voulant faire ma « comique », je dis à ma prof, qui avait mangé des saucisses pour dîner : « Ouin, Sonia, t'aimes ça les grosses saucisses!!! » On part toutes à rire. Son rire était magnifique. Bien évidemment, il fallait que la prof gâche ce moment. Devant son sublime regard, la prof m'a fait un sermon et je suis devenue gênée et insultée à la fois.

On rentre dans la classe, mais ce n'est pas tout de suite que commence la période d'animation. Je me sens angoissée, j'y ai pensé tout le long du cours. Malgré tout, ça passe quand même vite. Il reste seulement 15 minutes avant la fin de cette période. Je me mets à penser beaucoup à ce qui s'en vient. C'est la pause, il est 14 h 15. Je vais marcher dans le couloir. Mon amie Kathy et ma « best » viennent me rejoindre. Elles voient que j'ai l'air maussade. Kathy se met à me parler de la fille en question, qu'elle appelle sa « Barbie ». Bizarre, je sais. Bref, c'est l'heure de rentrer et le stress et la peur m'envahissent.

La période commence et les animateurs invités du GRIS racontent leurs histoires. Il y a d'abord un homme qui a été marié avec une femme, car à son époque, ce n'était pas une option d'être gai, c'était hétéro seulement. Heureusement pour lui, maintenant on est libres. Il y a une femme aussi qui l'accompagne ; son histoire ressemble à la sienne. Elle a eu un enfant avec un hétéro. Maintenant, elle a une copine depuis quelques années. Ils attendent qu'on leur pose des questions, mais j'ai vraiment peur de me faire juger. Pas par eux, mais bien par les élèves de ma classe. La prof nous a dit qu'on pouvait s'en aller et tous quittèrent la classe, sauf moi. Je lui demande si ç'a été difficile de sortir du « garde-robe ». Devinant pourquoi je lui demande ça, il me dit : « Prendre son temps est important. Il faut aussi laisser faire les commentaires,

se créer une bulle. Grand ou petit, mince ou gros, on se fera toujours juger. C'est pareil dans ce cas-ci. » Je l'ai remercié, puis je suis partie.

Les autobus démarrèrent. Chez moi, après cette éprouvante journée, ma mère me demande : « Comment a été ta journée ? » Je ne lui ai pas répondu, je suis montée à ma chambre, puis j'ai commencé à pleurer. Son cœur de maman a compris que je n'allais pas. Elle est venue à ma chambre, m'a serrée dans ses bras puis m'a dit : « Peu importe ce que tu as, si c'est ce secret qui te tracasse, on va trouver des solutions. Bien sûr, tu dois être patiente. Dis-toi que ce que tu veux c'est être heureuse ! Tu le seras. Sèche tes larmes et viens manger. Je t'aime. » On s'est refait une caresse, puis nous sommes descendues ensemble. Ma famille me regardait, mais ne m'a pas posé de questions.

Un jour, je n'aurai plus peur et peut-être je serai normale aux yeux des autres... On n'est pas différents, on est uniques comme tout le monde. L'amour qu'on porte à notre partenaire n'est pas différent. Je veux simplement être entendue, mais surtout respectée. Ceci est à venir !

*Kim Forcier, Alphabétisation  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante : Jessica Desmarais, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

---

## 29. Les sentiments de l'arc-en-ciel

Par une belle journée d'été, une vieille dame se balançait tout doucement dans son jardin. Elle était entourée d'arbres, d'arbustes et de fleurs. Elle venait s'y asseoir pour entendre le chant des oiseaux et humer le parfum de ses fleurs. Son mari partit pour quelques heures, elle se désennuyait en tricotant une couverture pour sa fille qui la lui réclamait depuis longtemps. De beaux souvenirs lui revenaient en mémoire. Elle la revoyait à l'âge de cinq ans courir dans le jardin, jouer à cache-cache ou se baignant dans sa petite piscine.

Le temps de quelques secondes, elle s'assoupit. Elle rêva de sa jeunesse : elle n'avait que onze ans, le soleil était chaud, elle se baignait dans un lac, l'eau était bonne. Sauf que le soleil disparut. Devant elle, des enfants la regardaient sans sourire, ils se tournèrent en montrant du doigt une jeune fille qui flottait sur le ventre. À la vue de la petite fille, elle essaya de nager pour la rejoindre, mais sans succès.

Elle se réveilla en sursaut et en sueur. Par les fenêtres ouvertes de la maison, elle entendit le carillon de l'horloge sonner les coups de six heures. Épuisée, elle se leva tranquillement, prit son tricot, le rentra dans la maison et partit dans la forêt par le petit sentier que bien des années avaient tracé. Elle ne devait pas être en retard pour son rendez-vous quotidien. Tous les jours, elle faisait le même chemin, tous les jours depuis soixante et onze ans, beau temps, mauvais temps, elle foulait ce sol. Vu son âge avancé, elle marchait de moins en moins vite.

Une jeune fille de dix ans l'attendait assise sur un tronc d'arbre en poussant le sable de ses pieds.

– Tu es en retard !

La vieille dame regarda sa montre.

– Oui tu as raison, je me suis assoupie un peu. L'horloge de la maison m'a réveillée et je ne marche plus aussi vite qu'avant. Elle s'assied près de la jeune fille.

– Oui, toi tu vieillis et moi pas. Tu te souviens de grand-mère Gagner ?

– Oui, un vague souvenir, elle est décédée quand j'avais douze ans.

– Et bien elle te dit bonjour. Elle trouve ton jardin très beau.

– Tu lui diras merci de ma part. J'aimerais bien les voir comme je te vois.

À ces mots la vieille dame eut un malaise. Elle se laissa glisser le long du tronc pour s'asseoir dans le sable. Elle aurait aimé dire au revoir à son mari et à sa fille. Leur dire combien elle les aimait. Elle était désolée de ne pas avoir terminé la couverture pour sa fille.

Son mari, inquiet de ne pas la voir entrer, fit le même chemin. Il la vit assise dans le sable. Il s'agenouilla près d'elle, lui prit la main et lui donna un dernier baiser.

– Va ma belle, va rejoindre ta sœur, elle t'attend depuis si longtemps.

À ces mots, la vieille dame redevint jeune fille. Main dans la main, elles marchèrent ensemble vers la lumière.

*Ginette Lysight, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre LeMoyne-D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin  
Enseignante : France Nadeau, Syndicat de Champlain*

---

## 30. Un ami précieux

Quand mon père avait acheté le Chibouchibi<sup>1</sup>, c'était très loin. Je n'avais pas d'amis, j'étais tout seul. Le seul ami que j'avais, c'était mon chien. Nous allions nous promener dans le bois et on jouait au hockey. Mon chien utilisait ses pattes pour envoyer la balle, ça le faisait courir. À toutes les fois que j'arrivais dans la cour, mon chien courait pour me voir, il était content et moi aussi. Quand je faisais de la motoneige, il courait près de moi. Un soir, lorsque nous étions couchés, mon père a entendu du bruit. Il est allé voir ce qui se passait, il s'est rendu à l'hôtel. Il a vu trois voleurs, il a dit à mon frère d'aller chercher le chien. Il revint avec et il l'a donné à mon père. Quand il a vu les voleurs, il tenait mon chien qui était très fâché. Le voleur a eu très peur. Il a tellement eu peur qu'il a couru, il a poussé la porte et on ne l'a jamais revu. Finalement, ils sont revenus trois jours plus tard, mon chien a reconnu les voleurs. Il a tourné alentour d'eux. Il grondait. Il nous protégeait. Quand mon père a fermé l'hôtel et que nous sommes repartis à la ville, ça n'a pas été très facile pour moi et mon chien était très malheureux. Mon père a dit : « Je vais te le donner ou le donner à ma sœur. » Malheureusement, avant que cela ne se produise, il a traversé le chemin et s'est fait frapper par une auto.

*Danny Fortin, Intégration sociale  
CEA Le Retour (Saint-Félicien), CS du Pays-des-Bleuets  
Enseignante : Andrée-Anne Blanchette, en partenariat avec Audrée Girard,  
Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

---

---

1. Pourvoirie achetée par le père de Danny à Chibougamau, elle se nommait ainsi.

## 31. Une triste enfance

La plupart des enfants, de nos jours, ont une enfance remplie de joie de vivre et d'amusements. Une grande majorité d'entre eux ont aussi leurs deux parents pour leur apprendre ce que sont la vie, le respect et l'amour. La plupart ont des amis avec qui jouer ou quelqu'un pour les border le soir. Cependant, ce n'est pas le cas de tous les enfants. Ce n'est pas mon cas. Je m'appelle Léonie Lamoureux et voici l'histoire de ma triste vie.

Le début de mon enfance se déroula normalement. J'avais une mère admirable, avec une joie de vivre contagieuse. Elle était tellement belle et formidable dans son rôle de maman ! C'était la meilleure des meilleures. Mon père, lui, était fantastique. Il était prêt à tout pour rendre heureuses les deux seules femmes de sa vie. C'était, lui aussi, le meilleur des meilleurs, prêt à tout pour me voir rire. Tout était parfait.

Le jour où tout changea, où toute ma vie bascula fut la pire journée qu'une enfant puisse vivre. La journée se déroula comme à l'habitude. Je me rendis à l'école en autobus. Lors du dîner, avant de manger mon sandwich que ma mère m'avait préparé, je lus le message qu'elle avait l'habitude de m'écrire pour me souhaiter un bon appétit. Ce jour-là, elle m'avait écrit : « Bon appétit, ma petite grenouille ! Maman t'aime fort. À ce soir ! » Ce papier, je le gardai précieusement dans une petite poche de mon joli sac à lunch. Le soir, lorsque je descendis de l'autobus, ma maman n'était pas là pour m'accueillir. Son automobile n'y était pas non plus. À sa place, il y avait une auto-patrouille de la police municipale. C'est à cet instant que je me rendis compte que quelque chose n'allait pas et que je me mis à courir le plus vite que je le pouvais, le plus vite que mes petites jambes me le permettaient. Lorsque j'ouvris la porte d'entrée, je vis mon père en pleurs. Il était dévasté, anéanti. C'était la première fois que je le voyais ainsi.

Lorsque le policier m'expliqua ce qui était arrivé à ma maman, celle qui était pour moi la meilleure des meilleures, je me mis à pleurer. Ma mère, aussi vivante qu'elle pouvait l'être, était décédée lors d'un accident de voiture dans la journée. Mon père, l'homme qui était le meilleur des meilleurs, ne me regardait même plus. Il ne m'avait même pas pris dans ses bras pour me reconforter. C'est après ce jour, après cet événement tragique que tout changea. Du haut de mes neuf ans, je ne comprenais pas pourquoi mon papa à moi ne venait pas me consoler. Je ne comprenais plus rien.

Après ce jour, dans cette maison où j'avais grandi et connu le bonheur et où il régnait la joie de vivre, plus rien ne fut pareil. Il n'y avait plus de bonheur, plus de rires, plus de petits mots dans ma boîte à lunch et le meilleur des papas avait laissé place à un homme que je ne connaissais pas. Plus les jours avançaient, plus il sombrait dans l'enfer de l'alcoolisme. L'enfer, c'était plutôt pour moi, car le soir, lorsqu'il rentrait, il était toujours saoul. Après avoir pris ma douche, je m'enfermais dans ma chambre dans l'espoir qu'il oublie ma petite présence. Mais bien sûr, il ne m'oubliait jamais, moi qui lui rappelais tant sa femme. Il me rendait toujours visite tard le soir, mais ces visites-là, j'aurais pu m'en passer. Chaque soir, il rentrait dans ma chambre en pleurant la mort de ma mère et, chaque soir, il me frappait comme si j'étais la coupable de son profond malheur. Il me frappait comme si je n'étais plus rien pour lui, comme si je n'étais plus sa petite fille. Chaque matin, tous les élèves de mon école m'évitaient comme la peste. Chaque matin, je devais endurer leur regard posé sur moi.

Cinq mois après la mort de ma mère, cinq mois à me faire battre par mon père, où je me sentais comme si je n'étais plus rien et où j'espérais que quelqu'un me sorte de ce calvaire, tout changea de nouveau, mais pour le mieux, cette fois. Trente minutes après le début de la première période de la journée, le directeur vint me chercher. Il m'expliqua que la femme à ses côtés était une travailleuse sociale et qu'elle était au courant de ce qui se passait chez moi. Elle m'expliqua que tout était fini et qu'elle allait me placer en famille d'accueil. J'acceptai, car je n'avais pas vraiment le choix. Ce jour, comme celui où j'ai appris la mort de ma mère, restera à jamais gravé dans ma mémoire. Ce jour de délivrance était celui de l'anniversaire de mes 10 ans.

Deux années s'étaient écoulées depuis que j'étais en famille d'accueil et tout se déroulait à merveille. À l'école, j'avais des résultats à en rendre jaloux plus d'un. Un soir où je rentrais de l'école, j'aperçus, dans l'allée de ma nouvelle maison, une voiture de police. Dès que j'eus franchi la porte, le policier, le même qui m'avait annoncé la mort de ma mère, se mit à genoux devant moi et, avec le plus grand calme, m'annonça le suicide de mon père. Mon père, le dernier homme que je voulais voir, mais aussi la seule famille qui me restait pour me rappeler ma mère, était mort. À cet instant, je me mis à pleurer, à pleurer la mort de mon père, à pleurer l'homme qu'il était avant et non celui qu'il était devenu.

## Ma plus belle histoire

---

Le policier me tendit alors un petit bout de papier. Il avait été trouvé dans la poche de mon défunt père. Il y était écrit: « Je te souhaite une bonne vie, ma petite grenouille, et surtout n'oublie pas que malgré tout, papa t'aime fort, fort xx ».

*Mélan Lemay, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches  
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 32. Souvenirs de jours heureux



Sur le manteau de ma cheminée trône un cadre dont la bordure en verre poli renferme cette inscription : Souvenirs de jours heureux.

C'est avec émotion que j'y ai inséré tel un camée, la photo d'un tout petit miroir rond d'environ cinq centimètres, qui reflète le visage d'une jolie fille aux cheveux de blé volant au vent. Nous avions vingt ans !

Ce petit miroir était placé sur la poignée droite de ma moto, sous le miroir principal du guidon.

Son premier rôle était de refléter le visage de ma passagère assise derrière moi et en même temps de lui réfléchir le mien. Pour notre sécurité, il était donc indispensable à nos conversations et surtout à m'avertir si celle-ci s'était endormie.

Mais à notre insu, il devint vite le complice de notre amour, le rendez-vous de nos yeux, le messager de notre bonheur.

Chaque année, cinq mois durant, nous partions faire le carrousel des Amériques et du Mexique. Dix-huit fois, nous avons fait ce manège, l'équivalent de quatorze fois le tour du monde.

Petit miroir, huit heures par jour, tu démontrais un courage exemplaire en affrontant les vents contraires de la Californie, le choc des milliers de libellules en Floride, les attaques des guêpes et des moustiques, des marécages de la Louisiane. Tu subissais les embruns de l'Atlantique et du Pacifique, la mitraille des millions de piqûres du sable des déserts du Nevada, la chaleur écrasante de la Death Valley, la neige du Colorado.

Nous en avons vu des paysages, des montagnes, des lacs, des rivières, des ponts, des animaux, des cordes à linge !

Je me rappelle du jour où tu nous as mis la couette de travers lorsque ton jumeau, mais en plus gros, perché sur la portière d'un camion, te fit la bise pendant que nous roulions.

Combien de fois tu nous sauvas la vie, alors que ma compagne s'endormait sous l'influence du vent qui sifflait inlassablement dans ses oreilles, ou hypnotisée par le passage régulier des petits traits de la ligne blanche sous les roues de la moto, assourdie par le ronronnement du moteur ! Sentant un léger écart de la route à suivre, tu m'avertissais aussitôt qu'elle roupillait derrière moi.

Jour après jour, nous roulions vers de nouvelles aventures, décors inconnus, des horizons perdus.

Des milliers de fois, mon attention quittait la route pour se réfugier dans notre petit lieu de rencontre... Ton petit cercle de verre devenait notre triangle amoureux. Te souviens-tu de ces bonheurs vécus alors que tu étais le rendez-vous de notre amour ? Tu nous réunissais sur les chemins de campagne bordés de fleurs et de labours.

Tu entourais son visage, et ses cheveux volant au vent dépassaient ton cadre, comme les rayons du soleil. C'était notre épopée ! Tu étais le chaperon de celle qui s'amusait à porter mes vêtements. Elle était si jolie ! Elle réussissait à rester belle, même lorsqu'elle n'était pas jolie. Elle était pour moi l'eau qui m'aidait à traverser le désert de la vie.

Mille après mille, à chaque soir, on s'arrêtait dans la fraîcheur odorante de la nature d'un camping, où nous te laissions la garde du bolide jusqu'au début de l'aurore.

Petit lorgnon de mes pensées! Chaque matin, la rosée t'embuait la cornée de ta lucarne et tu chantais sous le chiffon du maquillage qui devait durer jusqu'au soir.

Tu étais le seul témoin de nos coups d'œil et sans toi je ne me serais jamais posé ces millions de questions sur la signification de chacun. Et toi, as-tu saisi quelque chose? Peux-tu te souvenir? Jamais tu ne le diras!

Il y avait tant de panoramas merveilleux à voir autour de nous, et pourtant j'ai croisé nos tête-à-tête à maintes reprises dont tu étais complice. Tu étais alors le raccourci de nos sourires, la gare de nos yeux, l'écho de nos mots tendres.

Petit espion de nos cœurs! Petit rendez-vous de notre amour! Petit relais de nos émotions! Pas plus gros qu'une marguerite, tu étais la fleur de notre jardin secret.

Petit miroir, toi qui reste muet et aveugle sans notre complicité, que reste-t-il de nos unions?

Insensible à nos actions, discret sur nos paroles, indifférent à notre langage, sourd à nos propos, que reste-t-il dans ta mémoire? Tu as rempli tous les rôles, hier tu étais la jonction de nos regards, aujourd'hui le traducteur de nos paroles, demain le messenger de nos baisers, l'après-demain le transmetteur de nos peurs.

Oui, nous avons eu peur, surtout la fois où le pneu avant creva et que nous avons volé dans l'autre voie. Un conducteur nous évita, mais pas le champ.

Transporteur de mes questions, messenger de tes réponses, que gardes-tu dans ta mémoire? Peux-tu refléter le passé ou seulement l'instant présent?

Sans cette photo, je n'aurais jamais pu capter ta mémoire... Comme j'aimerais te pénétrer plus loin que ton reflet et pouvoir te partager ces instants de l'an jadis!

Nous avons connu ce pot-pourri: rock and roll du bitume et du gravier, la valse des virages, le ballet des montées et des descentes, le tango des arrêts et des départs, la samba du ralenti ou j'accélère, sans oublier le cha-cha-cha du retour qui dit: un-deux, un-deux-trois, je m'arrête ou je continue?

## Mention spéciale

---

Petit artisan de ma mémoire! Chaque fois que je te regarde, tu forges dans ma tête un évènement qui me rappelle un moment, un lieu, une odeur, un son, communs à l'univers de mes voyages partagés entre elle et moi et qui me font revivre par petites bribes mon film de globe-trotteur.

Tu étais le iPad de nos amours, l'Internet de nos « Je t'aime », l'aller-retour de nos réponses.

Et un jour, tu as vu des larmes et tu n'as pu comprendre...

Elle était très malade; c'était son dernier tour!!!

Maintenant tu es le roi de mon salon où tu joues deux nouveaux rôles : celui du coffret de ta mémoire et le recueil de mes souvenirs.

Souvent, il me plaît à penser que tu pleures ou te souviens!!!

*Raymond Gagnon, Intégration sociale  
CFGA des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Annie Roy, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 33. Hope

Il y a de ça plusieurs années, les araignées étaient interdites dans le monde des géants. Chaque fois qu'un géant les voyait, il se faisait soit écraser par un soulier, un mouchoir, un tue-mouche... ou asperger par un produit toxique qui les tuait automatiquement. L'homme trouvait les araignées répugnantes avec leur huit pattes poilues et leurs yeux obscurs. Les géants ne le savaient pas, mais les araignées les aidaient en éloignant les autres insectes indésirables aux alentours de leur maison.

Le chef des araignées du Kaboum essayait de trouver une solution pour les sauver de l'enfer. Il envoyait au moins mille araignées par jour à survivre dans ce monde cruel... Seulement la moitié d'entre elles revenaient en vie, mais souvent blessées... Le chef envoyait au moins une femelle par mois pour aller cacher de minuscules bébés dans une poche blanche faite de leurs filaments de soie. Leur soie était douce, mais collante pour tous les intrus qui essayaient de voler ou tuer leur progéniture dans les immenses maisons que les hommes utilisent comme abris. La maman des petits aériens les cache souvent soit dans les greniers, les garages, les coins au plafond...

Le chef regarda tous les aériens et les embrassa l'un après l'autre. Rendu au deux millième, il arrêta et regarda pendant des heures cette minuscule boule brune avec une tache noire sur une de ses huit pattes brunes pendant des heures. Un instant de silence ce fut dans le royaume... C'était le seul et unique bébé femelle dans la portée de Chania. Elle a mis fin à sa vie en faisant une minuscule erreur, en voyageant dans le secteur de l'ennemi. Le chef devait s'occuper de ses petits. Il n'en revenait pas... Il décida de la nommer Hope. L'avenir des araignées reposait sur elle.

À son tout jeune âge, le chef apprit à Hope à se défendre, à se battre, à faire une belle toile pour se nourrir et à bien enrouler ses proies pour ne pas qu'elles se sauvent... Il n'a même pas appris à Hope à faire un cocon de soie pour sa progéniture. C'était la première femme-araignée à savoir autant se battre... Le chef envoya Hope faire son premier voyage avec Gino, le meilleur guerrier de la tribu.

Hope et Gino entrèrent dans une immense maison bleutée et mirent leur plan en action, soit espionner les géants... Hope était cachée dans un coin, au plafond de la cuisine. Gino bougeait toujours, il n'avait pas peur de prendre des risques. Une journée ensoleillée, Gino s'était fait repérer par

une géante. Effrayée, elle l'écrasa avec son soulier en criant... Hope avait vu la scène... Elle était terrifiée à la seule pensée de bouger... Elle resta dans son coin, sans faire de mouvement, telle une statue. Le chef devint désespéré, en voyant que Hope et Gino ne revenaient pas. Il recommença à essayer de retrouver d'autres solutions...

Une journée en ce bel été, Hope était encore dans le même coin, traumatisée par la mort de son camarade. Elle se fit aussi repérer, mais par un mini-humain. Hope, tellement faible, ne pouvait pas s'échapper... Le petit garçon a pris une chaise et est monté dessus pour attraper l'araignée... Il l'a mise dans un plat de plastique. Hope pensait que c'était la fin de ses jours, mais elle se trompa... Le petit homme la nourrissait chaque jour de mouches mortes et d'autres insectes délicieux...

Après plusieurs mois à être enfermée et nourrie dans un plat, le petit bonhomme relâcha Hope dans la nature... Après avoir été prisonnière là-bas pendant un mois, Hope se souvenait encore du chemin pour revenir dans sa tribu. En rencontrant le chef, elle a remarqué qu'il allait bientôt rendre l'âme. Le chef, très malade et faible, regarda Hope et lui dit avant de mourir : « Hope, je n'aurais jamais pensé te revoir. Je croyais que tu n'avais pas survécu. Hope, tu es l'espoir de la tribu, prends soin de notre famille. »

À suivre...

*Samantha Halde-Leblanc, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignant: Pierre Lavigne, Syndicat de l'enseignement de la région  
de Drummondville*

---

## 34. La fille prisonnière des ours

Par une belle après-midi, le samedi 27 septembre 2014, vers 14 heures, je suis assise dans ma cache pour la chasse à l'original avec mon arbalète.

Soudain, vers 17 h 30, de petits oursons sont arrivés à ma saline. Ils sont allés là où j'avais mis mon blé d'Inde et mes carottes et ils me regardaient.

Les nounours n'avaient pas l'air sociables. Cependant, ils étaient si magnifiques et adorables que l'on aurait dit des ours en peluche.

J'ai eu la chance de les observer quelques heures. Oui ! Moi, Roxanne, la fille de 26 ans qui a peur des ours, mais qui adore la chasse, car c'est le seul endroit où je peux vraiment me reposer. J'ai eu le temps de les étudier comme une experte. Maintenant, je sais qu'ils adorent le blé, l'avoine, les pommes, les carottes. Ils aimaient aussi se gronder entre eux ; je dirais plus qu'ils se lamentaient de douleur. Comme le temps filait, j'ai décidé de quitter ma cache, il était temps que je parte : il commençait à faire noirâtre.

Cependant, les oursons grondaient, je me foutais bien d'eux. Ce que je ne savais pas, c'est que leur maman était là derrière mes petits sapins, ce qui m'a fait changer d'idée. Alors, j'ai remonté les quelques marches que j'avais descendues. Je me suis replacée dans ma cachette en espérant qu'ils partent de là.

C'est alors qu'un autre ourson est arrivé, ce qui a fait peur à mes deux autres petits monstres pour environ deux petites minutes, mais ils sont revenus. C'est à cet instant que je me suis dit que j'allais sûrement y passer la nuit. L'inquiétude m'a envahie, car je n'avais pas de lampe de poche. Je ne me doutais pas que mon frère, mon beau-père et mon copain commençaient à s'inquiéter bien plus que moi. Lorsqu'il a fait noir, noir charbon, ils se sont dit qu'il y avait sûrement un problème parce que je n'arrivais pas au camp. Ils sont venus me rejoindre avec leur trois-roues, des lampes et un fusil, car je leur avais dit qu'il y avait beaucoup d'ours.

Quand ils sont arrivés à moi, il était 21 h 15 environ. Le bruit de leur trois-roues a fait fuir les ours. Puis, ils m'ont demandé si j'étais correcte et pourquoi je n'étais pas rentrée. J'ai répondu qu'il y avait plein d'ours et qu'ils ne me laissaient pas partir. Ils croyaient tous que je m'étais endormie à cause de mes nouveaux médicaments !

Alors, je suis allée chercher ma carte « SD » dans ma caméra de chasse pour leur prouver la vérité, comme ça il n'y aurait pas de chicane. Je ne sais pas pourquoi, mais après avoir vu les photos, ils m'ont crue.

Malgré toutes ces émotions, j'ai aimé cette expérience de chasse à l'arbalete. J'ai adoré regarder ces petits oursons qui m'ont fait tant penser à des

ours en peluche. Même s'ils sont loin d'être en peluche, ils resteront toujours agréables à observer et à étudier malgré leur attitude agressive et sauvage. J'espère bien les revoir bientôt, puisque j'étais éblouie par leur façon d'agir. Jusqu'à ce jour, ils font partie de ma plus belle histoire de chasse.

*Roxanne Wiltshire, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Alexandra Piché, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

## 35. À l'instant même où j'ai su...



À l'instant même où j'ai su...

Qu'après deux années d'attente, tu avais finalement réussi à te démarquer de millions d'autres, j'étais comblée. La course a sans doute été difficile, mais c'est toi qui es arrivé le premier. Installé en moi, bien confortablement, prêt à y passer neuf mois, neuf mois de complicité. Une belle histoire d'amour venait de commencer...

À l'instant même où j'ai su...

Je me suis mise à me poser mille et une questions et à m'inquiéter pour toi. En si peu de temps, tu étais devenu ma raison de vivre.

À l'instant même où j'ai su...

Que tout allait bien, que mon petit bébé était bel et bien en vie, que son cœur, son si petit cœur, battait parfaitement, j'étais si heureuse et rassurée. Plus les mois avançaient, plus tu te manifestais et plus tu prenais plaisir

à me le faire ressentir. Malgré toutes les nausées, la fatigue extrême, mes sautes d'humeur, tu restais le plus beau cadeau que la vie m'avait offert.

À l'instant même où j'ai su...

Que le grand jour était arrivé, tu sais, le jour où nous sommes tellement heureuses et impatientes de vous sentir, de vous regarder pour nous assurer que tout est à la bonne place, que la peur de l'inconnu et de la douleur n'a plus d'importance, j'étais enfin prête. Ce qui comptait vraiment, c'était de réussir à donner naissance à un bébé en parfaite santé. Ce jour-là a été pour moi très difficile, car rien ne s'est passé comme prévu. J'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai eu si peur...

Mais tu sais quoi, mon petit ange?

À l'instant même où TU as su...

et ressenti que ta maman n'en pouvait plus, c'est à ce moment-là que tu m'as tout donné. Force, courage et énergie. Nous avons fait équipe tous les deux et grâce à toi, j'ai réussi à te donner la vie.

À 6h33 du matin, je donnais naissance au plus beau des petits garçons du monde. Épuisée, mais tellement heureuse de te tenir enfin dans mes bras et de pouvoir sentir ton petit cœur battre contre le mien. Quel miracle!!!

À l'instant même où j'ai su...

Que c'était ça devenir maman, je venais de comprendre que je commençais le plus beau métier du monde. Beaucoup de responsabilités, de peurs, d'incertitudes, de questionnements. Mais un rôle tellement important à jouer, le rôle d'une vie. Du jour au lendemain, j'avais comme mission de prendre soin de toi, de te nourrir, de te bercer, de te cajoler... Beaucoup de choses à la fois, pas toujours facile je dois te l'avouer, mais jamais, au grand jamais, je n'ai regretté ta venue. J'étais déjà si fière de toi à une minute de vie, alors imagine aujourd'hui!

Après avoir donné la vie, je sais maintenant que je suis capable de déplacer des montagnes, ce que je ferai sans hésiter tout au long de ma vie, pour te voir heureux et épanoui.

Merci, petit Loucas, de m'avoir choisie et de m'avoir fait confiance pour devenir ta maman.

Merci d'être tout simplement mon petit garçon.

Je t'ai aimé dès que j'ai su.

Je t'ai aimé et protégé dès que je t'ai senti.

Aujourd'hui, mon amour pour toi est tout simplement indescriptible.

Je t'aime.

*Mélanie Boivin, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières  
Enseignante : Nathalie Bourgea, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

---

## 36. À toi, mon meilleur ami !

En 2014, il n'y a personne qui est à l'abri des maladies. Depuis un moment, je vis des coups durs, mais celui-là, j'ai beaucoup de misère à l'accepter.

Toi, mon meilleur ami, jeune homme de 23 ans qui se bat pour sa vie chaque jour ! Le cancer fait beaucoup de ravages et tu ne le réalises pas vraiment, tant qu'il n'y a pas quelqu'un, à qui tu tiens et que tu aimes par-dessus tout, qui en est atteint.

Je rêve encore au moment où j'arrive chez toi avec un petit miracle. Tu es tellement le plus fort que je connaisse. Si tu savais comment on se sent impuissant !

Tu n'es pas seulement mon meilleur ami, tu es une GROSSE partie de moi-même. Te rappelles-tu quand tu venais me chercher après le travail ? Nous nous promenions jusqu'aux petites heures du matin à rire et à écouter de la musique. Nos fameuses chicanes, qui ne dureraient jamais éternellement, nos moments de réconciliation avec des larmes qui coulaient sans s'arrêter et, en plus, pendant des heures.

Je sais qu'au début je reniais tout. C'est tellement dur d'accepter qu'un jour tu me laisseras seule à affronter ma douleur, mes peurs, mes rêves et mes bons moments. Pour le moment, j'ai beaucoup de peine, je sais qu'il

viendra un temps où j'aurai beaucoup de rage, mais, s'il vous plaît, ne me retiens surtout pas, laisse-moi me défouler, crier ou même pleurer...

Le temps avance et je n'ai aucune idée de ce qui va se passer, mais tu es toujours parmi nous comme un soldat avec la tête haute. Alors, je te fais la promesse de me battre avec toi. Personne ne peut comprendre tous les sentiments que j'éprouve en ce moment. Je voulais seulement que les gens sachent que la vie est fragile. Au lieu de regarder ce que nous voulons, regardons ce que nous avons! On ne sait pas ce que demain nous réserve.

Je n'ai pas besoin de dire ton nom ni même nommer le cancer. Je veux seulement que les gens sachent à quel point tu es ma vie et par-dessus tout à quel point je t'aime et n'abandonne surtout pas!

Ta meilleure amie! xxxxx

*Érika Trépanier, Présecondaire  
CEA l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante: Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 37. Mon plus grand voyage

Nous avons tous un souvenir de voyage (qu'il ait été au bout du monde ou au bout de la rue) que nous gardons à jamais en mémoire... Le mien, je m'en souviens comme si c'était hier.

C'est sur la berge de la rivière des Ombles, perdue dans la vallée des hautes-terres de mon village isolé, que tout a commencé.

C'était un chaud matin du mois d'août et selon mon habitude, je profitais de ces jours de vacances pour me rendre à la rivière avec mon livre favori et ainsi abandonner mes tracas quotidiens au pied du seul arbre, droit et fier comme une vigie, veillant sur la vallée.

Il faisait chaud et la rivière chantait doucement... Le murmure des eaux se faisait berceur et mes paupières s'alourdissaient. Puis, ce fut le noir... Soudain, un cri perçant, venant de loin, me sortit de ma torpeur. Mes yeux s'ouvrirent sur un autre monde. La rivière était toujours là, mais son lit avait

grossi et ne sortait plus par la forêt, mais se dirigeait vers elle. Le foin et les hautes herbes, jaunies par le soleil, qui m'entouraient, avaient laissé place à un vaste pré verdoyant, parsemé de fleurs sauvages. Et plus au loin, derrière la ligne de la forêt, se dressaient de hautes montagnes. Une immense crête s'étendait vers l'est, les versants brillaient comme de l'argent et les sommets, blancs comme des couronnes de diamants, scintillaient sous les rayons du soleil.

À peine avais-je pris le temps de retrouver mes esprits, que le cri retentit de nouveau. Mes yeux se portèrent au ciel et je la vis. « Une mouette ! », m'écriai-je. Jamais un oiseau n'était venu jusqu'ici auparavant. Elle tournoyait lentement dans le bleu du ciel et sa blancheur était presque aveuglante. On aurait dit une perle façonnée par les nuages. À sa vue, je sentis mon cœur se briser et une immense nostalgie m'envahit.

Elle changea de direction et s'en alla vers le Nord, en direction des montagnes. Je ne pouvais en détacher mon regard et ses plaintes sonnaient comme un appel dans mon cœur. Comme une invitation à la suivre. Dans l'état d'émerveillement où j'étais, cette attraction inexplicable l'emporta sur la raison et, comme si cette même attraction avait pris le contrôle de mes jambes, je me mis en marche. C'est à la lisière de la forêt que le doute s'insinua en moi. Après tout, je ne savais rien, ni où j'étais ni où j'allais. Je ne voyais plus l'oiseau et ma raison reprenait sa place, jusqu'à ce que le cri se fasse entendre une autre fois, ce cri qui semblait remplir la forêt et s'écouler entre les arbres, jusqu'à retrouver le chemin de ma poitrine. Sans une minute de réflexion de plus, je m'enfonçai d'un pas décidé dans l'ombre des bois.

L'entrée de la forêt était sombre et dense de végétation, mais au fur et à mesure que j'avançais, le bois devenait de plus en plus lumineux et le sol de plus en plus nu. Je m'arrêtai un instant pour m'apercevoir que la lumière ne venait non pas du soleil, mais des arbres mêmes. Leurs longues et épaisses branches étaient garnies d'une multitude de feuilles dorées, traversées de veines d'argent, répandant une chaude et pâle lueur comme une centaine de soleils fragiles s'éveillant par un frais matin de printemps, après un rude hiver. Je ne peux dire combien de temps j'ai marché ainsi à travers ces lanternes vivantes, mon esprit s'étant égaré hors du temps, jusqu'à ce que j'aperçoive un fond bleu entre la cime des arbres. J'étais maintenant rendu au bout de la forêt, impatient de découvrir ce qui se cachait de l'autre côté.

À peine avais-je foulé le sol que mon arrivée fut acclamée par un immense chœur d'oiseaux. Dans le ciel, devant mes yeux, un véritable escadron de mouettes virevoltait gracieusement, comme de petits nuages portés par la brise. Puis, devant moi, elle s'y trouvait... l'immensité en personne. Elle s'étendait à l'horizon, plus loin que le regard. La mer.

Pour la première fois, je la voyais. Je sentis mon cœur se gonfler au son du rugissement des vagues et de la caresse du souffle salin sur mon visage. C'est le cœur plein de joie et les yeux humides d'émotion que j'avançai vers elle. Puis, soudain, un cri familier résonna dans ma tête. Mes yeux se refermèrent et s'ouvrirent sur un visage tout aussi familier. C'était Camille, ma sœur, qui me dit que maman me cherchait pour le souper. Je pris le livre toujours ouvert sur mes genoux, me secouai et lui répondis : « J'arrive ».

*Dimitri Martel-Roy, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA La Pocatière (La Pocatière), CS Kamouraska-Rivière-du-Loup  
Enseignante : Mireille Caron, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage*

---

## 38. Bananarama

Cette histoire se passe en Afrique centrale où vivait deux rois gorilles. L'un se nommait Cépasbonpantoute et l'autre Cespaspipirequeça. Dans chaque village, il y avait une façon différente de vivre d'un côté comme de l'autre et il y avait une guerre entre les deux villages qui durait depuis plusieurs décennies. Dans chaque communauté régnait la colère, car, dans chaque village, on disait : « Ils ne mangent pas comme nous autres ! Ils ne mangent pas la tarte aux bananes de la même façon que nous et c'est nous qui avons la meilleure méthode ! »

Un autre problème, c'est qu'il n'y a qu'une pâtisserie pour les deux villages et la pâtissière fait les tartes aux bananes seulement une fois par année. Dans chaque village, tous les habitants avaient toujours hâte à l'approche de l'heure fatidique lorsque les tartes sortaient du four.

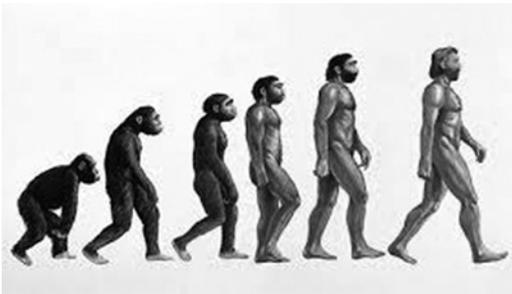
Cette année, contrairement à l'habitude, aucune odeur n'émanait du four de la pâtissière, au grand désarroi de tous les gorilles.

Dans chaque village, on commençait à s'inquiéter, car les habitants qui s'adonnaient à leur passe-temps favori, c'est-à-dire manger de la tarte aux bananes et s'épouiller les uns les autres, avaient peur de ne plus jamais manger de tartes aux bananes.

Au bout d'un certain temps, la grogne commençait à s'installer dans chaque village. À un moment donné, le président du conseil d'administration du village de Cépasbonpantoute vint voir son roi et lui dit : « M. Cépasbonpantoute, on a eu un conseil d'administration d'urgence hier soir. Nous avons une crise bananière, et tous les gorilles de notre village ne sont pas contents du tout et ils demandent pourquoi il n'y a plus de tartes aux bananes. De plus, ils sont obligés d'aller acheter leurs tartes aux bananes sur Internet et ainsi payer le triple du prix que ça vaut. »

Pendant ce temps, dans l'autre village, le roi Cépassipirequeça avait le même problème et il eut l'idée d'appeler son conseiller et lui demanda :

- Mon ami, aide-moi ! Que peut-on faire pour régler ça ?
- Va dans l'autre village et demande au roi s'ils ont trouvé une solution.
- Mais nous sommes en guerre, dit le conseiller.
- Ce n'est pas mon problème, vas-y !, dit le roi.



Le conseiller partit la tête basse en se demandant comment il pourrait bien faire pour aller dans le village sans se faire chatouiller à mort, supplice insupportable pour chaque gorille.

Pendant ce temps, dans le village voisin, on se posait la même question. Le roi

Cépasbonpantoute demanda à son conseiller de s'informer pour voir ce qui se passait avec les tartes aux bananes. Donc le conseiller partit, mais se demanda aussi ce qui allait se passer lorsqu'il arriverait dans l'autre village.

En marchant en direction de l'autre village, perdu dans ses pensées, le conseiller de Cépasbonpantoute entendit au loin un chant très assourdissant. On aurait dit Céline Dion qui avait très mal à la gorge. Plus il se rapprochait, plus ça lui faisait mal à la tête. Il commença à apercevoir au loin un autre gorille qui lui ressemblait, un gorille de l'autre village. Les deux gorilles se regardèrent fixement pendant très, très, très longtemps. Le conseiller du roi Cépasbonpantoute demanda à l'autre gorille qui il était.

– Je me présente. Je suis Acébon, conseiller du roi Cépassipirequeça.

– D'accord, moi je me nomme Acéduredelafeuille, conseiller du roi Cépasbonpantoute.

– Je pense que nous avons le même problème. Nous nous querellons pour une question de bananes et nous devons nous trouver une solution.

– Parfait, je suis d'accord avec vous M. le conseiller Acéduredelafeuille.

Pendant ce temps, dans les deux villages, on commençait à s'impatienter. Les gorilles n'en pouvaient plus d'attendre. Les gorilles de chaque village allèrent voir le roi de leur royaume respectif et lui demandèrent pourquoi ça prenait beaucoup de temps pour que leur problème soit réglé.

Les rois de chaque village leur disent «Soyez patients, soyez patients, un jour où l'autre, notre conseiller arrivera.»

Les gorilles surveillèrent chacun de leur côté pour voir si le conseiller arrivait. Soudain, ils virent au loin une silhouette. Plus elle approchait, plus ils voyaient que c'était leur conseiller respectif.

Les deux conseillers de chaque village demandaient à leur roi de s'entendre avec l'autre village, car nous sommes tous semblables. Nous croyons qu'ensemble, ce sera plus facile de trouver une solution. Il faut aller voir pourquoi la pâtissière ne fait plus de tartes aux bananes. Les rois étaient sceptiques, car cela faisait un million d'années que les deux clans étaient en guerre. Cependant, ils savaient qu'ils n'avaient pas le choix. Ils firent donc chacun de leur côté une réunion de village pour essayer de les convaincre que ce serait une bonne chose que les deux villages se réconcilient. On entendit des chuchotements et, à un moment donné, un cri d'acceptation se fit entendre dans les deux villages. Il était temps maintenant d'aller voir la pâtissière pour voir quel était le problème.

Les deux rois en personne décidèrent d'y aller. Rendus à la pâtisserie, ils ouvrirent la porte et il s'y dégageait une très bonne odeur de tarte aux bananes à l'intérieur. Ils étaient étonnés! Ils virent la pâtissière qui leur dit: « Bravo!, vous vous êtes finalement entendus. Vous savez, j'ai de petits espions partout! » Les rois ne comprenaient rien. La pâtissière leur a expliqué qu'elle avait essayé à plusieurs reprises de les réconcilier, mais en vain. La tarte aux bananes était la solution du dernier recours. « Savez-vous pourquoi je ne faisais plus de tartes? C'est parce que vous vous battiez l'un contre l'autre. Vous avez enfin trouvé une paix durable et désormais je n'en ferai non pas une chaque année, mais à tous les jours ».

Les deux rois et la pâtissière se prirent dans les bras et ils étaient si contents qu'ils s'épouillèrent chacun leur tour en mangeant leurs tartes aux bananes. Ils vécurent heureux à tout jamais.

*Pierrot Boucher, Intégration sociale  
CFGA des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay  
Enseignante: Paule Coutu, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

---

## 39. Le concours

Durant l'été 2012, un concours fut organisé par le Service Correctionnel Canada à travers tous les pénitenciers à sécurité moyenne du Canada, commandité par Walmart.

Le premier prix était une course de cinq minutes dans le magasin et le gagnant gardait tout ce qu'il ramassait.

J'étais alors détenu et j'y ai participé. Nous avions quatre heures pour remplir un questionnaire de mille questions sur divers sujets, sans droit de consultation de dictionnaire ou autre livre, en plus d'être confinés dans un local surveillé par un gardien.

À ma grande surprise, j'ai été le gagnant au Québec, obtenant un score de 860 sur 1000. Le plus proche avait eu 848 sur 1000.

La journée de la course au Walmart, il y avait le directeur de l'établissement, le commissaire en chef du SCC, le représentant de Walmart ainsi qu'un homme d'une firme de vérification pour s'assurer que tout soit légal.

Il nous informa des règles. J'avais 5 minutes pour parcourir les allées et remplir le plus de paniers que je pouvais, à condition que mon panier soit de l'autre côté de la ligne avant d'en prendre un autre, et que tout ce qui serait dans les paniers derrière la ligne me serait donné comme prix.

J'ai donc demandé au directeur et au commissaire si effectivement, tout ce que je mettrais dans les paniers, je pourrais les garder et les avoir avec moi en cellule et les utiliser sans restrictions. Les deux hommes répondirent oui, le directeur se permettant même de faire une blague en me disant que je pouvais ramasser autant de nourriture que je voulais. Je leur ai demandé de signer à côté de la mention « tout ce qui est dans les paniers derrière la ligne », ce qu'ils ont fait.

Je suis monté sur le comptoir à côté des caisses et j'ai regardé la configuration des allées pour savoir où se trouvaient les articles que je voulais, tout en parlant de nourriture, mais en regardant ailleurs. Avant de commencer, j'ai placé quelques paniers près de la caisse pour éviter de devoir les chercher et ainsi perdre de précieuses secondes. Je me suis préparé un plan dans la tête et, si je le respecte, ils vont rire jaune !

DRIIING ! La cloche sonne, annonçant le début de ma folle course dans les rangées du Walmart.

Je me dirige à l'opposé de la section nourriture, passe la section linge et jouets, j'arrête à la section petits articles ménagers, je prends un micro-ondes, une plaque à induction, une cafetière, un ensemble de poêles et chaudrons. Je place sur le dessus de la pile de trucs un miniréfrigérateur, je réussis à faire entrer un air conditionné portable sur la grille du bas, je retourne vers les caisses, en priant pour ne rien perdre, pousse le panier de l'autre côté de la ligne et repars aussitôt.

J'entends les hommes dire que ce n'est pas correct, je les ignore, il me reste 4 minutes encore, pas de temps à perdre avec eux. Je me dirige cette fois vers la section électronique, et hop ! Un téléviseur 32 pouces, un lecteur Blu-ray, un PS3, un 360, une Wii. Je fais une razzia dans la section jeux, films, et CD, mon panier déborde, pas grave, je continue.

Non, stop ! Coin ordinateur, faut que je me dépêche, je ramasse tout ce que je peux. Je prends un présentoir complet, j'en connais qui ne seront pas contents !

En revenant vers les caisses, je place des serviettes et des draps que j'ai pris en courant, sur le dessus du panier, pour cacher le contenu. Reste 2 minutes 30, cette fois je me dirige vers la section nourriture en passant par la section livres, je prends quelques livres et magazines. Tiens! Un autre présentoir comme celui de tantôt! Je le prends aussi!

Je prends le plus de conserves que je peux, de café et, en dernier, du fromage et de la viande. Je reviens aux caisses et franchis la ligne 2 secondes avant la fin, juste assez pour vider la section friandises de la caisse.

J'ai réussi à remplir 6 paniers en moins de 5 minutes, valeur totale de la marchandise: plus de 18 000 dollars. Le directeur et le commissaire ne sont visiblement pas contents. Ils passent environ 30 minutes à trier les articles et commencent leurs contestations officielles en lisant la liste des objets qu'ils refusent de me laisser. Je les laisse lire tout en prenant en note ce qu'ils décrivent.

Bizarrement, j'ai le droit de garder le miniréfrigérateur, la cafetière, les chaudrons, la plaque à induction et tous les autres gadgets et linge. Je leur ai finalement demandé de me dire pourquoi ils refusaient de me donner le reste des choses. Le directeur me répondit alors ceci: «Toutes ces choses sont interdites et, en plus, tu vas dépasser ta limite de 1500 \$ en cellule, donc, on ne te les laisse pas, mais on va les entreposer pour toi. Aussi, jamais nous n'aurions pensé qu'un gars comme toi choisirait autre chose que de la nourriture, et que tu remplirais 6 paniers en moins de 5 minutes!»

Moi, j'y avais pensé... Pourquoi vous aurais-je demandé à plusieurs reprises si «TOUT» ce que je réussissais à mettre dans les paniers, je pouvais le garder en cellule et l'utiliser sans restrictions? Vous n'avez vu que mon obésité et pensez que je ne penserais qu'à la bouffe et que je courrais comme une tortue...

Les règles du concours sont claires et précises. En plus, vous avez apposé votre signature devant témoins à la mention «Tout ce qui est dans les paniers derrière la ligne.» Donc, j'ai le droit de garder tout et de l'utiliser sans restrictions. Vous auriez dû y penser avant, surtout que vous avez affaire à un détenu qui a quand même eu 860 sur 1000 à votre concours d'intelligence...

Ils m'ont donc remis toutes les choses, incluant les deux présentoirs, qui eux, étaient remplis de cartes prépayées pour Internet, le cellulaire, iTunes,

Xbox Live, etc. Je savoure ma victoire en me préparant un bon gros steak et BIP! BIP! BIP! Quoi? Le détecteur de fumée? NOOOOON! Ce n'est que mon cadran qui me réveille et AAAAAH! Ce n'était qu'un rêve!

*Luc Mathieu, 2<sup>e</sup> cycle  
Établissement La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 40. Mère-grand, où êtes-vous ?

Il était une fois, une jeune fille nommée Sophia. Elle vivait dans la grande ville de Montréal. Par une belle journée de septembre, elle décida d'aller rendre visite à sa grand-mère. Quand elle l'avait appelée la semaine passée, elle s'était rendu compte que sa mamie n'allait pas bien.

Elle lui prépara un petit sac à lunch avec une soupe, y ajouta une baguette de pain et un morceau de fromage. Elle décida d'y aller à pieds, car sa grand-mère ne vivait qu'à quelques rues de chez-elle.

En passant devant la boulangerie, elle s'arrêta pour prendre deux croissants au chocolat. Elle se dit qu'elle pourrait aussi préparer un bon thé chaud. Ce serait un vrai délice! Sur le point de sortir de la boulangerie, elle eut de nouveau ce sentiment qu'elle avait déjà eu plusieurs fois ce mois-ci... Le sentiment précis d'être observée. Elle jeta rapidement un regard autour d'elle, mais elle ne vit que des gens occupés. Sophia se dit qu'elle devait s'imaginer des choses.

Elle continua son chemin. En passant devant la bibliothèque, elle se dit qu'elle pourrait prendre un livre pour sa mamie. Elle prit son temps pour choisir quelque chose qui lui plairait vraiment. Une demi-heure plus tard, elle reprenait sa route.

Quand Sophia arriva chez sa grand-mère, les bras pleins, elle décida de sonner plutôt que d'utiliser sa clé. La porte s'ouvrit... Ce n'était pas sa grand-mère qui répondit... Un inconnu se tenait sur le pas de la porte...

Qui était-il? Que faisait-il chez sa grand-mère? Ou était sa mamie?

– Bonjour, dit-elle avec un peu de surprise. Est-ce que ma grand-mère est là?

L'inconnu lui barrait la vue.

– Votre grand-mère n'est pas là. Elle est partie faire quelques courses. J'imagine que vous devez être Sophia?

– Oui et vous êtes?

L'inconnu regarda Sophia droit dans les yeux et lui offrit son plus beau sourire...

– Je m'excuse, j'aurais dû me présenter. Mon nom est Julien, je travaille pour votre grand-mère. Je viens faire son ménage toutes les semaines.

– Elle ne m'en a jamais parlé...

L'inconnu semblait surpris.

– Ah! ça m'étonne! Elle a peut-être oublié. Ça ne fait que trois semaines que je viens. Installez-vous. Tenez, je vais vous aider avec vos paquets.

Julien prit les sacs des mains de Sophia et les déposa sur la table.

– Je vous laisse serrer tout ça, dit-il. Voulez-vous que je vous prépare un thé avant de continuer mon travail?

– Non, ça va. Je vais me débrouiller.

« Ma grand-mère serait rendue avec un homme de ménage... Ma mamie est la personne la plus rangée et la plus propre que je connaisse », pensa-t-elle. Sophia, c'est vrai, l'avait trouvée un peu moins énergique la dernière fois qu'elle lui avait parlé au téléphone. Mais sa grand-mère lui avait bien assuré que c'était la grippe qui l'affectait. Peut-être qu'elle devrait venir la voir plus souvent... Oui, sa mamie avait 72 ans, mais elle avait toujours été une personne très active. Elle faisait encore du bénévolat au centre communautaire et faisait de l'aquaforme deux fois par semaine.

Sophia regarda l'horloge au mur. Déjà une demi-heure qu'elle attendait. Elle avait rangé ses provisions au réfrigérateur. Elle se disait qu'elle pourrait faire réchauffer la soupe quand sa mamie arriverait.

Elle entendit le bruit de la balayeuse s'arrêter. Sophia décida d'aller demander à Julien si sa grand-mère avait mentionné quand elle reviendrait. En arrivant dans la chambre, elle vit Julien qui rangeait la balayeuse. Mais ce qui attira son attention, ce fut le lit défait... Sa mamie ne serait jamais partie sans avoir fait son lit... Sophia sentait une nervosité grandissante lui serrer le ventre... Quelque chose n'allait pas... Où était vraiment sa Mamie?

Sophia se retourna pour sortir de la chambre et tomba nez à nez avec Julien.

– Vous cherchiez quelque chose?

– NON... Non, je voulais juste vous demander si vous saviez quand ma grand-mère allait revenir?

– Elle ne m'a pas mentionné combien de temps ça prendrait, mais je suis sûr qu'elle reviendra bientôt. Elle ne part jamais très longtemps...

– D'accord, je vais attendre encore un peu et après je vais y aller. Je reviendrai une autre fois.

– Mais non... Attendez-la. Elle serait tellement déçue de savoir que vous êtes venue et qu'elle ne vous a pas vue...

Elle regarda Julien et, sans savoir pourquoi, elle eut cette impression de l'avoir déjà vu quelque part...

Elle retourna au salon. En passant, elle aperçut du courrier sur la commode. Un peu indiscreète, elle décida d'y jeter quand même un coup d'œil... Elle s'aperçut que le courrier datait de quelques jours. Et aucune enveloppe n'avait été ouverte... Il vint tout à coup une idée à Sophia... Si sa grand-mère était sortie, elle aurait pris son manteau et sa bourse. Elle se dépêcha d'aller vérifier dans le placard de l'entrée... Son cœur s'arrêta presque de battre quand elle aperçut la bourse de sa mamie bien rangée sur l'étagère du haut et son manteau bien accroché sur le cintre... Sa grand-mère n'était pas sortie. Que lui était-il arrivé? Sophia ne savait pas si elle devait partir en courant, mais elle se disait que si sa grand-mère était encore là, elle devait la sauver. Elle décida de retourner voir dans la chambre, peut-être trouverait-elle quelque chose qui lui indiquerait où était sa mamie. Elle entendait Julien dans la salle de bain au fond du couloir, elle pouvait donc se rendre dans la chambre sans danger. Malheureusement, elle ne trouva rien qui puisse lui indiquer ce qui était arrivé. Elle entendit soudain un bruit sourd dans la

garde-robe... Elle fut stupéfaite d'y découvrir sa grand-mère bâillonnée, les mains et les pieds attachés. Elle avait une blessure au front. Elle voulut se dépêcher pour la sortir de là, mais elle sentit dans son dos la présence de l'inconnu... Elle se retourna et le vit. Il s'avança vers elle. Avant même de réfléchir, elle se précipita sur lui et le poussa de toutes ses forces. Julien tomba à la renverse et se frappa la tête sur le bord du bureau... Sophia recula croyant qu'il se relèverait, mais il ne bougeait plus. Elle se dépêcha de sortir sa grand-mère de là. Elles se réfugièrent chez la voisine...

Quelques heures plus tard, au poste de police, Sophia essayait encore de comprendre ce qui était arrivé. L'enquêteur lui dit qu'il y avait des photos d'elle placardées partout sur les murs chez Julien. Il faisait du bénévolat avec sa grand-mère et il avait rencontré Sophia quand elle était venue une fois faire du bénévolat avec sa mamie. Depuis ce temps, il la suivait partout... D'où ce sentiment d'être souvent observée.

*Linda Côté, 1<sup>er</sup> cycle*

*Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu*

*Enseignante : Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 41. L'histoire de ma vie

Je vais raconter mon histoire du tout début, au moment où moi, le petit oisillon sortit de sa coquille. Quand j'ai mis mon bec dehors pour la première fois, j'ai su que je voulais faire de grandes choses dans la vie. J'étais remplie de courage et de confiance en moi, bref, j'ai passé toute mon enfance dans mon nid avec ma mère et mon grand frère. Un jour, ma mère m'a dit la même chose qu'elle a dite à mon frère, qu'il faut que je m'envole puisque je suis un oiseau et que tous les oiseaux s'envolent de leurs propres ailes pour vivre leur vie.

Le grand jour est arrivé, je suis là, les deux pattes sur le bord de mon nid à regarder en bas, en espérant de ne pas tomber de mon nid parce que je suis très haute. Quand je regarde à terre, je vois des fleurs qui ont la grosseur d'une puce, ça me fait bien rire de nervosité, mais ma mère veut que je me concentre, alors je regarde devant moi. Je vois le ciel et que du bleu avec des petites boules

blanches, c'est très joli, alors, ça ne doit pas m'inquiéter. Après 30 minutes à faire le piquet, je décide finalement d'ouvrir mes ailes et de me lancer.

Je n'en reviens pas, c'est comme si je flottais. Il y a ma mère et mon frère à mes côtés. Eux, ils ont l'air d'avoir moins de difficultés, contrairement à moi, j'ai l'air d'une balloune qui se dégonfle dans les airs. D'un coup, je commence à avoir mal à mon aile droite, je ne peux plus voler, je descends peu à peu. J'ai beau crier à ma mère et à mon frère, mais ils sont rendus bien trop loin. Ils ont vu que je volais bien, alors, ils m'ont laissée toute seule. C'est une grosse erreur puisque je tombe de plus en plus vite, les fleurs que je voyais si petites se mettent à grossir très vite, vite comme ma peur qui s'empare de moi. J'essaye de voler de toutes mes forces, mais j'ai tellement mal à mon aile que ça ne fait que me faire tomber plus rapidement. Ce qui me semblait interminable n'a pris que quelques secondes avant que je m'écrase au sol. Je n'ai même pas senti le choc. Je suis déjà inconsciente. Il y a juste du noir, je pense que je suis dans un autre monde.

Peu à peu je reprends conscience, j'ouvre tranquillement mes yeux et je vois ma mère qui a l'air si inquiète. Je ne comprends rien, cependant je ne pose aucune question. Tout ce que je souhaite, c'est de retourner dans mon nid. Je passe deux années entières à avoir des tests, ma mère me dit que j'ai une maladie. D'après ce que je comprends, la maladie était endormie en moi et quand j'ai volé, ça l'a réveillée. Dans la langue des humains, on appelle ça la leucémie. Je suis trop jeune pour m'inquiéter avec ça, c'est ma pauvre mère qui prend tous les coups. Pendant ces deux longues années de tests et de médicaments, je n'ai qu'une chose à faire, les laisser me guérir. J'ai fait un beau voyage gratuit à Walt Disney, c'est Rêves d'enfants qui a fait en sorte que je puisse y aller. Ça m'a fait oublier que je suis malade. Une chance que je suis jeune, perdre mes plumes à cause de la chimiothérapie ne me dérange pas plus que ça.

Enfin, le jour que j'attendais avec tant d'impatience arrive. Je suis chez moi, dans mon nid douillet. Je retourne quand même à l'occasion voir ceux qui m'ont guérie, mais plus les jours passent et moins je les vois. Maintenant que je suis guérie, ma mère veut que j'essaye encore de voler, je ne peux pas dire non puisque je suis un oiseau et que je dois voler. Alors, je recommence comme au tout début, je mets mes pattes sur le bord du nid, cette fois-ci, je ne regarde pas au sol et je fonce droit devant moi, toujours remplie de courage et de confiance en moi. Je n'ai plus l'air

d'une balloune qui se dégonfle, j'ai plutôt l'air d'un bel oiseau qui vole aux côtés de sa mère et de son grand frère, en chantant une belle mélodie. C'est le plus beau jour de ma vie, j'arrive enfin à voler, ma vie peut maintenant commencer.

Finalement tout finit bien ! C'est certain que je ne suis pas comme les autres oiseaux, j'ai des séquelles et je ne vole pas parfaitement, mais je suis encore jeune et ma vie ne fait que commencer. Mes amies et ma famille sont là pour me soutenir et même Leucan est encore là pour moi. Je réussis à vivre avec mes séquelles et les personnes m'aiment comme je suis. Je réussis ma vie à ma façon. Ça fait 15 ans cette année que je suis guérie et je suis heureuse de m'en être sortie. Pour finir en beauté, je souligne que ceci est une histoire vraie, mais vécue dans ma peau, en être humain.

*Fannie Coulombe, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières  
Enseignante : Nicole Pilon, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

---

## 42. Le Seigneur des mers célestes

Dans le Grand Nord vivait une tribu d'Inuits nommée Thakas. Peuple sédentaire spécialisé en pêche en haute mer, il vivait sous l'emprise du démon des mers célestes Neiul. Chaque année, durant le solstice d'hiver, ils devaient offrir un enfant en sacrifice afin que le démon leur accorde six mois de chaleureuse clarté.

Cette année, le tristement élu était Tolky, 13 ans, un jeune plein d'ambition, rusé et vif d'esprit. En secret, il avait élaboré un plan. Il cacherait un filet dans son anorak qu'il attacherait préalablement à une troupe de chiens de traîneau et, quand Neiul viendrait prendre son âme, il le piègerait dans son filet et l'extirperait hors de l'eau où il lui infligerait l'estocade à l'aide de sa fidèle corne de morse affûtée tel un rasoir.

La triste journée était finalement arrivée. Toute la tribu était rassemblée dans une douce psalmodie funèbre. Tour à tour, ses membres remercièrent le jeune Inuit de son sacrifice et lui assura que son nom sera gravé et à jamais honoré sur le mégalithe ancestral. Tolky embrassa sa grand-mère et se rendit en traîneau au rocher des suppliciés.

Tout était prêt. Il songeait déjà à son triomphe quand l'heure de vérité arriva. La mer se déchaîna. Des vagues de deux mètres de haut jaillirent des abîmes. Devant le jeune garçon, une large créature se tenait à moitié hors de l'eau. Peau écailleuse de pigments ternes, munie d'une large mâchoire qui fendait verticalement, l'imposante créature devait mesurer six mètres. Tolky resta glacé une dizaine de secondes. Quand Neiul fut suffisamment proche, l'Inuit rassembla son courage et lança le filet sur l'oppresseur ancestral. Le lancer fut parfait. Le filet se prit fermement autour de la tête et du haut du torse du démon. Tolky donna un bref ordre à ses chiens afin qu'ils l'extirpent hors de l'eau. Tout se déroulait comme prévu. Le garçon saisit son fidèle tranchant et s'apprêta à infliger le coup de grâce, quand tout à coup, avant même que le garçon n'ait le temps de cligner des yeux, le démon déchira le filet, empoigna Tolky par la mâchoire inférieure et le souleva huit mètres dans les airs. Prise de panique, la victime assena frénétiquement des coups à la grande main écailleuse, mais cela s'avéra bien vain. La lame de Tolky se brisa sans même infliger une seule coupure.

Bien que Neiul était dénué de yeux apparents, l'Inuit pouvait sentir son regard perçant sonder et violer les abîmes de son âme. Une lourde voix rauque écorcha l'esprit du garçon: «Arrogance! Toi qui désires vivre, j'exaucerai ton souhait, mais sache que toute ambition a un prix!» Le Seigneur des mers célestes leva son bras gauche vers les cieux et dans un dialecte archaïque, il poussa un long hurlement qui subjuguait ciel et terre. La réalité tout entière semblait se distordre dans la douleur. Une vague noire de dix mètres se leva des abysses et alla s'abattre en direction du village, réduisant à néant tout sur son passage.

Tout en ricanant, Neiul déposa le jeune Inuit au pied des ruines gelées, qui furent autrefois son village, et disparut en un miasme ténébreux. Tolky, figé par le poids de sa propre arrogance, resta tétanisé durant trois cycles lunaires où il mourut gelé sous le crépuscule désormais éternel.

*Jérémie Robert, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke  
Enseignant: François Faucher, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

---

## 43. La vieille dame

Une vieille dame vivait ses derniers jours seule. Elle s'ennuyait beaucoup depuis le départ de son défunt mari. Elle en venait même des jours à souhaiter aller le rejoindre. Elle était devenue très maigre : avec l'âge, la faim n'était plus aussi présente et manger seule était d'un tel ennui qu'elle oubliait régulièrement de se nourrir.

Elle s'était assise devant la fenêtre donnant sur la cour, se remémorait les moments passés avec son époux. Ses joues, couvertes de larmes qui coulaient comme la pluie sur les feuilles des arbres. Elle n'avait pas encore mangé, n'ayant pas encore trouvé la force de s'en faire. Elle resta ainsi pendant un bon moment. Dehors, la douce pluie d'été avait fait place à un orage et le vent hurlait aux fenêtres. Le tonnerre grondait et tenait en éveil la dame qui avait pour habitude de se réfugier dans les bras de son amant par de tel temps. Ce jour-là, elle vit à la fenêtre celui pour qui elle reprendrait goût à la vie. Une grosse bête jaune entra sur sa propriété et s'approcha de sa demeure avec peine. La dame avança vers les carreaux et mit ses mains autour de son visage pour mieux distinguer l'inconnu. C'était un gros matou jaune à l'oreille déchirée et ses cicatrices parlaient pour lui de la vie qu'il a vécue. Il s'immobilisa devant sa fenêtre, s'assied, releva la tête et pendant un instant l'observa. Soudainement, il se leva d'un air déterminé, la regarda doucement, et lui lança un « miaou » qui fut vite étouffé par l'orage. Elle avait très bien compris l'appel à l'aide qui venait de lui être lancé. La maîtresse des lieux ne fit qu'un bond pour atteindre la porte. Elle sortit sans même revêtir un pardessus. Elle avança sans crainte vers la bête, qu'elle prit dans ses bras et amena chez elle.

Le pauvre était sale et tout trempé. Il se tenait avec peine debout et semblait affamé. Elle avait l'âme si sensible, ne pouvait rester là sans lui venir en aide. Elle le déposa sur un amas de couvertures et doucement l'essuya, puis le laissa dormir. Au matin, son invité était sec et avait repris des forces. Il entreprit de visiter les lieux qui, contrairement à ce qu'il avait connu, étaient chaleureux et douilletts. La dame l'entrevit passer d'une pièce à l'autre le ventre bas et les pattes courtes. Il fit le tour de la demeure et après s'être assuré de ne pas avoir de compétiteur, il prit ses aises. Son ventre gronda, l'odeur de la nourriture que la dame préparait l'avait interpellé. Lui qui n'avait vécu que de sa chasse ne trouvait rien de valorisant dans le fait de se faire offrir sa pitance. Pour se donner bonne conscience, il devait agir. Il commença par se faufiler, à plusieurs reprises, entre les jambes de la dame, cela la fit ricaner. Elle dut faire preuve de prudence pour ne pas trébucher.

Non satisfait de l'attention qu'il avait suscitée, il bondit sur le comptoir. À grand coup d'yeux doux et de « ronron », il tenta de charmer la veuve. Elle fut très surprise et s'esclaffa de rire de le voir rouler ses mécaniques. L'heure du repas retrouvait un peu de gaieté. Elle s'installa au salon, comme ils en avaient l'habitude de faire, son mari et elle, depuis leur retraite. Certains jours, le souvenir de son époux était si présent qu'elle pouvait sentir sa présence à ses côtés.

Ce jour-là par contre, ses pensées étaient tournées vers ce nouveau compagnon. Les jours passèrent et la tristesse de ses traits faisait place au sourire qui éclairait à nouveau son visage. Lors des jours de pluie et d'orage, son velu copain venait se blottir dans ses bras pour la réconforter. Parfois, elle en venait à se dire que c'était son défunt époux qui lui avait envoyé ce nouvel amour pour lui permettre de tenir bon et d'attendre son tour.

*Patrick Tremblay, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA de Windsor (Windsor), CS des Sommets  
Enseignantes : Sylvie Routhier et Catherine Frappier, Syndicat de l'enseignement  
de l'Estrie*

---

## 44. Éléonore et le pouvoir secret

- Mais enfin vous n'y pensez pas ! Ça pourrait le tuer.
- Ou vous tuer...
- Baliverne ! Tout ceci n'est fondé que sur des suppositions, Thomas. Vous n'avez rien de concret.
- Certes, je me dois de l'admettre. Alors, recommençons depuis le début. Racontez-moi tout et ne négligez aucun détail, il y va de la plus haute importance si nous voulons mettre fin à tout cela.

Éléonore Beauchamp, issue d'une bonne famille aisée et prospère, menait une existence pour le moins rangée avec tout l'amour et le confort dont elle était en droit d'exiger, et ce, depuis sa plus tendre enfance. Cependant, depuis le tragique décès de son père, que Dieu ait son âme, des événements pour le moins étranges se produisaient. Elle était assise dans l'une des chaises en velours rouge des plus confortables qui meublaient le bureau de

Thomas. La tension était palpable. Thomas, grand, svelte et de bonnes manières se tenait là debout devant elle, lui lançant des regards à la fois interrogateurs et impatientes.

– Je revenais de la colline, dit Éléonore en essayant de contenir les émotions qui se bouscuaient toutes en même temps. Je suis entrée à la maison en compagnie de mon frère cadet et de ma sœur aînée. Ils ont pris les devants et en passant devant le salon, ils ont aperçu un homme couché sur le canapé de mère en rotin blanc, couvert d'une couverture blanche. Stephen, mon frère, nous somma de ne pas bouger pendant qu'il allait courageusement voir de qui il s'agissait. Il nous lança un regard accompagné d'un sourire, il connaissait l'homme et, d'après le visage de mon très cher frère, nous le connaissions par le fait même. Nous nous sommes donc avancés, ma sœur et moi, pour satisfaire notre curiosité, mais également pour atténuer la crainte qui commençait à nous envahir peu à peu. Effectivement, nous le connaissions. Il s'agit d'un bon ami de mon père. Je devrais plutôt dire *c'était* un bon ami de mon père puisque comme vous le savez, Thomas, est décédé il y a de ça maintenant 3 ans.

– Oui, je me rappelle tout le malheur et le chagrin qui vous tenaillaient à l'époque.

Théodore Pontbrianb était affectueusement surnommé Popo, allez savoir pourquoi. Il était toujours le bienvenu dans notre maison, avec ou sans invitation. Éléonore continua de raconter son histoire. Elle s'était agenouillée devant lui en remarquant les traits tirés et plissés de son visage. Les années et la fatigue l'avaient ravagé. Il ne restait plus qu'un corps meurtri par le temps, à peine capable de se lever seul. Il tenta de s'asseoir avec tant de difficulté qu'Éléonore ne put s'empêcher de l'aider à se mouvoir. De ses immenses yeux noirs, il la regarda d'une intensité saisissante. Éléonore ne put s'empêcher de lui demander d'une voix tremblante, mais ferme à la fois, pourquoi il était dans ce lamentable état. Pas de réponse. Éléonore lui fit comprendre qu'elle ne le laisserait pas tomber ainsi, qu'elle ferait tout en son pouvoir pour qu'il puisse se rétablir dans les meilleurs délais. Après tout, il lui restait encore de merveilleuses années à vivre. Elle lui avoua avec étonnement qu'elle l'aimait et qu'il n'avait aucune idée à quel point elle tenait à lui. Cela provoqua chez l'homme une réaction immédiate. Il serra affectueusement le visage d'Éléonore entre ses mains avec un regard plein de tendresse. Plus elle le regardait, plus le visage de l'homme changeait, se déformait. On aurait dit qu'il était possédé par le démon. Une odeur de chair putride vint au nez d'Éléonore. Popo s'avança comme pour sceller ses lèvres contre les siennes.

– Si tu m’aimes, alors ce soir tu seras mienne, lui dit-il en se laissant tomber sur elle de sorte qu’elle se retrouva étendue par terre.

Popo répétait continuellement cette phrase en tentant de rejoindre sa bouche. Il y avait erreur. Elle l’aimait certes, mais pas comme il l’entendait, ce n’était que purement platonique, rien de plus. Il saisit la main de la femme et d’un énorme couteau qu’il sortit du matelas lui coupa l’intérieur de la main en un mouvement diagonal de gauche à droite, de haut en bas. La douleur devint rapidement insupportable. Se débattant tant bien que mal, elle réussit à se libérer et courut dans sa chambre. Elle verrouilla à double tour et colla son oreille sur la porte pour tenter de capter quelques bribes des paroles de son agresseur.

– Toi seule as ce pouvoir, Éléonore, toi seule peux le faire et crois-moi, un jour, ton pouvoir m’appartiendra, que tu le veuilles ou non.

Mais de quel pouvoir pouvait-il s’agir? De quoi parlait cet homme horrible dont elle ne reconnaissait plus le visage? La curiosité d’Éléonore fut piquée à vif, elle n’avait nulle intention de laisser passer ces paroles sans en vérifier la véracité. Elle se retrouvait donc là, dans le bureau de Thomas, spécialiste de magie blanche et de spiritisme. À SUIVRE!

*Sonia Bossé, Intégration socioprofessionnelle  
Centre Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs  
Enseignante : Ariane Martin, Syndicat de l’enseignement des Bois-Francs*

---

## 45. Cauchemar

Elle se réveilla en sursautant, le cœur battant à tout rompre, le corps en sueur. Elle regarda dans tous les sens, effrayée, encore tremblante d’émotions. Après quelques secondes, elle constata que ce n’était qu’un autre cauchemar. Elle regarda l’heure, 2 heures 17 du matin. Elle était assise dans son lit, dans sa chambre, elle était saine et sauve, en sécurité. Elle ne courait aucun danger, pourtant... Son passé la hantait, il la suivait comme son ombre. Après quelques minutes, son cœur recommença à battre à un rythme régulier. Ce souvenir lui causait une douleur intense à la poitrine, si intense qu’elle avait peine à respirer. Des larmes perlaient au coin de ses yeux, elle avait eu peur, tellement peur d’être à nouveau la victime de son rêve, peur que ce rêve ne

soit la réalité. C'était toujours le même cauchemar, toujours le même homme allongé sur elle, toujours ce même regard cruel, ce sourire qui la dégoûtait. Elle le revoyait profitant d'elle, de son corps, de son être. Elle sentait le poids de son corps sur le sien. Elle sentait encore l'odeur d'alcool qu'il dégageait, les mains de cet homme glissant sur son corps, ces gémissements de plaisir. Ce n'était qu'un rêve, pourtant elle le revoyait comme si tout venait de se passer. Elle revivait ce moment chaque nuit. Chaque soir, il était à sa rencontre, prêt à lui faire mal avec ces douloureux souvenirs, prêt à lui rappeler que ces moments avaient déjà existé. Un rappel de sa douloureuse vie. Cet homme l'avait détruite sans aucune culpabilité. Elle se sentait déstabilisée, détruite, elle pleurait, elle le haïssait. Elle pleurait silencieusement dans la sombre nuit. Qu'avait-elle fait pour que la vie lui fasse subir une torture aussi intense que celle-ci? Elle alluma la lumière pour se réveiller un peu. Elle se leva, regarda par la fenêtre et elle l'ouvrit. Le vent caressa son visage fin, un vent doux et paisible, ni trop froid, ni trop chaud. Cela la réconforta légèrement de voir à quel point tout était calme dehors. Ce souvenir cesserait-il de la tourmenter? Pourrait-elle vivre un jour sans cette douleur qui la brûlait à l'intérieur? Elle savait ce qui lui avait été arraché, elle savait que plus rien ne serait comme avant. Elle laissa couler une larme sur sa joue, cette pensée la pénétrait jusqu'à l'intérieur de ses os. C'était la réalité, une dure réalité. Elle ne voulait plus exister, elle voulait disparaître et ne plus jamais rien ressentir. Elle fixa sa fenêtre plus intensément. Elle ouvrit la fenêtre plus grande et elle l'enjamba. Elle regarda en bas, c'était haut, très haut, mais elle n'avait pas peur. Elle regarda le ciel quelques instants puis inspira à fond. Bientôt, elle ne sentirait plus rien. Elle se décida et sauta. Elle se sentait voler, les yeux fermés, elle se sentait déjà mieux. Elle esquissa un léger sourire sur son visage, elle était heureuse pour la première fois depuis si longtemps. Elle toucha le sol avec un énorme choc, elle sentait une douleur physique. Mais cette douleur ne serait plus là dans peu de temps. Enfin, le moment était venu. Elle se sentait partir, elle quittait la vie, son corps et toute cette douleur. Elle ferma les yeux et poussa son dernier souffle. Tout ce cauchemar était enfin terminé.

*Noémie Lamoureux, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante : Louise Lévesque, Syndicat de l'enseignement  
de la région de Drummondville*

## 46. Bel ange, tu me manques

11 septembre 2013 : cette date, je ne l'oublierai jamais, elle est maintenant gravée à jamais dans ma mémoire. Depuis que toi, grand-maman, tu as fermé les yeux, emportée par les bras de Morphée pour un long sommeil, depuis que tu as donné ton dernier souffle au prochain vent d'automne, mais surtout depuis que tu as enfin déployé tes ailes d'ange que tu attendais avec impatience, après tous ces mois de combat et de souffrance.

Quand j'y repense, même si c'était toi qui étais atteinte de ce cancer, il m'avait autant atteinte, il me détruisait autant qu'il te détruisait, on était atteintes toutes les deux.

Je ne voulais pas y croire, non je ne voulais pas croire que j'allais perdre une personne qui m'était chère, je ne voulais pas qu'il m'enlève ma grand-maman, je ne voulais pas perdre la chaleur de tes bras lorsque que tu me faisais un câlin, ton humour qui me faisait toujours rire, nos « games » de cartes l'après-midi, même s'il m'a fait pleurer plusieurs nuits pendant des mois, même s'il m'a donné une petite lueur d'espoir que je pouvais vivre encore longtemps ces moments que je chérissais tant, ils sont maintenant rendus que des souvenirs.

J'aimerais tellement que tu sois encore là avec nous, avec moi, j'ai beaucoup de choses à te raconter depuis que tu es partie, comme mon retour aux études, une expérience de travail que j'ai vécue cet été, mes nouveaux projets, je sais au fond de moi que tu aurais été tellement fière de moi !

D'une part, je me sens chanceuse qu'avant que tu nous quittes pour le paradis, tu aies été là pour l'anniversaire de mes 18 ans. Et à mon bal des finissants, je me souviendrai toujours d'être allée te voir à l'hôpital avec ma robe de bal avec maman. Tu pleurais tellement parce que tu me trouvais belle et que tu savais que je serais la seule que tu verrais.

Grand-maman, tu me manques tellement, je dois t'admettre qu'il m'arrive encore d'espérer que ce soit un cauchemar, de pleurer ton absence le soir rendue dans mon lit.

Ça fait un an que tu es partie au paradis, on va fêter un deuxième Noël sans toi, je vais fêter mes 20 ans sans toi, on va vivre plein de choses sans toi, mais je sais que quelque part là-haut, tu es avec nous !

J'espère que le paradis prend soin de toi, que tu es heureuse et que tu ne souffres plus. C'est avec le cœur gros et les larmes aux yeux que je te dis je t'aime et attends-moi.

*Alexandra Maurice, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke  
Enseignante : Renée-Claude Hallé, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

---

## 47. Éclat d'argent

Le ciel azuréen et abyssal, transpercé par une pléiade d'étoiles scintillantes comme des fragments de diamant, s'étalait dans son infinité, mais cependant, ce n'était qu'une minuscule lucarne ouverte sur l'univers.

Tandis que d'une part de nouveaux astres émergent sans cesse, d'une autre part d'autres agonisent par milliers. Certains s'éteignent et s'écroulent en une fraction de seconde, laissant derrière eux une traînée de poussière d'étoiles scintillantes à travers le firmament. Lorsqu'elles se dévoilent, les nuits sans lune laissent entrevoir un sillon lactescent dans lequel dansent des myriades d'étoiles lumineuses, notre galaxie. Enroulée en vortex dans un disque recouvert de particules d'argent, notre nébuleuse déployait toute sa splendeur et ses énigmes. À cet interstice, les yeux des hommes ne pouvaient en déceler les secrets, mais c'est en scrutant sa profondeur que l'on découvrit une autre dimension presque incalculable, l'infini.

Quelque part, à un temps précis, quelque chose attendait... Et lorsque ce jour fut enfin arrivé, un nuage de gaz et de poussières cosmiques épais s'était formé. Pendant des siècles, une énergie incommensurable s'était accumulée, de plus en plus dense avec les années. À l'échelle atomique, cette énergie était devenue impossible à maîtriser, et ce, malgré l'acharnement frénétique des molécules qui tentaient aussi bien que mal de préserver les liens précieux qui les unissaient. La force qui avait été déployée avait donné naissance à tout ce qui existe, tel que nous le connaissons. Une telle création nécessitait des lois afin de préserver l'ensemble de tout ce qui avait été créé. C'est précisément là que Gravité, Centrifuge et Attraction font leur entrée et tous suivent les lois clairement dictées par leurs créateurs, les atomes. Les planètes tournent autour de leur soleil sur un champ de gravitation bien précis, tel un électron sur sa couche électronique qui orbite autour

de son noyau. Les astres s'unissent pour former les constellations, comme les substances pures forment des liaisons. De nouveaux mondes sont créés, de nouvelles molécules sont formées.

Si les astres avaient plusieurs vies, ils n'étaient pas éternels. Les plus chauds rayonnaient en bleu et les plus froids se remplissaient de rouge. Ainsi, l'histoire de la vie se lisait sur la carte du ciel depuis la Terre. En reculant dans le temps, on avait reconstitué l'existence du monde, de la complexité des atomes jusqu'au refroidissement de l'atmosphère, de la formation de la matière jusqu'à la création des galaxies. L'univers qui, au départ, n'était presque rien et qui était devenu gigantesque de quelques milliards de milliards de kilomètres. L'espace et le temps n'en finissaient plus de grandir, l'univers s'étendait en permanence entraînant dans son expansion des galaxies qui ne cessaient de fuir...

Le ciel possède encore d'autres richesses insoupçonnées et peut-être la réponse à cette énigme éternelle qui échappe au savoir de l'homme et à son entendement, l'origine de la toute première parcelle du cosmos. Et si la vie naissait d'un éclat d'argent!

*Amélie Larouche , 2<sup>e</sup> cycle  
Centre St-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes  
Enseignante : Monique Doyon, Syndicat de l'enseignement de la région  
de Drummondville*

---

## 48. Le rêve d'Annabelle

Par un beau samedi matin, dans une petite ville proche de New York, Annabelle Collins, une femme de quarante ans se réveille au côté de son mari Julien. Il lui demande si elle a bien dormi. Elle lui dit qu'elle a bien dormi. Peu de temps après, deux petits garçons entrent dans la chambre. Les garçons ont trois ans et quatre ans. La famille se lève pour aller prendre son petit déjeuner. Environ deux heures plus tard, la famille se prépare pour aller au parc. Les garçons s'amuse bien. Vers onze heures, ils retournent à la maison. Vers midi, la famille mange. Vers treize heures, les deux petits garçons vont faire leur sieste. Les deux parents font des tâches pour la maison. Julien travaille dans son garage pendant qu'Annabelle monte dans l'escalier pour laver les fenêtres. Quand tout à coup, elle fait une chute. Julien entend

sa femme crier. Il va voir si elle va bien. Julien découvre sa femme inconsciente. Il appelle les urgences. Pendant qu'il attend l'ambulance, il téléphone à son voisin et ami pour qu'il vienne s'occuper des enfants. Finalement, l'ambulance arrive devant la maison. Les ambulanciers transportent Annabelle à l'hôpital. Une fois arrivée, Annabelle est prise en charge par les médecins. Julien appelle ses beaux-parents et ses deux belles-sœurs pour qu'ils viennent le retrouver à l'hôpital. Deux heures plus tard, le médecin vient annoncer à la famille qu'Annabelle est dans le coma. Elle a une chance de se réveiller dans les prochaines heures.

Annabelle va rêver pendant son coma. Elle va revoir en rêve sa vie avant son mari et la naissance de ses deux adorables petits garçons. Le rêve d'Annabelle commence. Annabelle Collins, une femme de trente-deux ans, se réveille dans la chambre de son appartement de New York. Elle prépare son café avant d'aller travailler. Elle travaille comme avocate sur le droit des femmes. Elle est heureuse de sa vie, depuis le jour où elle est partie de sa ville natale du Texas pour venir étudier le droit à New York. Pendant sa dernière année au lycée, elle a vécu une rupture douloureuse. Elle avait perdu son premier amour. À l'époque, Annabelle vivait avec ses parents et ses deux sœurs. Elle sortait avec un garçon populaire, Roger Madison. Il était très gentil avec elle. Elle était très amoureuse de lui. Malheureusement, l'amour entre les deux amoureux ne dura pas. Peu de temps avant la remise des diplômes, Roger avait rompu avec Annabelle. Elle avait beaucoup pleuré. Elle décida alors de partir étudier à New York. Annabelle est revenue dans la réalité. Elle arrive à son bureau. Elle attend son rendez-vous de neuf heures trente pour rencontrer sa première cliente de la journée. Sa cliente arrive avec son mari. Le mari est le premier amour d'Annabelle, Roger Madison ! Le couple explique son problème à Annabelle. Le couple veut poursuivre leur voisin. Annabelle refuse de les aider, car elle travaille pour le droit des femmes. Elle continue de travailler. La journée s'écoule. Le soir venu, elle retourne chez elle pour se préparer à son rendez-vous avec son petit ami Julien. Elle fête son deuxième anniversaire de couple avec Julien. Elle pense que son petit ami va faire sa demande en mariage. Julien vient la chercher. Une fois au restaurant, ils mangent leur repas. Au dessert, Julien se met à genoux en lui donnant un petit écrin. Annabelle ouvre la petite boîte. Elle voit une superbe bague de fiançailles. Julien lui fait sa demande en mariage. Elle répond oui. Les amoureux fêtent leur anniversaire et leurs fiançailles. Quelques mois plus tard, les amoureux se marient. Quatre ans après leur mariage, leur premier fils voit le jour. Annabelle a trente-six ans. Leur fils se nomme William. Un an plus tard, David voit le jour.

De retour dans la réalité, Annabelle ouvre les yeux. Elle est sortie du coma. Après des examens, Annabelle n'aura pas de séquelles. La famille vécut heureuse pour toujours.

*Mélanie Pelchat St-Laurent, Intégration sociale  
Centre L'Horizon (Val d'Or), CS de l'Or-et-des-Bois  
Enseignante : Anik Bélanger, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava  
et de l'Abitibi-Témiscamingue*

---

## 49. Une seconde chance

Une étrange sensation de brûlure dans mon estomac me réveilla soudainement. En ouvrant mes yeux, je ne vis qu'une seule chose : des arbres, des arbres à perte de vue. Comment étais-je arrivé ici ? Très peu de souvenirs me venaient. Seuls mon nom, mon âge et qui était ma famille me revenaient. Le reste, disparu. J'avais beau essayer de me rappeler, seuls des flashes me revenaient. Et encore là, mes flashes étaient tellement étranges que je ne pouvais aucunement essayer de reconstituer les pièces du puzzle. Dans ces bribes de souvenirs, une seule chose revenait, une couleur, une couleur orangée m'apparaissait. À quoi cela pouvait-il rimer ? Aucune idée. Je décidai de me lever et d'essayer de trouver une sortie à cette forêt, mais même après quinze minutes de marche, aucune échappatoire ne venait. La soif et la faim me prirent, je souhaitai tellement trouver quelque chose à boire. Tout à coup, je ne sais pas si c'est le fait que je l'ai souhaité intensément ou seulement une coïncidence, je trouvai un petit ruisseau où je pus boire et étancher ma soif. La nuit arriva et l'atmosphère devint de plus en plus pesante. Je me dis que je devrais peut-être essayer de dormir, ce que je fis immédiatement. Par peur de perdre mes derniers souvenirs, je me répétais sans cesse à haute voix :

« Mon nom est Simon Martin, j'ai 19 ans, j'ai un petit frère de dix ans et trois mois. Un père du nom de Jaque et une mère du nom de Martha. Je dois me souvenir. Je dois absolument me souve... »

Mais avant de finir ma phrase, le sommeil m'attrapa et me plongea dans une profondeur intense. Lorsque mes yeux s'ouvrirent, le soleil était déjà pleinement levé. Je levai ma tête lorsque je l'ai vu. Un homme étrange, assis à côté de moi qui me fixait. Je reculai d'un bond quand je le vis.

- De quoi te rappelles-tu?, demanda-t-il.
- Quoi? Qui êtes-vous?, lui demandais-je.
- Réponds seulement à ma question et après, tu pourras me demander ce que tu veux, me répondit l’homme mystérieux.
- De rien, lui dis-je. Je ne me rappelle d’absolument rien.

L’homme semblait désespéré. Il me regarda et reprit :

- Creuse, tu dois chercher encore mieux que tu ne l’as fait. Il te vient quelques flashs pas vrai?, me demanda-t-il.

Comment pouvait-il savoir cela? Soit il est celui qui m’avait emmené ici ou sinon cette histoire était encore plus compliquée que je ne le pensais.

- Comment pouvez-vous savoir cela? Je ne vous connais même pas.
- C’est ce qui se passe quand tu arrives ici pour la première fois, me dit-il.
- Quoi? De quoi parlez-vous? Où sommes-nous? J’ai le droit de savoir.
- Tu as raison, mais je ne crois pas que tu sois vraiment prêt pour le savoir.
- Oui, je le suis. Je veux la vérité.
- Très bien. Ici, c’est le passage. Un passage entre le monde des vivants et le monde des morts.

Le cœur me serra. Avais-je bien compris? Un passage entre le monde des vivants et le monde des morts?

- Je... Je suis mort? Comment ça peut être possible?
- Tu n’es pas mort. Du moins, pas pour l’instant. Tu es en ce moment même dans un coma très profond et je suis ici pour t’aider à choisir.

– À choisir? Choisir quoi?

– Je ne peux rien te dire pour l’instant. Tu dois te rappeler, c’est le meilleur moyen pour faire le meilleur choix. Tu dois savoir. Force-toi.

Je cherchai. Après quelques minutes, je trouvai enfin : la couleur orangée, la brûlure à l’estomac à mon réveil, tout prit son sens.

– Un feu... Il y avait un feu dans ma maison. Je réussis à sortir mon frère juste à temps, mais je ne pus aider mes parents.

Les larmes coulaient de plus en plus sur mon visage.

– Comment? Comment ai-je pu les laisser tomber. Ils avaient besoin de mon aide et moi je n’ai rien fait.

– Non, tu te trompes, tu as tout fait. C’est pour ça que tu es ici. Il te manque une pièce, Simon.

La dernière scène me revint. Je n’avais pas abandonné mes parents, je les avais sauvés. Il y avait un meuble tombé sur eux et j’étais arrivé juste à temps pour les aider. Ils ont pu sortir sains et saufs.

– Je les ai sauvés? Mais il y a une chose que je ne comprends pas.

– Laquelle?

– Vous dites que je suis dans un coma profond pour le moment. Mais comment ça peut être possible? Je me souviens de tout et le plancher a cassé sous mon poids. Je suis tombé dans le feu. Je devrais être mort, non?

– Il t’a sauvé. Il veut te laisser une seconde chance. Tu mérites bien ça, pas vrai? Tu as quand même sauvé trois vies.

– Comment? Comment puis-je sortir d’ici?

L'homme me regarda et pointa une porte qui était derrière moi. Comment cela se pouvait-il? Elle n'était pas là avant. J'ouvris la porte et mes yeux se rouvrirent une seconde fois. J'étais à l'hôpital, toujours vivant, sain et sauf.

*Jordan Diotte, 2<sup>e</sup> cycle  
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu  
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel de l'enseignement  
des Hautes-Rivières*

---

## 50. Ma nouvelle vie!

Assise à la Maison des femmes, Annie suivait un cours de comptabilité. Durant la pause, les femmes se sont mises à parler de ce qu'elles aimeraient faire. Annie leur dit: « Comme une intervenante: être à l'écoute des femmes et les aider. » L'intervenante dit à Annie: « Pourquoi pas? » Annie répondit: « Mais tu n'y penses pas? J'ai 51 ans! » L'intervenante répondit: « Il n'y a pas d'âge pour retourner à l'école. Prends un rendez-vous et va t'inscrire. » Annie en parla avec son mari et ses enfants; tous l'appuyaient. Après avoir bien réfléchi, aussitôt dit, aussitôt fait.

Lorsque ce fut la rentrée, elle se sentait un peu seule, se demandant ce qu'elle faisait là avec tous ces jeunes. Ils la regardaient comme si elle était un spécimen rare. Annie était contente de recevoir son horaire et d'aller acheter ses cahiers. Ses professeurs étaient très professionnels et surtout très patients. Annie apportait ses cahiers chez elle le soir, pour s'avancer. L'école lui permettait également de découvrir d'autres cultures. Dans ce lieu, où tous se côtoient, elle rencontra des Africains, des Espagnols et des Haïtiens. Ils étaient tous très gentils et très polis envers Annie. Elle trouvait que depuis qu'elle avait commencé l'école, cela avait augmenté son estime de soi grâce à ses nouvelles rencontres. De plus, cela lui permettait notamment de parler avec des jeunes.

Les élèves vont manger en bas à la cafétéria. Dans le coin, il y a des jeunes qui jouent au ping-pong. Annie apprit après quelques jours qu'il y avait une salle où les étudiants pouvaient manger en étant plus tranquilles. Il y a un ordinateur, une imprimante pour faire des recherches, un divan pour ceux qui veulent se reposer et pour finir un téléphone. Elle aime bien manger à cet endroit.

En français, sur son bureau, il y a un dictionnaire, un précis de conjugaison et une grammaire. Dans le fond de la classe, il y a seulement deux ordinateurs. Annie croit que la peinture et l'ameublement auraient besoin d'être rafraîchis! C'est vraiment une classe où tous et chacun s'entraident. Le personnel partage son savoir. C'est la plus belle chose qui soit arrivée à Annie. Jamais elle n'aurait pensé que cela aurait pu être possible à l'âge de 51 ans: retourner en classe.

C'est mon histoire, c'est vous qui l'écrivez chaque jour pour moi.

C'est moi Annie, 51 ans.

Non, je ne regrette rien et si cela était à recommencer, je le referais!

Merci l'Escale!

*Annie D'Amours, 2<sup>e</sup> cycle  
CEA l'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches  
Enseignante: Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

---

## 51. Un cœur qui aimait les montagnes

Oh! Non, je n'y retournerais pas, pas maintenant! J'ai trop eu mal. Je m'étais attachée à cet endroit, aux gens, à lui, à ce style de vie, aux montagnes et leur générosité. Tout était parfait.

Dans un petit chalet traditionnel au cœur des Alpes suisses, je prenais plaisir à aider mon charmant paysan à s'occuper de l'alpage de vaches Simmental. Tôt le matin, nous allions chercher les animaux qui avaient brouté toute la nuit dans la montagne. Une fois les vaches à leur place, nous partions la génératrice pour commencer la traite et ensuite passer à la fabrication du fromage. La chienne, qui était venue m'aider pour rentrer les vaches, me suivait jusqu'à la chambre à lait. En se léchant les babines, elle me regardait écrémer le lait de la traite du soir qui avait refroidi toute la nuit, à l'aide d'une sorte de grande passoire plate. La routine s'acheminait avec gaieté. Pendant que le lait caillait dans la grosse cuve en cuivre, nous déjeunions tranquillement dans une ambiance paisible. Le soleil plombait dans la cuisine du chalet. Le folklore du pays se faufilait dans l'espace des objets et l'odeur du lait, ça nous donnait le sentiment d'être heureux.

Après avoir panossé<sup>1</sup> la cuisine (dans laquelle nous fabriquions le fromage) et son plancher de ciment, je sautais dans la douche, prenais mon vélo et je descendais les courbes en saluant les marmottes et les petites fleurs des champs. J'admirais le paysage en laissant le vent me caresser le visage. Mon cœur me chuchotait qu'il était heureux. La vie était belle! Je me rendais à 500 mètres d'altitude plus bas au restaurant du village. J'étais là pour le service. J'adorais ça, ça fonctionnait bien et on m'appréciait. Tout le monde m'aimait et tout allait bien. L'amour était à chaque jour présent, à chaque seconde de ma vie. C'était juste parfait.

Un jour, j'ai dû partir au Québec, car ma grand-mère souffrait du cancer. J'en ai profité pour passer du temps avec ma famille. Je leur racontais comme j'aimais la vie à la montagne et la pureté des choses là-bas. Chacun de mes mots avait un ton de nostalgie. Malheureusement, je suis partie trop longtemps, on m'avait oubliée là-bas. Il n'y avait plus d'amour pour moi, en tout cas pas de lui. Je croyais que, quand on aimait, on pouvait attendre. Je croyais que quand on aimait, on pouvait s'aimer même en étant loin, je croyais qu'on s'aimait pour vrai. Moi, quand je l'aimais, je lui faisais confiance. L'aimer m'a trop fait espérer. Je ne pense pas qu'il m'a laissée parce qu'il ne m'aimait plus, mais parce qu'il en aimait une autre, peut-être plus belle, plus intelligente, plus stable? Ou bien simplement comme le vrai amour, par une simple forte attirance.

*J'entends les corps des Alpes dans ma tête  
Des sons mélancoliques qui me rappellent comme il y a des moments  
tendres  
Et maintenant ils me torturent.*

*Ce soir il n'y a plus rien qui existe dans mes pensées  
Que toi et moi  
Et je suis couverte de larmes.*

*Ne me dis plus que je suis belle  
Car ce n'est plus ce que j'ai besoin d'entendre.*

Je ne savais plus quoi penser, j'avais tellement mal au cœur et je ne savais plus quoi faire pour arrêter ces douleurs. J'ai donc acheté un billet d'avion pour la Suisse, pas pour longtemps, juste le temps que je comprenne le

---

1 Panosser, du mot panosse, pour dire serpillière en vaudois.

pourquoi du comment, je sentais le besoin de lui parler et qu'il me parle. J'avais aussi le besoin de voir les montagnes.

Les sommets des montagnes, toujours aussi belles, se dressent devant moi, à leur place, comme quand je suis partie. Dans la voiture de ma tante, j'emprunte tranquillement les courbes entre les vallons, là où un joli paysage se dessine; les chalets se font beaux, décorés de leurs géraniums et leur teinte foncée. Les fenêtres ouvertes, je sens la saison des foins qui se met en route. À cet instant, mon estomac commence à se tordre, mon cœur bat tellement vite et mes mains sont humides et froides. J'ai le sentiment que je ne verrai plus cet ensemble de choses merveilleuses, et que ce que j'ai vécu n'est plus qu'un passé, un magnifique passé. J'ai tellement eu d'amour à donner pour cet endroit, mais en cette belle journée, je réalise, en essuyant les larmes sur mes joues, qu'on n'a plus besoin de moi ici. Je dois maintenant tourner la page.



*Fanny Dupras-Rossier, 1<sup>er</sup> cycle  
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke  
Enseignante : Renée-Claude Hallé, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

---

---

«Tu avais pris la décision de maigrir un peu, car tu disais avoir un trop grand surplus. Tu étais encore plus magnifique qu'avant. Ton sourire était des plus resplendissants.

Quelques mois plus tard, avec un meilleur système [immunitaire] qu'avant, tu as quitté pour l'Alberta avec ton amoureux. C'était un voyage bien mérité.» – Émilie Côté

---

«Elle installa délicatement ses longs doigts usés qui jouaient du piano depuis l'âge de sept ans [...] Elle joua à répétition une composition qu'elle avait écrite elle-même [...] Angel joua pendant des heures, elle jouait tellement qu'elle en avait mal aux poignets.» – Kenya Larocque Laliberté

---

«Pourtant, je me souviens de plusieurs bribes qui sont restées pour lui des perles d'eau douce. Lorsque le flot de mes idées m'emporte à la dérive de son fleuve, ses histoires de matelots défilent dans mon imagination.» – Suzanne Gillis

---

«Ce soir il n'y a plus rien qui existe dans mes pensées

Que toi et moi

Et je suis couverte de larmes.

Ne me dis plus que je suis belle

Car ce n'est plus ce que j'ai besoin d'entendre.» – Fanny Dupras-Rossier

---

«Une voix me tire de mes pensées, qui s'évaporent aussi vite qu'elles sont venues dans mon esprit. Je lève la tête, repoussant de ma main l'une de mes mèches blondes qui me tombe souvent sur le visage. Pour tout vous dire, je n'ai vraiment jamais eu l'envie de les couper, peut-être que c'est de la paresse venant de moi.» – Maude Desrosiers

---

«Ce jour-là, elle descendit les marches et vit un homme. Elle fut éblouie par son regard tendre, son sourire électrisant qui lui donnait des frissons, une peau bronzée éclatante. Un coup de foudre!» – Tiffany Côté Brenes

---

«Elle changea de direction et s'en alla vers le nord, en direction des montagnes. Je ne pouvais détacher mon regard et ses plaintes sonnaient comme un appel dans mon cœur. Comme une invitation à la suivre. Dans l'état d'émerveillement où j'étais, cette attraction inexplicable l'emporta sur la raison et, comme si cette même attraction avait pris le contrôle de mes jambes, je me mis en marche. C'est à la lisière de la forêt que le doute s'insinua en moi. Après tout, je ne savais rien, ni où j'étais ni où j'allais.» – Dimitri Martel-Roy

---

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil produit par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

